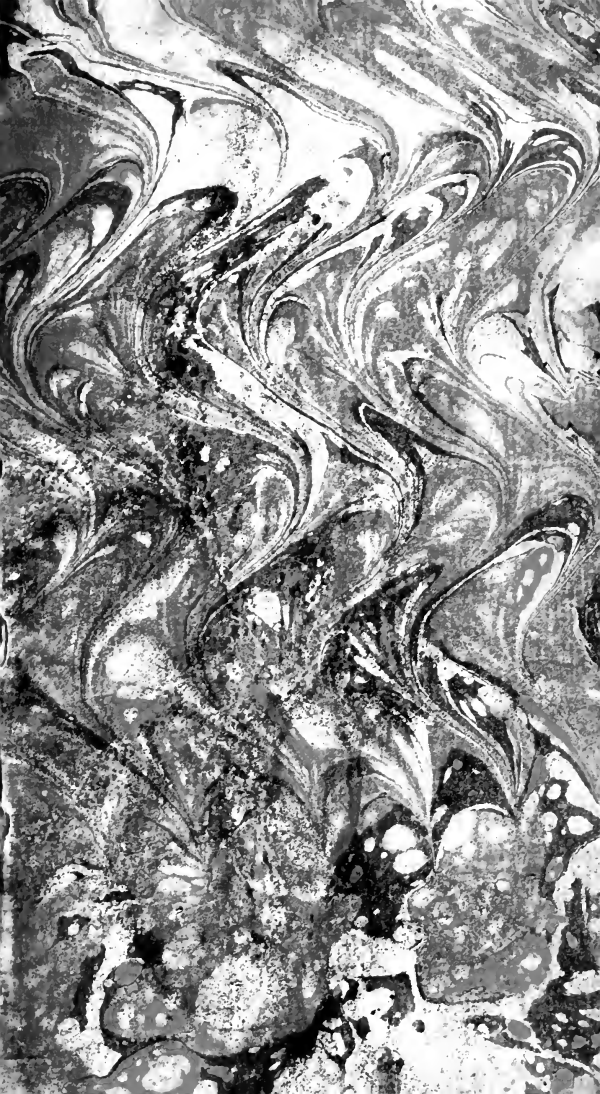


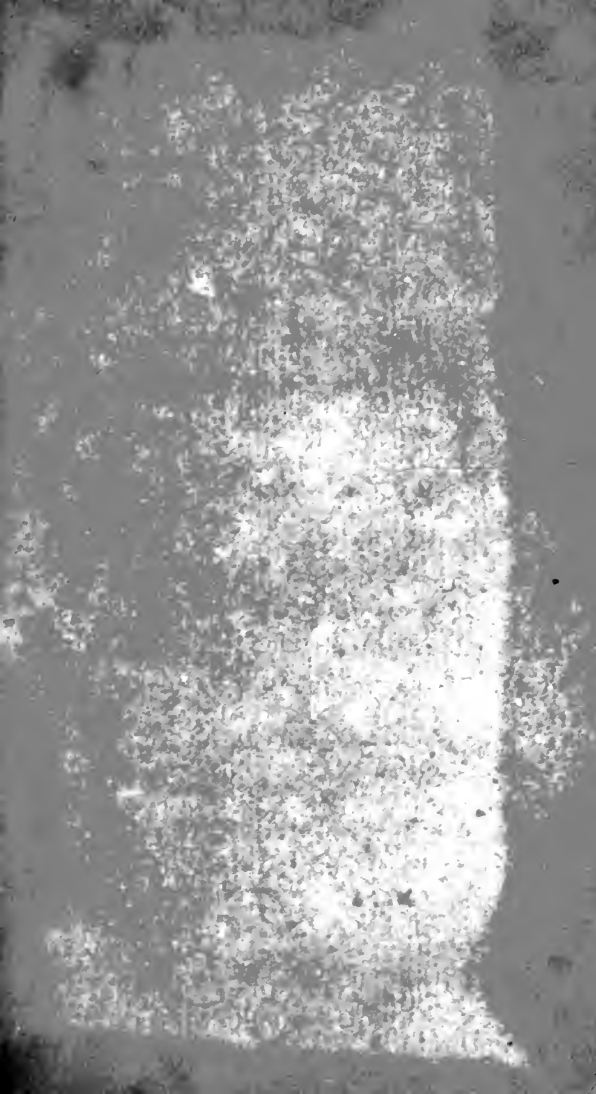
Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

J. B. Tyrnell Esq.











LETTRES

ÉDIFIANTES

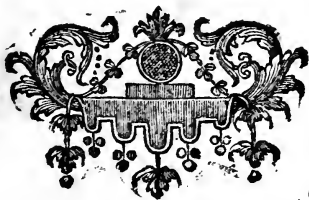
ET

CURIUSES.

ÉCRITES DES MISSIONS

Etrangères, par quelques Mission-
naires de la Compagnie de Jésus.

TROISIÈME RECUEIL.



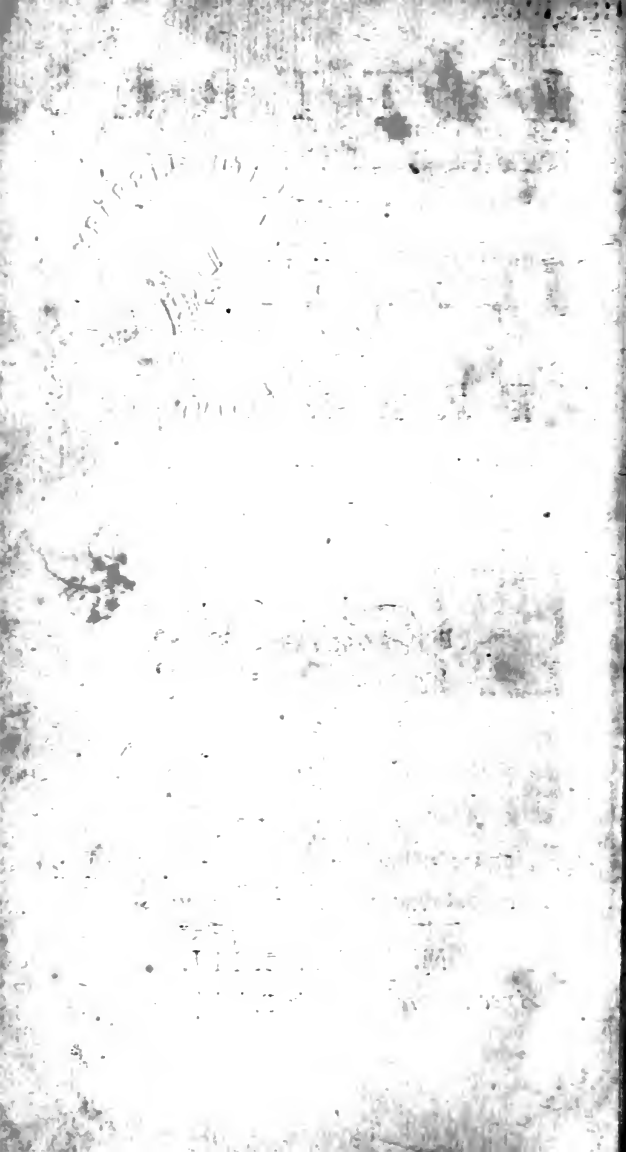
A PARIS,

231776
27.4.29.

Chez JEAN BARBOU, rue S. Jacques, vis à vis
le Collège de Louis LE GRAND.

M. DCC. XIII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.





AUX
JESUITES
DE
FRANCE.



ES REVERENDS PERES,

*Voicy un troisieme Recueil
des Lettres de nos Missionnaires.
Elles contiennent le récit du der-
nier voyage du Pere Tachard*

à ij

ÉPISTRE.

aux Indes, & de celui du Pere de Fontaney à la Chine, d'où il estoit venu en France en 1700. envoyé par l'Empereur de ce grand Empire, & où il retourna l'année suivante accompagné d'une nombreuse recrue de Missionnaires, & chargé des présens magnifiques que le Roy lui avoit fait l'honneur de lui confier pour l'Empereur.

Vous trouverez dans ce Recueil, comme dans tous les autres, une suite exacte des progrès de la Religion, depuis les dernieres Relations. Nos Peres n'ont pas omis ce qu'ils ont crû devoir estre agreable aux Sçavans & aux Curieux. Il y a des observations

ÉPISTRE.

qui pourront estre utiles pour la
Géographie & l'Astronomie ;
& qui serviront à rectifier nos
Cartes, & à rendre la naviga-
tion plus seure de jour en jour ,
avec des descriptions exactes &
curieuses de ce qu'ils ont rencon-
tré de rare dans les païs où la
Providence les a conduits.

Mais ce qui nous fera sans
doute plus de plaisir en ce der-
nier Recueil, c'est la Lettre du
P. le Royer, & les nouvelles qu'il
écrit de sa Mission du Tonquin,
dont nous n'avions rien appris
depuis plusieurs années.

Le Tonquin & la Cochin-
chine firent long-temps partie du
grand Empire de la Chine. Mais

ÉP I S T R E.

les peuples de ces deux Etats, mé-
 contens de leurs Gouverneurs ,
 qui, loin du Chef de l'Empire ,
 abusoient souvent de leur autori-
 té, se révolterent , prirent un Roy
 de leur païs & secoïerent entie-
 rement le joug des Chinois. Ces
 deux Royaumes qui sont sur le
 bord de la mer, entre Siam & la
 Chine, obéirent durant plusieurs
 siècles à un seul Prince, & ce
 n'est que depuis environ 200. ans
 qu'ils se sont divisez & qu'ils
 ont leurs Rois particuliers.

Le P. le Royer qui a écrit la
 Lettre dont je vous fais part, est
 un homme d'un mérite fort dis-
 tingué. Il enseignoit la Théolo-
 gie dans l'Université de Caën,

E P I S T R E.

avec une grande réputation, qu'à six Jésuites partirent du College de Louïs le Grand pour aller à la Chine en 1685. L'esperance de trouver bien-tost quelque occasion de les suivre, lui fit quitter volontiers cet emploi pour venir à Paris enseigner la Philosophie; parce que le séjour de cette grande Ville lui donnoit plus de facilité d'exécuter son dessein. En effet, avant que son cours fust achevé, les Ambassadeurs de Siam arriverent en France, & il fut un des quinze Missionnaires que le Roi envoya aux Indes avec eux en 1687. à la priere du Roy de Siam, & celui qu'on choisit pour estre Supe-

EPISTRE.

rieur de la premiere maison
qu'on établit dans les Etats de
ce Prince.

*La révolution qui arriva dans
ce Royaume, de la maniere que
tout le monde sçait, obligea cer-
tetroupe Apostolique de se retirer
à Pondichery sur la coste de Co-
romandel. Ils y furent quelque
temps à attendre ce que devien-
droient les affaires de Siam, &
s'il faudroit tout à fait abandon-
ner le dessein d'y retourner. En-
fin ils prirent le parti de se ré-
pandre dans les Royaumes voi-
sins pour y cultiver les anciennes
Missions & pour y en fonder de
nouvelles. Les uns entrèrent dans
celle de Maduré, dont vous nous*

E P I S T R E.

entendez si souvent parler; les autres allèrent dans le Royaume de Bengale, où ils donnerent commencement à l'établissement que les Jésuites François y ont aujourd'hui. Il y en eut qui penetrerent dans le Royaume du Pegou, où ils souffrirent beaucoup, & où ils moururent des mauvais traitemens qu'on leur fit. Le P. le Royer sur l'ordre que le P. Tachard avoit reçu du Pape Innocent XI. de faire rentrer les Jésuites au Tonquin, passa dans ce Royaume avec le P. Paregand, où ils n'arriverent qu'au mois de Juin de l'année 1692. après une longue & dangereuse navigation.

ÉPISTRE.

Quelques personnes m'ont dit souvent qu'elles souhaiteroient que nos Missionnaires ne se contentassent pas de mander en general qu'il se fait beaucoup de bien dans leurs établissemens, mais qu'ils spécifiassent en particulier, s'il se pouvoit, le nombre des conversions, des Baptesmes, &c. qui se seroient faits chaque année. Le P. le Royer est le premier qui en ait eu la pensée, prévenant en cela nos sentimens & nos desirs ; mais puisque cela se trouve du goût de plusieurs personnes dont nous respectons le jugement & les avis, il faudra engager nos Peres à se donner le soin de tenir de ces sortes de Re-

EPISTRE.

gistrés avec le plus d'exactitude qu'ils pourront, & de nous en envoyer des extraits, lorsqu'ils nous feront sçavoir l'état de leurs Missions.

Il est parlé dans les deux dernières Lettres d'une Mission de Carnate & d'une persécution au Royaume de Tanjaor. Tanjaor est un Etat dans le voisinage de Pondichery. J'ay entre les mains une relation fort édifiante & fort circonstanciée de cette persécution, qui suppléera dans nos premiers Recueils à ce que les Missionnaires nouvellement arrivés en touchent assez légèrement dans celui-cy. Pour Carnate, c'est une Mission que nos Pe-

ÉPISTRE.

res François ont établie depuis peu dans la peninsule de l'Inde, sur le modèle & dans le voisinage de celle de Maduré, que nos Peres Portugais ont fondée depuis long-temps. On y vit & on y travaille de la même maniere que dans celle-cy, & l'on espere avec le secours du Ciel y faire les mêmes fruits. Recommandez-en, si il vous plaist, le succès à Dieu, dans vos saints Sacrifices, & me croyez avec tout le respect que je vous dois,

MES REVERENDS PERES,

Votre tres-humble & tres-obéissant
serviteur CHARLES LE GOBIEN,
de la Compagnie de JESUS.

LETTRE



L E T T R E

D U

P E R E L E R O Y E R

Supérieur des Mission-
naires de la Compagnie
de J E S U S dans le Ton-
quin, à M. le Royer des
Arfix, son frere.

Au Tonquin, le 10 Juin 1700.



MON TRES-CHER FRERE,
P. C.

Ce m'est, je vous asûre, une
grande consolation dans l'éloi-
gnement où nous sommes, d'ap-

A

prendre de vos nouvelles , & de trouver l'occasion de vous faire ſçavoir des miennes. J'avois été pluſieurs années ſans recevoir de vos Lettres , quand les dernières me furent renduës. Je ne ſçai ſi toutes celles que je vous ai écrites ſeront parvenuës juſqu'à vous ; & c'eſt pour cela qu'il ne faut pas que vous ſoyez ſurpris de trouver ſouvent les mêmes choſes répétées dans diverſes Lettres , qui viennent l'une après l'autre. Nous aimons mieux avoir la peine d'écrire plus d'une fois ce qui peut faire plaifir à nos amis , que d'être dans le doute ſ'ils auront appris ce que nous déſirons leur faire ſçavoir. Ne vous laſſez donc pas de nous écrire & plus d'une fois , & par pluſieurs Vaiſſeaux différens. De cette forte ce qui peut ſ'égarer ou ſe per-

Missionnaires de la C. de Jesus. 3
dre par une voye ne manque
point de se retrouver par une
autre.

Il y a huit ans que je suis dans
le *Tonquin*. C'est un Royaume
placé entre la Chine & la Co-
chinchine , comme vous pour-
rez le voir sur toutes les Cartes.
J'y arrivai avec le Pere Pare-
gaud mon compagnon le 22. de
Juin de l'année 1692. après une
Navigation très-longue & tres-
difficile. Puisque vous souhaitez
sçavoir, mon cher frere, quel-
que chose de plus particulier de
mes travaux & de l'état de la
Religion en ce païs - cy , je
veux bien contenter un desir si
digne de vôtre piété, & de l'af-
fection avec laquelle vous vous
interessez à tout ce qui me re-
garde.

Le *Tonquin* a été long-tems
une de nos plus florissantes Mis-

sions de l'Orient. Les Peres Alexandre de Rhodes & Antoine Marqués de nôtre Compagnie furent les premiers qui la fondèrent en 1627. Dieu répandit de grandes bénédictions sur les travaux de ces deux hommes apostoliques ; car en moins de trois ans ils baptiserent près de six mille personnes. Trois Bonzes qui avoient beaucoup de crédit parmi ces peuples furent de ce nombre ; & après qu'on les eût instruits parfaitement de tous les mysteres de nôtre sainte Religion , ils devinrent trois excellens Catéchistes , qui rendirent des services infinis aux Missionnaires dans la prédication de l'Evangile.

Les Prestres des Idoles alarmés de voir que leurs disciples embrassoient comme à l'envi la Religion Chrétienne , firent

Missionnaires de la C. de Jesus. 5
tous leurs efforts pour la décréditer , & pour rendre les Missionnaires suspects au Roy. Ils y réüffirent , on ne sçait pas comment ; mais enfin les Peres furent chassés du Royaume , après y avoir demeuré trois ans. Les trois Bonzes convertis eurent soin de la nouvelle Chrétienté , & ils la cultiverent avec tant de zèle que les Peres étant revenus l'année suivante au *Tonquin* , ils trouverent leur Troupeau augmenté de quatre mille Néophytes. Dieu ne permit pas que l'éloignement des Missionnaires durât plus long - tems. Le Roy qui reconnut presque d'abord l'imposture des Prêtres des Idoles , vit revenir le Pere Alexandre de Rhodes & ses Compagnons avec plaisir , & leur accorda la permission de prêcher l'Évangile dans tous ses

Etats. Ils le firent avec un si grand succès qu'on compta dans le *Tonquin* jusqu'à deux cens mille Chrétiens. Les Grands du Royaume les plus attachez au culte des Idoles ouvrant les yeux alors , & s'étant joints aux faux Prestres , qui les en sollicitoient depuis long - tems , contre les Prédicateurs de l'Evangile , se plainquirent au Roy des progresz que faisoit la nouvelle Religion , & lui remontrèrent avec tant de force les maux inévitables qu'ils prétendoient que pouvoit causer l'établissement de ces étrangers dans son Royaume , qu'il se vit comme obligé de proscrire le Christianisme & de chasser les Missionnaires une seconde fois. Depuis ce tems-là on a persécuté les Chrestiens & les Prédicateurs de l'Evangile ont été obligez de se tenir cachez ;

Missionnaires de la C. de Jesus. 7
mais la Religion s'est mainte-
nuë, & graces à Dieu, le nom-
bre des Néophytes n'est pas di-
minué.

Comme donc on ne souffre
point les Missionnaires dans le
Tonquin, nôtre premier soin fut
de nous cacher mon Compag-
non & moi en y arrivant. Nous
en vinsmes à bout par une assis-
tance toute particuliere de Dieu.
Après avoir traversé avec beau-
coup de peine & de dangers la
Province de *Tanhhoa*, nous en-
trâmes dans celles de *Nhean* &
de *Bochoin*, qui sont sur les fron-
tières de la *Cochinchine*. Nous les
trouvâmes dans un extrême a-
bandon, y ayant un tres-grand
nombre de Chrestiens qui n'a-
voient pas approché des Sacre-
mens depuis dix ou douze ans.
Je ne puis vous exprimer la joye
qu'eurent ces bonnes gens de

nous voir. Ils nous marquerent beaucoup d'empressement à participer aux saints Mysteres & on les voyoit venir de fort loin pour assister au Sacrifice de la Messe & recevoir les Sacremens. Nous ne demeurâmes que quatre mois dans ces Provinces, quelque envie que nous eussions d'y rester davantage pour la consolation des pauvres Chrestiens; mais on nous rappella, & l'on nous fit passer dans la Province de l'Est; où nous trouvâmes à peu près les mêmes besoins. Depuis ces premières années jusqu'à maintenant nous avons parcouru presque toutes les Provinces du Royaume, où nous avons eu l'avantage de baptiser plusieurs Infideles, & d'administrer les Sacremens à un grand nombre de Chrestiens. Comme je garde un Mémoire exact du nombre

Missionnaires de la C. de Jesus. 9
des Baptêmes, des Confessions
& des Communions; je vous en
ferai le dénombrement à la fin
de cette Lettre.

Les Peuples du *Tonquin* ont
de l'esprit, de la politesse & de
la docilité. Il n'est pas diffici-
le de les gagner à Jesus-Christ,
parce qu'ils ont peu d'attache-
ment pour leurs Pagodes, &
moins encore d'estime pour les
Prestres des faux Dieux. Leurs
mœurs sont d'ailleurs assez in-
nocentes, & ils ne connoissent
point les vices grossiers, aus-
quels les autres Nations de l'O-
rient se livrent avec fureur. Il
n'y a parmi eux que la pluralité
des femmes; le droit qu'on a de
répudier celles dont on n'est
pas content, & la barbare cou-
tume d'y faire des Eunuques;
qui soient des obstacles à l'éta-
blissement de la Religion chres-

tienne. La pluralité des femmes & la coûtume de faire des Eunuques ne regardent guéres que les personnes de qualité, qui ne se trouvent pas embarrassé d'avoir beaucoup d'enfans, & qui veulent les élever aux premières charges du Royaume. Il n'en est pas ainsi du droit qu'on a de répudier sa femme & d'en prendre une autre, quand on n'en a pas d'enfans, ou qu'on la trouve d'une humeur fâcheuse. C'est un usage établi mesme parmi le peuple, & le plus grand obstacle que la Loy de Jesus-Christ ait a surmonter.

Quoiqu'il ne soit pas permis, comme je vous l'ay dit, de prescher icy publiquement l'Evangile, la Religion chrestienne ne laisse pas d'y estre tres-florissante. La plupart des Grands l'estiment, & plusieurs l'embrasse-

Missionnaires de la C. de Jesus. 11
roient, si la crainte de perdre
leurs Charges & leurs biens ne
les retenoit. On a la consolation
de trouver dans les Campagnes
& au milieu des Bois des Bour-
gades de mille & de deux mille
personnes, qui font toutes pro-
fession du Christianisme. Je ne
doute point que si les troubles,
qui ont affligé dans ces derniers
tems cette florissante Mission,
venoient à cesser tout à fait, &
si les Ouvriers Evangeliques vi-
vant ensemble dans une bonne
intelligence & dans une paix
parfaite, il venoit icy autant de
Missionnaires qu'il seroit neces-
saire pour la grandeur de l'ou-
vrage; le Christianisme n'y fut
en peu d'années la Religion do-
minante.

Pour la manière dont je vis
& dont je travaille icy au salut
des ames, puisque vous estes en-

A. vjj

core curieux de l'apprendre, je vous l'écrirai tout simplement & comme parlant à un frere. Pour peu que nous parussions librement en public, il seroit aisé de nous reconnoître à l'air & à la couleur du visage; ainsi pour ne point susciter de persécution plus grande à la Religion, il faut se résoudre à demeurer caché le plus qu'on peut. Je passe les jours entiers ou enfermé dans un bateau, d'où je ne sors que la nuit pour visiter les Villages qui sont proche les Rivières; ou retiré dans quelque maison éloignée.

Lorsque je visite les Chrétiens, qui demeurent en tres-grand nombre sur les Montagnes & au milieu des Forests, j'ai ordinairement avec moy huit ou dix Catéchistes qu'il faut que je nourrisse & que j'en-

trétienne de tout. Ils apprennent aussi-bien que moy à se contenter de peu de choses. Voici l'ordre que nous gardons dans le partage de nostre tems. Je travaille toute la nuit, & il y en a, je vous assure, bien peu de vuides. Le tems que je ne donne point à entendre les Confessions, ou à Communier ceux que j'ay Confesséz, se passe à accommoder des différens, à faire des Reglemens, à résoudre des difficultez où n'ont pû réussir mes Catéchistes. Après la Messe que je dis un peu avant le jour, je rentre dans mon bateau ou dans la maison qui me sert alors de retraite. Les Catéchistes, qui se sont reposéz durant la nuit, travaillent le jour; pendant que je prie, que j'étudie, ou que je repose. Leur travail est de prescher aux

Infidèles, d'exhorter les anciens Chrestiens & de les préparer à recevoir les Sacremens de Pénitence & de l'Eucharistie, de Catéchiser les enfans, de disposer les Catéchumenes au saint Baptême, de visiter les malades; enfin de faire tout ce qui ne demande point absolument le caractère sacré de la Prestrie. Après avoir visité un Village on va dans l'autre, où l'on recommence les mêmes exercices; ainsi nous sommes toujours dans l'action.

Vôtre bon cœur & vôtre tendre affection vous font croire peut-estre, mon cher Frere, qu'on est bien à plaindre de passer ainsi la vie toute entiere dans un travail pénible, avec des Payfans & des hommes ordinairement du petit peuple, ou dans une Retraite plus pénible enco-

Missionnaires de la C. de Jesus. 15
re & plus mortifiante que le travail. Mais si nous pouvons vous exprimer quelque chose de nos peines, il n'y a que Dieu qui sçache quelles sont nos consolations. Elles paroistroient dignes d'envie aux personnes les plus attachées au monde, si l'on pouvoit leur en donner quelque expérience. Pour moy je puis vous assurer que je n'ai jamais été si content en France que je le suis au *Tonquin*. A la vérité on n'a icy que Dieu, & il faut bien se garder d'attendre ou de désirer autre chose; mais quel plaisir aussi de pouvoir dire avec une effusion de cœur que nulle attache ne sçauroit démentir: *Deus meus & omnia*: Mon Dieu & mon tout; d'entendre au fond de l'ame ce que Dieu répond à cette protestation sincere & généreuse! On ne fait

nulles démarches qu'on n'aperçoive des traces de sa protection singulière & comme des preuves sensibles de sa présence. Dieu se donne en quelque sorte tout à nous, comme nous voulons estre tout à lui, & le centuple qu'on reçoit dans la vie présente égale ou surpasse la généralité du Sacrifice qu'on a fait pour son amour. C'est le témoignage que je suis obligé de rendre à ce bon Maître, malgré tant d'infidélitez dont je me trouve coupable.

Il y a quatre ans qu'il s'éleva icy une nouvelle persécution contre les Chrétiens. Ce fut au mois d'Aoust de l'année 1696. Le Roy fit un Edit par lequel il deffendoit à ses sujets d'embrasser la Religion des Portugais, (c'est le nom qu'on donne au *Tonquin* à la Religion :

Chrestienne) & ordonna à tous ceux qui en faisoient profession de ne plus s'assembler pour prier, & de ne plus porter d'Images ni de Médailles. Il voulut aussi qu'on arrêtast les Étrangers par tout où l'on pourroit les trouver. Le Chef de nos Catéchistes fut emprisonné & chargé de Fers, les Peres Vidal & Séguéyra de nôtre Compagnie, auxquels quelque tems auparavant le Roy avoit donné une permission particulière de demeurer dans le *Tonquin*, eurent ordre, comme tous les autres, d'en sortir incessamment. Ils furent niefme en quelque sorte traittez avec plus de rigueur ; car quoique le Pere Séguéyra fust malade à l'extrémité, quand l'Ordre du Roy lui fut signifié, on l'obligea de partir sans aucun délai ; mais

Dieu ne tarda pas à le récompenser ; il mourut au bout de deux ou trois jours dans le bateau , où on l'avoit jetté tout Moribond , & acheva ainsi la course glorieuse de son Apostolat.

L'Edit du Roy allarma d'abord tous les Chrétiens , & jeta les Missionnaires dans une terrible consternation , parce que dans le cours de leurs voyages ils ne trouvoient presque personne qui osast les recevoir chez soy ou les y tenir cachez. J'étois alors à visiter la Province de l'Est , où je demurai enfermé près de deux mois dans un lieu fort obscur , sans que qui que ce soit en eust connoissance , excepté ceux de la maison qui m'avoient donné cet azile. On abbatit presque toutes les Eglises & les Maisons

des Catéchistes dans la Province du Nord, & l'on maltraita même les Chrétiens en quelques endroits ; mais dans la plupart des autres Provinces les Gouverneurs furent beaucoup plus modérez. Ils se contenterent d'envoyer l'Edit du Roy au Chefs des Villages, afin que les Chrétiens se tinssent sur leurs gardes, & qu'ils n'irritassent pas le Prince par une conduite d'éclat contraire à ses intentions.

On m'a assuré que le Gouverneur de la Province de *Nbean*, où il y a beaucoup de Chrétiens, ayant reçu ordre, comme les autres, de publier cet Edit, osa représenter au Roy que depuis long-tems qu'il connoissoit les Chrétiens, jamais il n'avoit rien remarqué en eux qui fust contraire à son ser-

vice ; qu'il avoit dans ses Troupes plus de trois mille soldats , qui faisoient profession de cette Religion, qu'il n'en connoissoit point de plus braves , ni de plus affectionnez à sa personne. On dit que le Roy lui répondit simplement , qu'il ne pouvoit pas révoquer l'Edit qu'il avoit porté ; mais que c'estoit aux Gouverneurs à voir ce qui convenoit au bien de l'Etat, & à en user dans les rencontres particulieres selon qu'ils le jugeroient à propos. Ainsi cette persécution n'a pas eu les suites fâcheuses qu'on avoit sujet d'appréhender.

Un an avant ces troubles j'avois perdu mon cher Compagnon le Pere Parégaud. Il étoit chargé d'une des plus nombreuses Eglises du *Tonquin*. Ayant appris qu'à deux jour-

Missionnaires de la C. de Jesus. 21

nées du lieu où il résidoit , il y avoit sur des Montagnes un grand nombre de Chrestiens , qui depuis plusieurs années n'avoient point vû de Missionnaires , il résolut d'aller les visiter. On tascha de l'en détourner , sur ce que c'estoit alors le tems des chaleurs , & que d'ailleurs l'air & les eaux y sont si mauvaises , qu'il n'y a presque que les habitans de ces Montagnes qui y puissent vivre. Le Pere n'écouta que son zèle & les besoins pressans de ces pauvres abandonnez. Il parcourut quelques Villages , ses Catéchistes tomberent malades , & bien-tost il se sentit lui-même frappé. Il ne laissa pas de continuer les Exercices de la Mission , & de passer les nuits à entendre les Confessions. Mais le mal devint si violent qu'il

fut enfin obligé de se faire reporter à son Eglise. J'estois alors à trois journées de chemin du lieu de sa demeure ; il m'envoya querir pour lui administrer les derniers Sacremens. J'arrivai la veille de sa mort, je le trouvai dans une grande foiblesse, mais dans une tranquillité admirable, & dans une continuelle union avec Dieu. Il me pria de lui donner au plustost les Sacremens, qu'il reçût avec des sentimens d'amour & de reconnoissance envers Dieu, dont tous ceux qui étoient présens, furent comme moi, tres - vivement touchés. Après avoir passé le reste du jour dans une profonde paix & dans un désir ardent de s'unir à son Créateur, sur le soir il lui prit un redoublement, qui l'enleva vers les deux heures après

Missionnaires de la C. de Jesus. 23
minuit, le 5. Juillet de l'année
1695. C'étoit un Missionnaire
d'une mortification extrême ,
& d'un travail infatigable. Son
zèle étoit si grand qu'il ne trou-
voit jamais assez d'occupation
à son gré, lors mesme qu'il en
paroissoit comme accablé. Rien
ne lui coustoit, quand il s'agis-
soit de faire connoistre ou ai-
mer Dieu. Le désir de le glori-
fier de plus en plus l'avoit enga-
gé à promettre par vœu de fai-
re en toutes choses ce qu'il croi-
roit estre de plus parfait & de
plus propre à lui procurer de
la gloire. Tous les Chrestiens
dont il avoit un soin admira-
ble, l'ont regretté & le regret-
tent encore présentement. C'est
une perte infinie pour cette Mis-
sion, où il n'y a qu'un tres-petit
nombre d'Ouvriers.

Je suis présentement le seul

Jésuite François qui soit au *Tonquin*. Je demeure avec nos Peres Portugais, qui ont pour moi une bonté & une charité que je ne puis vous exprimer. Vous en serez pleinement convaincu, quand vous sçauvez qu'après la mort du Révérend Pere Féreïra Supérieur de tous les Jésuites du *Tonquin*, ils m'ont chargé en sa place du soin de cette Mission, quelques efforts que j'aye pû faire pour ne pas accepter un emploi, dont je me sens si incapable.

Il me reste à vous transcrire, comme je vous l'ay promis, l'Extrait de ce que j'ay fait de principal dans mes courses diverses, depuis que je suis entré en ce Royaume. Nous commençâmes mon Compagnon & moi à faire l'Office de Missionnaires avec la permission de Messieurs les

Missionnaires de la C. de Jesus. 25
les Evesques, le 4^e jour d'Octobre 1692. Depuis ce jour-là jusqu'au 14 Decembre 1693. nous avons baptisé dix-sept cents trente-cinq personnes, dont il y avoit onze cents dix-sept adultes, & six cents dix-huit enfans. Nous avons confessé douze mille six cents quatre-vingt-treize personnes, & donné la Communion à douze mille cent vingt-deux.

En 1694. je baptisai quatre cents soixante-sept adultes, & deux cents quatre-vingt-seize enfans. Je confessai sept mille neuf cents quatre-vingt-dix-neuf personnes, & j'en communiai six mille six cents cinquante-deux.

En 1695. je baptisai quatre cents trente-cinq adultes, & quatre cents sept enfans. Je confessai huit mille sept cents quaran-

te-sept personnes & j'en communiai sept mille trois cens trente-sept.

En 1697. malgré la persécution où nous fûmes obligez de vivre plus cachez qu'à l'ordinaire; je baptisai deux cens dix-huit adultes, & cent soixante & dix enfans; je confessai cinq mille six cens soixante & onze personnes & j'en communiai trois mille huit cens quatre-vingt cinq.

En 1697. la persécution continua; je baptisai deux cens quarante-sept adultes, & deux cens quatre-vingt dix-sept enfans; je confessai cinq mille sept cens soixante & trois personnes & j'en communiai quatre mille cinq cens quatre-vingt-treize.

En 1698. je baptisai trois cens dix adultes, & quatre cens

Missionnaires de la C. de Jesus. 27
vingt-cinq enfans ; je confes-
sai huit mille six cens soixante
& deux personnes, & j'en com-
muniai six mille six cens qua-
tre-vingt-quinze.

En 1699. je baptisai deux
cens quatre-vingt-deux adultes
& trois cens trente & un enfans ;
je confessai huit mille six cens
quarante - neuf personnes , &
j'en communiai sept mille qua-
tre cens vingt-trois.

Plusieurs de nos Peres ont eu
un plus grand nombre de Ba-
ptêmes & de Confessions que
moi.

C'est ainsi, mon cher Frere,
que nous employons le temps
à cultiver l'héritage de Jesus-
Christ , & à lui former cha-
que jour de nouveaux servi-
teurs.

Vous qu'il n'a point destiné
à travailler comme nous, à la

B ij

conversion des Infidelles, il faut que vous priiez souvent pour eux, que vous nous secouriez de toutes les manieres qui sont en vôtre pouvoir, & sur tout que vous n'oubliiez pas de donner à vôtre propre sanctification toute l'attention que nous tâchons d'avoir pour le salut des ames.

Hélas ! qu'il y a de différence entre les secours qu'ont icy les pauvres Chrétiens avec tout ce que nous avons de bonne volonté pour eux, & les secours que vous trouvez en Europe, pour peu que vous le vouliez pour vous avancer dans les voyes de Dieu. Il ne faut pas douter que le compte que Dieu vous en demandera, ne doive estre aussi incomparablement plus sévère.

Dans l'éloignement où nous

Missionnaires de la C. de Jesus. 29
sommés & à l'âge que j'ay,
avec une santé assez foible, &
souvent attaquée, je ne croy pas
que nous puissions nous revoir
en ce monde. Mais que je se-
rois désolé, mon cher Frere,
si je ne pensois que Dieu nous
fera miséricorde, & que fidelles
aux attrails de sa sainte grace,
chacun dans nôtre vocation,
nous aurons le bonheur de nous
retrouver éternellement ensem-
ble avec lui.

Pour cela souffrez que je vous
fasse souvenir de ce que je me
souviens de vous avoir mandé
tant de fois, étant plus près de
vous.

1^o. Jamais ne mettez de com-
paraïson entre ce qui regarde le
salut éternel, & tous les autres
intérêts de quelque nature qu'ils
puissent estre. Que sert à l'homme,
selon la parole de nôtre Maître,

de tout gagner , s'il perd son ame, ou s'il risque seulement à la perdre pour toute l'éternité. Craignez beaucoup Dieu , & ne consentez jamais à lui déplaire. Accoutumez-vous à le voir des yeux de la foy, comme témoin de toutes vos paroles & de toute votre conduite. Offrez-lui vos actions , faites - les dans le dessein de lui plaire ; consultez-le dans toutes vos entreprises , jetez-vous avec confiance entre les bras d'un si bon Pere ; demandez-lui souvent la grace de l'aimer , & soumettez-vous en tout à ses adorables volontez.

2^o. Pour l'établissement de votre Maison & de votre Famille, n'oubliez jamais que Dieu est la source de tous les biens, que la probité, la sincérité, la droiture, l'attachement inviola-

ble aux Loix saintes de la Religion sont les veritables moyens qu'on doit prendre pour bastir solidement & pour conserver sa fortune. Que l'injustice au contraire n'aboutit qu'à se perdre d'honneur, & souvent mesme de biens. Persuadez - vous fortement que la prudence d'un homme est bien courte; quelque génie qu'il prétende avoir, quand Dieu le livre à lui-mesme & qu'il l'abandonne à sa propre conduite; & que l'esprit ne sert à un homme ainsi abandonné qu'à lui faire faire de plus grandes fantes. Si Dieu permet quelquefois qu'un homme injuste réüssisse, il ne permettra pas qu'il joüisse long-temps d'un bien injustement acquis. Une Famille sera bientôt accablée & les biens en seront bientôt dissipez, si Dieu ne veil-

32 *Lettres de quelques*
le pas à sa conservation.

3°. Faites au Prochain tout le bien que vous pourrez, & ne faites jamais de mal à personne. Evitez les Procés comme le plus grand malheur qui vous puisse arriver, & conservez la paix autant qu'il sera en vous. Comme cette paix est un don de Dieu, demandez-la lui souvent, parce que vous n'en jouïrez qu'autant qu'il vous la conservera. S'il vous survient quelque affaire, mettez-y le meilleur ordre que vous pourrez, mais n'employez jamais ni fourbe, ni fausseté pour soutenir un bon droit, car alors Dieu vous laisseroit seul, & malgré vôtre bon droit vous succomberiez, & vous vous trouveriez accablé.

Voilà, mon cher Frere, ce que vous prie de méditer souvent, & de mettre en pratique

Missionnaires de la C: de Jesus. 33
l'homme du monde , qui vous
doit estre le plus attaché, & qui
n'a pas , comme- vous pouvez
penser, moins de zèle pour vô-
tre salut , que pour celui des
Idolâtres qu'il est allé chercher
si loin. C'est.,

MON TRES-CHER FRERE.,

Votre très-humble & très-obéis-
sant serviteur & Frere ABRAHAM
LE ROYER, Missionnaire de la
Compagnie de Jesus.

B^e VV

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LETTRE

DU

P. DE TARTRE,

Missionnaire de la Com-
pagnie de J E s u s , à M.
de Tartre son Pere.

A Canton , le 17. De-
cembre 1701.



MON TRES-CHER PERE,
P. C.

Me voilà enfin arrivé à la
Chine , après une navigation
de sept à huit mois , pleine de
dangers & de fatigues. La pre-
miere chose que je vous deman-
de , après que vous aurez lû
cette Lettre , c'est de remercier

nôtre Seigneur de m'avoir conduit dans cette terre de promesse , après laquelle je soupirois depuis tant d'années. Nôtre voyage a esté singulier en deux choses : La premiere est , que jamais vaisseau n'estoit venu à la Chine en si peu de temps; puisqu'en moins de cinq mois nous nous sommes trouvés à cent cinquante lieuës des terres de la Chine. La seconde que jamais vaisseau n'a eu tant de peine à y entrer; car depuis plus de quatre mois que nous avons fait tout ce qui dépendoit de l'industrie humaine , nous n'avons pû gagner *Canton* , qui est le Port où le Vaisseau devoit hyverner. Tout ce temps-là s'est passé à essuyer des tempestes , & à errer d'Isle en Isle , dans une attente continuelle du naufrage; trop heureux après tous ces dan-

gers d'avoir trouvé à plus de cent lieues de *Canton* un endroit où le vaisseau puisse estre à l'abri des vents pendant l'hyver.

C'est de cet endroit que je me suis rendu icy par terre, pour me rejoindre à la Troupe Apostolique qui y estoit déjà depuis la Nativité de Nostre-Dame. Car après que nous eumes pensé périr la premiere fois, le Pere. de Fontaney voyant que le Vaisseau faisoit peu de chemin, s'estoit embarqué à *Sancian*, sur quelques Galeres, que les Mandarins luy avoient envoyées, & avoit mené avec luy les Peres Porquet; de Chavagnac, de Goville, le Coulteux, Jartoux, Franqui & le Frere Brocard; tandis que le Pere Contancin & moy nous resterions sur le Vaisseau; pour en suivre jusqu'au bout la des-

tinée en qualité d'Aumosniers. C'est sur-tout depuis ce temps-là que Dieu nous a mis mon Compagnon & moy à toutes fortes d'épreuves. Nous sommes faits à présent à voir la mort de près, & le manquement de ressource où nous nous sommes trouvés, au milieu des plus grands périls, nous a accoutumés à ne mettre jamais nostre confiance que dans la bonté & dans les miséricordes du Seigneur. C'est à lui seul que nous sommes redevables d'estre échappés vingt fois du naufrage; car quoique nous eussions un Capitaine & des Officiers tres-habiles & tres-experimentés, les Mers où nous estions estoient si intraitables, & les orages si violens, que toute leur habileté dans la navigation leur devenoit inutile. Dieu soit beni à jamais de

nous avoir préservé de tant de dangers. Nous sommes présentement au Port. Jamais je n'ay eu plus de santé ny plus de forces. Il ne me manque à présent que de sçavoir suffisamment la langue pour m'employer tout entier à faire connoître ce grand Dieu à un million de Chinois , que j'ay devant les yeux , & qui ne le connoissent pas encore.

Il y a trop peu de temps que je suis icy pour parler sçavamment de l'état de cette Mission. Je ne veux rien mander en Europe que je n'aye vû moy-même , ou dont je ne me sois assuré par le rapport de gens dignes de foy. Dans cette Lettre je ne feray que vous rendre compte des aventures les plus singulieres de nostre voyage. Vous me demandastes à mon départ

que je vous les fisse sçavoir ; il faut vous obéir, mon tres-cher Pere, & vous marquer le profond respect que je veux conserver pour vous en quelque endroit du monde que je me trouve. Je vous avois déjà écrit de l'Isle de Gorée^a, près du Cap-vert, où nous trouvasmes quelques Vaisseaux François, & entr'autres celui du Capitaine de la Ruë, qui s'est rendu si fameux dans la dernière guerre par sa valeur & par ses exploits. Comme ces Vaisseaux devoient bien-tost retourner à S. Malo, nous les chargeasmes de nos lettres. Si elles vous ont esté rendues, comme il faut l'espérer, vous aurez déjà appris ce qui nous estoit arrivé depuis le Port-Loüis, d'où nous partîmes le 7. Mars 1701. jusqu'au Cap-

^a Cette Isle est sur la côte d'Afrique.

Verd , où nous estions alors.

Mais après tout nous n'avions encore vu que des Mers pacifiques , hormis vers le Cap de Finisterre ^a , où elles sont assez grosses pour des gens qui ne sont pas encore emmarinés. Nous n'avions souffert que ce que souffrent les nouveaux venus , dont l'imagination n'est pas encore faite à voir s'abaisser sous leurs pas le plancher qui les soutient , ni à demeurer dans des maisons qui tournent à tous vents. La plupart en furent quittes pour cinq ou six jours d'étourdissement & de maux de cœur. Il y en eut même qui ne furent pas si longtemps incommodés. Pour moi je payai dans une après-disnée tout ce que je devois à la Mer, &

^a Ce Cap est à la pointe la plus Occidentale de l'Espagne , dans la Province de Galice.

pendant que les autres étoient encore tout languissans & pouvoient à peine se soustenir ; je m'estois déjà fait le pied marin, comme si j'eusse esté un vieux Navigateur ; & je me vis dès lors en estat de faire sur nostre Vaisseau les fonctions d'Aumosnier, que j'ai toujourns exercées depuis ce temps-là.

Après que nous eufmes doublé le Cap de Finisterre, ce ne fut plus qu'une agréable promenade de quarante ou cinquante lieuës par jour que nous faisions sans peine à la faveur des vents alisés *a*. Nous estions tous les jours vis à vis quelque nouveau Royaume, & nous passions d'une partie du monde en l'autre tout en dormant. Nous

a Ce sont des vents qu'on trouve vers les Tropiques, sur la côte occidentale d'Afrique. Ces vents soufflent presque toujourns entre le Nord Nord-Est & l'Est.

allasmes reconnoître l'Isle de *Fer*, a où les Geographes François ont fixé le premier Méridien, & après y avoir commencé à regler nostre estime en longitude, nous fîmes route droit au Cap-verd, dont nous découvrîmes dès le 24. Mars au soir les deux Montagnes qu'on nomme *les Mammelles*. N'ayant pû gagner la rade que pendant la nuit, nous donnâmes l'épouvente à ceux de la Forteresse de Gorée, & à deux Vaisseaux Maloüins qui estoient mouillés tout auprès. Ils appréhendoient que nous ne fussions des Corsaires, ou des ennemis qui fussent venus là de nuit pour quelque mauvais dessein; & dans cette pensée ils se dispoient déjà à nous recevoir par une décharge de tout leur Canon. M. Oury nos-

« C'est la plus Occidentale des Isles Canaries

tre Capitaine en second alla avec la Chaloupe de nostre Vaisseau les tirer d'inquiétude, & leur apprendre qui nous estions. Le lendemain, qui estoit le Vendredi - Saint, M. de la Rigaudiere nostre Capitaine voulut qu'on commençast le jour par entendre prescher la Passion de Nostre - Seigneur & par adorer la Croix, ce que tout le monde fit avec de grandes démonstrations de dévotion & de religion, excepté quelques Matelots, nouveaux-convertis, qui allèrent se cacher pour n'être pas obligez d'assister à cette pieuse cérémonie.

Pendant que nous demeurâmes au Cap-verd nous fîmes faire les Pasques à l'Equipage. C'estoit trop pour cela que neuf Prestres que nous estions : On

se partagea. Les uns allerent à la Forteresse de Gorée , où ils prescherent & confesserent pendant tout ce saint temps, les autres s'attacherent aux deux Vaisseaux Maloüins , où ils trouverent de quoi exercer leur zele: il y en eut qui se transporterent dans le continent d'Afrique , & qui allerent à une Ville qui s'appelle *Russique* , où ils instruisirent quelques Portugais Chrestiens. Je suis surpris que depuis que les François se sont emparez de l'Isle de Gorée , sous M.le Mareschal d'Estrées , il ne soit encore venu à personne la pensée d'establir - là une Mission. Il y auroit beaucoup de bien à faire , on y trouveroit des Chrestiens peu réglez à réformer , de vertueux

M.le Maréchal d'Estrées prit cette Isle sur les Hollandois , le 1 Novembre 1677.

Catholiques à entretenir dans la pieté ; des esclaves qui appartiennent aux François, à instruire & à baptiser ; des millions de Negres Mahometans plus faciles qu'ailleurs à convertir ; car comme ces peuples ne sont pas fort instruits dans leur religion , & qu'ils ne savent que ce que leurs *Marabouts* leur apprennent, en leur lisant une espece d'Alcoran , qui n'est pas celui des Turcs , mais un tissu d'impertinences & de fables grossières ; il y a de l'apparence qu'ils écouteront bien plus volontiers les vérités solides du Christianisme, & qu'ils n'auroient pas beaucoup de peine à l'embrasser. Ils honorent le Prophete Mahomet, & sont fort religieux à se faire

• C'est le nom que les Negres donnent à leurs Prêtres.

circoncire. La plupart se mes-
lent de Magie ; du moins font-
ils acheter à tres-grand prix
des pactes écrits en caracteres
mysterieux , qu'ils appellent
grisgris , & qu'ils donnent com-
me des remedes préservatifs ,
contre toutes sortes de maux.
Un de ces Negres ne crut pas ,
après dix ans de servitude , a-
voir perdu son temps d'obtenir
pour récompense un de ces *gris-*
gris ; il prétendoit en le portant
estre à l'épreuve de tous les
coups de mousquet & d'épée
qu'il pourroit recevoir. Il ne
voulut pas cependant que nos
François en fissent sur lui au-
cune experience. En quittant
cette terre infortunée , il n'y
eut pas un seul Missionnaire
qui ne gemist devant Dieu de
l'extresme abandon où estoient
ces pauvres Negres , & qui ne

fust volontiers demeuré avec eux dans l'esperance de les gagner à Jesus-Christ.

Nous ne restâmes que huit jours au Cap-verd, parce que nous n'avions pas encore grand besoin de rafraîchissement ni de repos, & que d'ailleurs ce n'est pas un lieu fort propre à séjourner. Gorée est une petite Isle, où il n'y a place que pour la Forteresse & pour quelques habitans, & à peine pûmes-nous y trouver assez d'eau pour remplir nos Barriques.

Le Bestail qu'on pourroit tirer du continent ne vaut rien, parce qu'il n'y a point de paturages. L'air y est toujours embrasé & la terre sterile. Dans la Campagne on voit des Elephans, des Cerfs & des Singes. Les habitations ne sont que de méchantes cases couvertes de

roseaux, les habitans vont presque nuds, & tout leur habit consiste dans une toile de coton dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'à la moitié de la cuisse; c'est tout ce que la chaleur du païs leur permet de porter sur eux. Ils n'ont pour nourriture que du millet, point de vin, point de bled, point de fruits. Ce qui est admirable, c'est que ces malheureux ne laissent pas de croire que leur païs est le paradis de la terre. On leur feroit une espece d'injure de paroître leur porter compassion; aussi les voit-on toujours avec un visage gay & riant, & sans la crainte des coups de baston que les Européens ne leur épargnent guere, ils ne changeroient pas de condition contre qui que ce fust. Ils sont de ces peuples qui croient
que

que le blanc est la couleur des diables , & qui comptent parmi les prérogatives de leur Nation d'estre les peuples les plus noirs de l'Afrique. Il est certain que cette couleur ne rend point desagréable , quand c'est un noir d'Ebene bien profond & bien éclatant, comme ils l'ont effectivement presque tous.

Ce fut le 31. Mars que nous sortîmes de la rade de *Gorée*, avec un bon vent. En moins de deux heures toute la coste d'Afrique disparut à nos yeux. Le Gouverneur de la Forteresse nous avoit averti de nous tenir sur nos gardes, tandis que nous serions dans ces parages ; parce qu'il avoit eu avis qu'il rodoit des Corsaires aux environs de *Cambie a* & des costes du *Sénégal a* ; mais nous

a a Ce sont deux Royaumes d'Afrique ; où l'on fait un grand trafic de Negres.

fusmes assez heureux pour n'en point trouver. Vers les sept ou huit dégrez de latitude Nord, les calmes nous prirent, & nous commençâmes à ressentir d'excessives chaleurs. Nous avions le Soleil presque sur nos têtes, & il ne faisoit point de vent. Nos Officiers auroient bien voulu se baigner, mais on n'ose le faire dans ces Mers, à cause des Requiem's, ces gros Poissons, qui sont si avides de la chair humaine. Nous en prîmes une assez grande quantité; car dans les calmes on les voit d'ordinaire à la suite des Vaisseaux; mais ceux que nous pêchâmes n'avoient gueres que six ou sept pieds de long, & ce n'est rien en comparaison de tant d'autres poissons plus gros qui sont dans ces Mers. Nous vîmes des Souffleurs de plus de vingt

Missionnaires de la C. de Jesus. 31
pieds de long. Enfin nous passâmes pour la première fois la Ligne ; c'estoit un Dimanche ; par respect pour ce Saint jour on remit au lendemain la cérémonie à laquelle les Matelots ont donné fort mal à propos le nom de *Baptême*. Elle consiste à baigner dans une Cuve d'eau ceux qui n'ont pas encore passé la Ligne ; à moins qu'ils ne donnent de l'argent à l'équipage pour se rédimer de cette vexation , qui est devenuë depuis long-temps une espece de droit incontestable.

Depuis la Ligne jusqu'au Détroit de *Java* , qui est la première terre des Indes que nous ayons reconnuë , c'est à dire dans l'espace de plus de quatre mille lieuës , il ne nous arriva rien de remarquable , & nostre Navigation fut tres - heureuse.

Nous trouvasmes seulement quelques calmes durant lesquels les Courans nous firent approcher fort près des costes de l'Amérique. Nous eusmes aussi quelque gros temps dans les Mers du Cap de Bonne - Esperance, & par le travers du Banc des Aiguilles *a*. Nous n'avions point encore vû la Mer si agitée, mais nous craignions assez peu, parce que nous estions bien loin des terres. Les vents furieux, qui élevoient les vagues aussi haut que des Montagnes, ne nous empeschoient pas de faire nos quatre-vingt & cent lieuës par jour. Il y avoit de la fatigue, mais quel plaisir aussi de se voir avancer à si grandes journées vers son terme ! Avec cela

a Ce Banc est au delà du Cap de Bonne-Esperance, à la pointe la plus méridionale de l'Afrique.

Missionnaires de la C. de Jesus: 33

nous avions le divertissement d'une Chasse & d'une Pêche toute nouvelle. On tiroit les Poissons en volant, & on prenoit les Oyseaux à la Ligne. Cela vous paroîtra extraordinaire, & rien n'est pourtant plus vrai. Les Marsoüins ou Cochons de Mer sont des Poissons; lorsqu'ils paroissent hors de l'eau, & qu'ils s'élançoient, on les fraploit à coups de dards; & les Damiers, qui sont des Oyseaux, venoient se prendre sur la superficie de l'eau à des Hameçons où estoient attachez des appas. Jamais je ne vis tant d'Oyseaux, sur tout de ces Damiers, que dans ces vastes Mers, qui sont entrè le Cap de Bonne-Esperance & l'Isle de *Java*. Les froids qui se rendent sensibles en ces quartiers-là, après qu'on est sorti de la Zone torride,

causèrent le Scorbut à une grande partie de nostre Equipage , trois hommes en moururent assez promptement. La crainte de la mort disposa deux de nos Matelots ; l'un Suédois & l'autre Hollandois , à écouter plus volontiers nos instructions , & à faire ensuite abjuration du Luthéranisme. Enfin nous découvrîmes les terres de *Java*.

L'endroit où nous allâmes reconnoître cette Isle , estoit plus loin de soixante lieuës vers l'Orient qu'il ne falloit. On voit là des Montagnes aussi hautes que celles de *Voges* * ; mais en retournant sur ses pas vers l'entrée du détroit de la *Sonde* , les terres s'abaissent , & l'on découvre de belles & grandes plaines , parsemées de bocages , d'espace

* Ces montagnes séparent la Lorraine de l'Alsace.

Missionnaires de la C. de Jesus. 55
en espace, & ornées d'une infinité d'arbres extraordinaires, de Cocotiers, de Bananiers, &c. Je ne sçay si ce païs est véritablement aussi-beau qu'il nous le paroïsoit de loin. Car les yeux d'un homme enfermé dans un Vaisseau depuis quatre mois sont bien trompeurs. Toute terre luy fait un agréable spectacle. Un Rocher sur lequel il apperçoit quelque verdure, le réjoûit. Enfin rien n'est si triste que de voir toujours un Vaisseau & toujours la Mer. On avoit ordre de mouïller à l'Isle du *Prince a*, pour y faire en passant du bois & de l'eau, & non pas à l'Isle de *Java*, qui appartient aux Hollandois; de peur que ces Messieurs fortifiez de cinq ou six Vaisseaux d'Angleterre & de

^a Elle est près de l'Isle de *Java*, à l'entrée du détroit de la *Sonde*.

leur Nation , dont il y en a toujours plusieurs à *Bantan a* & à *Batavie b* , ne nous inquiétassent. Neanmoins comme l'Isle du *Prince* est deserte , & qu'il y a beaucoup de Tigres , elle n'estoit propre ni à mettre nos malades à terre , ni à nous fournir les rafraîchissemens , dont nous avions besoin. Il falloit donc à tout hazard aller à l'Isle de *Java* , & jeter l'ancre près une habitation de ces Insulaires.

Un petit Brigantin garde-côte vint d'abord nous reconnoître & nous demander de la part des Hollandois, qui nous estions. On dit au Capitaine pour l'amuser , de nous aller chercher des Bœufs , des Cabris , des Poules & d'autres rafraîchissemens

a Bantan & b Batavie. Ce sont les deux principales Villes de l'Isle de *Java*. Le Roy de Bantan est depuis quelques années tributaire des Hollandois.

pendant que nous écrivions à Messieurs les Hollandois, qui étoient fort de nos amis. Cependant on débarqua les malades. Ils s'occupoient déjà à s'enterrer tout vifs dans le sable, c'est le remede le plus prompt pour guérir le Scorbut, lorsqu'on vit déboucher de derriere une pointe de l'Isle un gros Vaisseau, qui portoit Pavillon Hollandois. Aussi-tôt nous mîmes nostre Pavillon en berne *a*, c'est le signal pour avertir ceux qui sont à terre de revenir. Ces pauvres malades, qui d'abord ne pouvoient se traîné, retrouvèrent leurs jambes à la vûe d'un Vaisseau Hollandois, & se rembarquerent tres-lestement. Le Vaisseau Hollandois s'approcha de nous; mais voyant qu'on ne se

a C'est à dire; qu'on plia le Pavillon autour de son basting.

donnoit aucun mouvement à son approche , & qu'on ne daignoit pas même arborer de pavillon , ni lui donner aucune connoissance de ce que nous estions ; il craignit à son tour , & s'éloigna de lui-même , de peur apparemment qu'il ne nous prît envie de l'y obliger à coups de canon.

Après avoir fait de l'eau & quelques provisions à *Java* , on remit à la voile dès le soir du même jour avec un assez bon vent. Le lendemain à la pointe du jour nous donnâmes l'allarme au Vaisseau Hollandois, qui crut que nous arrivions à toutes voiles sur lui. Il appareilla ^a en haste pour prendre le dessus du vent, mais on se contenta de le laisser derriere, afin qu'il ne pût

^a Appareiller signifie en terme de marine mettre à la voile.

Missionnaires de la C. de Jesus. 59
point donner de nos nouvelles
à *Bantan*, avant que nous fus-
sions sortis du détroit. Le calme
nous retint dans un même lieu
presque le reste du jour, ce qui
donna le loisir à une infinité de
petits canots des *Javans* de ve-
nir nous apporter des fruits &
des raretez du Pais, des Cocos,
des Bananes, des Ananas, des
Ramplimoutes, des Singes &
des Oyseaux fort curieux. J'y
remarquai entr'autres des Per-
drix extraordinairement belles,
& de petites Peruches d'une
gentillesse charmante. Ces Pe-
ruches ont comme les beaux
Perroquets le plumage meslé de
verd & de rouge; mais elles por-
tent trois ou quatre petites plu-
mes élevées sur la teste à peu
près comme celles des Paons &
ne sont pas plus grosses qu'un
Tarin. Quand j'aperçus cette

foule d'Indiens, qui tournoient & voltigeoient autour de nostre Vaisseau, dans des creux d'Arbres, qui leur servoient de Batteau; que je vis ces Arbres extraordinaires, qui bordoient le rivage de part & d'autre; que je reconnus ces Isles & ces Mers, dont j'avois lû les noms Barbares dans la vie de S. François Xavier, je commençai tout de bon à sentir que j'estois dans un nouveau monde: Je promenois avec plaisir ma vûë de tous costez dans l'étenduë immense de ces plages, que les miracles de l'Apostre des Indes, & encore plus ses souffrances & les conversions qu'il y a faites, ont rendu si fameuses.

Nous passâmes heureusement & en tres-peu de temps les Détroits de *Java* & de *Banka*, qui sont deux endroits des plus cri-

Missionnaires de la C. de Jesus. 61
riques de la Navigation de la
Chine, & nous touchâmes à
l'Isle de *Polauze*, où l'on avoit
résolu de prendre un peu de re-
pos. Cette Isle est habitée par
les *Malais*^a, qui sont Mahomé-
tans de Religion. Ils ne dépen-
dent que d'un Capitaine, qu'ils
se choisissent eux-mêmes. C'est
une espece de petite Républi-
que. Les *Malais* sont noirs, mais
un peu moins que ceux que nous
vîmes à *Gorée*. Ils vont presque
nuds ; ils n'ont qu'une Echarpe
de toile peinte ou de tafetas
qu'ils se mettent autour du corps
en cent façons, toutes un peu
négligées, mais toutes naturel-
les & d'un tres-bon air. Ils por-
tent tous à la ceinture une espe-
ce de Poignard ou de Cric, dont

^a Leur principal païs est cette grande Pe-
ninsule qu'on voit dans les Cartes, entre l'Isle
de *Sumatra* & le golphe de *Siam*.

ils se fervent dans l'occasion avec une adresse merveilleuse. Ils sont braves naturellement ; & quand ils ont pris leur Opium, qui leur cause une espece d'yvresse, ils deviennent redoutables: Nos François l'éprouverent à la révolte de Siam. J'ai ouï raconter qu'un *Malais* ayant reçu un coup de Pique dans le ventre, & n'estant plus en liberté de s'approcher de son ennemi, qui demeueroit toujours éloigné de lui de la longueur de la Pique, il se l'enfonça lui-mesme toute entiere dans le corps à force de bras, & à travers de toute sa longueur alla tuer celui qui l'avoit blessé. Ce fait est bien inventé, s'il n'est pas entierement véritable.

Quand nous arrivâmes à *Po-
laure*, le Gouverneur de l'Isle
pria le Capitaine de nostre

Vaisseau de ne pas permettre à nos gens d'avancer trop dans l'Isle, parce qu'il n'y avoit, disoit-il, que trois ou quatre jours qu'un Forban ^a, qui avoit pris Pavillon François, estoit venu piller quelques-unes de leurs habitations, & qu'il y avoit à craindre que ces Insulaires, voyant nostre Pavillon blanc, ne nous prissent pour ces Voleurs, & ne se jettassent les armes à la main sur ceux qui approcheroient de leurs Cases. Que cela fust vrai ou non, pour ménager ou le ressentiment ou la jalousie de ces Barbares, on se renferma dans un espace assez petit vers le rivage, où l'on débarqua les malades. On apportoit là de tou-

^a C'est un Vaisseau Pirate qui n'a commission d'aucun Prince, & qui exerce ses brigandages indifferemment sur tous les Vaisseaux qu'il rencontre de quelque nation qu'ils soient.

64 *Lettres de quelques*

te l'Isle toute forte de rafraichissemens , & le Gouverneur lui-mesme y mettoit le prix. Ce n'est point avec de l'argent que s'échange icy ce que l'on achete, ce métal estant regardé comme inutile à la vie, c'est avec du Fer. Ils en font des Instrumens pour labourer la terre, pour bastir leurs maisons; pour s'armer en guerre; & avec le fer ils se passent aisément de tout ce qui ne croist pas dans leur Isle. Une armée entiere de ces Indiens estant venuë un jour à bord du Vaisseau, chacun dans leur Canon, composé seulement de trois Planches, pour nous apporter des vivres, on leur offrit d'abord en payement de petites curiositez d'Europe, ils ne daignerent pas seulement les regarder. On leur presenta ensuite ce qu'on crut qui leur pouvoit estre de plus.

Missionnaires de la C. de Jesus. 65
d'usage, des Chapeaux, des Sou-
liers, des Vases de Fayance. Ils
se mirent à rire, comme pour
montrer que nous estions de
bonnes gens, de croire qu'ils fus-
sent sujets aux mêmes besoins
que nous. Enfin quelqu'un s'es-
tant avisé de leur faire voir la
tête d'un gros clou rompu, aus-
si-tôt ils apportèrent à l'envi
l'un de l'autre de leurs marchan-
dises pour avoir ce clou.

J'avouë que je désirai plu-
sieurs fois dans cette Isle d'avoir
le don des langues, pour pou-
voir expliquer à ces pauvres *Ma-
lais* quelque chose de nos myste-
res. A juger d'eux par les bonnes
inclinations que nous leur trou-
vâmes, il ne seroit pas difficile
de les convertir. Ils sont doux,
familiers, de bonne amitié & de
bonne foy. On ne sçait parmi
eux, ce que c'est que le larcin; je

les pratiquai plus que personne pendant le séjour que nous fîmes-là; parce que j'accompagnai les malades à terre, à la prière d'un Anglois, enseigne & premier Pilote de nostre Vaisseau, qui estoit attaqué du Scorbut, & qui avoit beaucoup de confiance en moi. Le Gouverneur de l'isle eut l'honnesteté de nous loger tous deux chez lui. On ne peut dire combien les enfans de ces Insulaires me faisoient d'amitié; ils se mettoient quelquefois trois ou quatre autour de moi, m'embrassant comme si nous nous estions toujours connus, m'apportant de petits présens, & me conduisant par tout où je voulois. J'eus même la permission du Gouverneur de parcourir avec un de nos Peres tout l'interieur de l'Isle. Nous estions bien-aîsés de voir s'il n'y

Missionnaires de la C. de Jesus. 67
avoit point là quelques Simples
& quelques Plantes médecina-
les qui ne fussent point encore
connuës en Europe. Le frere
du Gouverneur voulut bien se
donner la peine de nous condui-
re par tout. Cette Isle n'est qu'un
amas de cinq ou six Montagnes;
il y a peu de terres basses. Par
tout on voit des Cocotiers plan-
tez à peu-près comme les vignes
en Europe; les habitations sont
dispersées de costé & d'autre.
On diroit, à voir l'Isle sans Vil-
les ni Villages, qu'elle est entie-
rement déserte; néanmoins tout
y fourmille de monde, & dans
ce monde on ne voit ni filles ni
femmes; elles sont là, comme
dans le reste de l'Asie, presque
toujours renfermées.

On ne resta à *Polandre* qu'au-
tant de temps qu'il estoit neces-
saire pour rétablir les malades;

68 *Lettres de quelques*
après huit jours ils furent presque tous guéris. On appareilla avec un tres-bon vent, & en peu de temps on s'éleva à la hauteur du *Paracel*, c'est un effroyable Rocher de plus de cent lieues ; décrié par les naufrages qu'on y a fait de tout temps : il s'étend le long des costes de la *Cochinchine* ^a. L'*Amphitrite* à son premier voyage de la *Chine* pensa y perir. Les Pilotes croyoient en estre bien loin ; & il se trouva qu'ils en écorroient encore un endroit, où la Mer n'avoit que quatre à cinq brasses d'eau. Dans ce danger ils firent vœu, s'ils échappoient, de bastir à *Sancian* une Chapelle sur le tombeau de S. François Xavier ; ils furent exaucez & échapperent comme

^a Ce Royaume a le *Tonquin* au Nôrd, & les Royaumes de *Cambege* & de *Siam* à l'Occident.

par une espece de miracle. Nous ne jugeâmes pas à propos de nous en approcher plus près que de 80 ou de cent lieuës. Faire naufrage sur ces terribles Rochers & estre perdu sans ressource, n'est presque qu'une même chose. On ne sçait que sept ou huit Matelots Chinois, qui en ayent apporté des nouvelles par une aventure des plus surprenantes. Leur Vaisseau s'étant brisé, ils gagnerent à la nage quelques petits Isleaux ou Rochers qui s'élevoient là au dessus de la Mer; ce n'estoit que pour prolonger leurs vies de quelques jours, & ils s'attendoient bien d'y mourir de faim tost ou tard; mais la Providence veilla sur leurs besoins, & ne les abandonna pas dans une si grande extrémité. Des bandes d'Oyseaux venoient se reposer

sur ces Rochers, & se laissoient prendre à la main. Le Poisson ne leur manquoit pas ; ils n'avoient qu'à descendre au pied de leurs Rochers, où ils trouvoient toujours des Huitres ou des Crabes ; l'ingénieuse nécessité leur avoit mesme appris à se faire des habits avec les plumes de ces Oyseaux qui leur servoient de nourriture. Ils buvoient l'eau qui tomboit du ciel ; quand il avoit plu, ils l'alloient ramasser dans tous les creux des Rochers. Ils vécurent là pendant huit ans, & ne revinrent à *Canton* que ces années dernières. Un Vaisseau qui s'estoit brisé sur le *Paracel*, leur fournit du bois pour faire une espece de gatimaron ^a, sur lequel ils osèrent enfin braver les dangers de la Mer. Ils furent as-

^a C'est un radeau qu'on fait de Planches & autres bois liez ensemble.

Missionnaires de la C. de Jesus. 71
sez heureux pour gagner la grande Isle d'*Hainan*^a, d'où ils se rendirent ensuite icy.

Après avoir doublé le *Paracel*, il ne paroissoit plus aucun fâcheux accident à craindre. Il n'y avoit pas encore cinq mois que nous estions partis de France, nous touchions presque déjà aux terres de la Chine, n'estant pas à plus de cent cinquante lieuës de *Canton*. Il ne restoit plus qu'une promenade, chacun s'applaudissoit d'une si heureuse navigation. Nos Pilotes disoient que jamais Vaisseau European n'estoit venu si vîte à la Chine. Mais tandis que chacun calculoit le jour auquel nous devions arriver au Port, Dieu se préparoit à exercer nostre constance plus de

^a Cette Isle est au midy de la Chine, vis à vis la Partie Occidentale de la Province de *Canton*. ¶

quatre mois par des orages & des tempestes; de sorte qu'il nous devoit cent fois plus coûter d'entrer à la Chine que d'y venir.

Nous estions par le travers du Golphe de la Cochinchine, lorsqu'un de ces terribles vents, qui infestent les Mers de la Chine & du Japon, vint fondre sur nous. Son coup d'essay fut d'abbattre nostre mast de beaupré *a*, & ensuite celui de Misaine *b*, qui tombant avec un fracas épouvantable dans la Mer, emporterent tous les Matelots qui étoient dessus. C'étoit le matin, je tâchois alors de réparer par un peu de sommeil le temps de la nuit que j'avois employé à assister à la mort nostre premier Pilote An-

a C'est le Mast qui est couché sur la Prouë du Vaisseau.

b C'est le second Mast du Vaisseau, il est vers la Prouë, entre le grand Mast & le Mast de Beaupré.

glois

Missionnaires de la C. de Jesus. 73
glois. La secousse du Vaisseau
m'éveilla, j'accourus où j'enten-
dis crier : Quel spectacle ! un ef-
froyable abbatis de masts & de
vergues , qui flottoient pêle-
mêle , & que les vagues pouf-
soient avec impétuosité sur le
flanc du Vaisseau ; des Cordages
qui les y retenoient encore , &
qu'on se hastoit de rompre à
grands coups de hache ; des Ma-
telots blesez , qui prioient mi-
séricorde , & qui demandoient
qu'on leur tendist quelque cho-
se pour s'aider à se débarrasser
des cordages & des voiles, où ils
estoint enveloppez ; tout l'avant
du Vaisseau nud de ses ancres
& de ses agrez. Je crûs d'abord
que la Prouë estoit fracassée, &
que nous allions couler à fond ;
mais non. Nous retirâmes neuf
ou dix Matelots de la mer à de-
mi morts , deux furent noyez.

D

On coupa vîte les amares des Masts rompus , & l'on ne songea plus qu'à raffermir le grand Mast , qui avoit perdu ses meilleurs appuis par la chute des deux autres.

Tandis qu'une partie de l'équipage travailloit à cette manœuvre, nous autres Missionnaires estions occupez à raffermir le courage de ceux que la crainte d'une mort présente avoit abbatus ; on entendoit des confessions, on imploroit le secours du ciel, on exhortoit tout le monde à recevoir de la main de Dieu la vie ou la mort, comme il le jugeroit à propos. Il me parut qu'en qualité d'Aumosnier je devois me donner encore plus de mouvement que les autres. Je courois par tout avertissant les Matelots qui estoient dans le travail, de faire du fond

du cœur des actes de contrition. Il suffisoit de les avertir, la vûë du danger supplée aux mouvemens pathétiques. Cependant le vent qui n'avoit agi que par surprise, commença enfin à nous assaillir à force ouverte, & à mugir de toute sa fureur dans le peu de voiles qui nous restoient. Le Mast du grand Hunier ne put tenir contre sa violence, il se cassa par le milieu & tomba sur la grande voile. On craignoit qu'en s'agitant & frappant dessus à chaque roulis, il ne la déchirast. Les plus hardis des Matelots monterent à la Hune pour couper les cordages qui le tenoient suspendu, il en cousta la vie à un, sans qu'on pût conserver la grande voile; elle fut mise en pièces aussi-bien que celle de l'Artimon ^a, de sorte

^a Le Mast d'Artimon est entre le grand Mast & la Poupe du Vaisseau.

que nous n'eûmes plus aucunes voiles pour gouverner le Vaisseau dans la tempeste, mais seulement des lambeaux de toile & des filaces qui pendoient aux verges, & qui claquoient avec un bruit épouvantable, comme si le corps du vaisseau se fust fracassé de toutes parts. Le plus grand danger que l'on courut fut quand le grand Mast tomba; car il tomba à son tour comme les autres, & cent autres plus forts seroient tombez, tant la tempeste estoit violente. Autour du grand Mast il y a quatre Pompes, qui descendent jusques au fond du vaisseau. Quand le grand Mast tombe sur quelqu'une, elle creve le vaisseau par en bas, & ils'y fait ordinairement une voye d'eau, à laquelle il n'est pas possible de remédier. Heureusement pour

Missionnaires de la C. de Jesus. 77
nous le nostre tomba comme si
l'on eust dirigé sa chute. La
Dunette ou la Chambre des
Pilotes fut emportée par le vent
un moment après; c'estoit à cha-
que instant un nouveau mal-
heur.

Pour appaiser la colere de
Dieu & nous attirer la protec-
tion des saints Patrons , à qui
nous avions confiance; on me
chargea de faire deux vœux au
nom de tout l'Equipage. Le pre-
mier estoit pour *Canton*. On pro-
mettoit, en cas qu'on y arrivast
heureusement, de dire à l'hon-
neur de S. François Xavier une
Messe votive, où tous ceux qui
estoitent dans le vaisseau feroient
leurs dévotions. L'autre vœu es-
toit pour la France , où , si l'on
pouvoit retourner , on s'enga-
geoit à mettre dans quelque
Chapelle de la sainte Vierge un

grand Tableau, qui representant l'image de nostre démaistement, éternisast nostre reconnaissance, & apprist à la posterité, à qui nous avions eu recours dans des dangers si évidens.

On ne reclame pas en vain le nom de la Mere de Dieu, ni du grand S. François Xavier en des mers, qui sont si fameuses par leurs miracles. Jamais vaisseau ne fut plus agité pendant près de vingt-quatre heures que dura encore la tempeste. Cent fois des coups de mer venant se briser contre les flancs du vaisseau dûrent le mettre en pieces; cent fois nous dûmes estre ensevelis sous les vagues grosses comme des Montagnes, que le vent élevoit & déchargeoit sur nos Ponts. Enfin c'est un miracle, que nous estant laissez dériver au gré des courans & de la tem-

peste, à travers une mer toute hérissée de pointes de rochers, nous n'allâmes pas donner contre quelqu'un. Après la miséricorde du Seigneur nous en sommes redevables à la puissante intercession de la sainte Vierge & de l'Apostre des Indes.

Le calme estant revenu, on remasta le vaisseau avec des huniers de rechange; cette nouvelle masture estoit pitoyable; nous allions pourtant, & mesme nous fîmes peur à un vaisseau Portugais qui nous suivit de loin quelque temps, & qui n'osa jamais avancer qu'après avoir reconnu que nous n'estions pas en estat de courir après lui. Enfin on découvrit *Sancian*; nous eussions bien voulu y aborder. Les graces que S. François Xavier venoit de nous faire méritoient assez que nous allâssions en pele-

rinage à son Tombeau ; il n'y eut pas moyen alors ; le vent estoit bon , & il falloit se haster d'arriver à *Canton* avant le changement de *Mousson*. *a*

Nous avançâmes jusqu'aux Isles des Larrons *b* , à l'ouverture de la passe de *Macao* *c*. Avec quatre heures de vent nous eussions rendus au Port ; mais un calme soudain nous arresta-là , & Dieu nous remit à de nouvelles épreuves. Sur le soir on apperçut de grandes lames de

a En ce païs-là le vent souffle pendant six mois de l'Est à l'Ouest, & pendant six autres mois de l'Ouest à l'Est ; & c'est ce qu'on appelle *Mousson*.

b Ces Isles qui sont à l'entrée du Golphe de *Macao* , sont bien différentes des Isles des Larrons , à qui la feuë Reine d'Espagne Marie-Anne d'Autriche a donné son nom , & qu'on appelle au'ourd'hui les *Isles Mariannes*, dont on a donné l'Histoire au public depuis quelques années

c Ville de la Chine qui appartient aux Portugais.

mer se déployer de l'Orient, un ciel en feu & tout rouge de nuages, un clapotage de marée irrégulier, un vent qui n'alloit que par bouffées & par tourbillons, tous funestes présages d'un Ouragan prochain. La chaloupe estoit allée au vaisseau Portugais demander un Pilote qui scust la Carte du pais & qui pust nous conduire au plus viste dans quelque Port entre les Isles qui sont là aux environs. Le Capitaine Portugais se contenta de répondre que, quand il seroit à *Macao*, il en enverroît un avec des bateaux à remorque; après quoi il alla lui-même se mettre à l'abri sous les Isles voisines. Nostre vaisseau estoit trop gros pour le suivre. Le parti qu'on prit fut de relâcher à *Sanctian*, que nos Pilotes connoissoient, & dont ils avoient sondé

les costes au voyage précédent.

Ainsi donc le lendemain matin le ciel & la mer s'estant montrés plus menaçans que jamais, on leva l'ancre; & l'on fit vent arriere vers *Sancian*. Le ciel se découvrit un peu; mais le vent n'en devint que plus violent. Il y avoit dequoi voir ces admirables élévations de la mer, dont parle le Prophete; car en peu de momens elle entra dans sa plus grande fureur. Mais nous n'estions pas assez tranquilles pour contempler les merveilles d'un si terrible spectacle; & c'est en y repensant aujourd'hui que nous ne sçaurions nous empêcher de louer & de craindre celui qui en est l'Auteur.

L'ouragan faisoit un désordre effroyable au dehors & au dedans de nostre vaisseau; il enfonçoit nos voiles comme des toiles.

Missionnaires de la C. de Jésus. 83
d'araignée; nos foibles antennes
se brisoient; toute la masure, qui
n'estoit que de pieces mal assor-
ties, se démembroit de toutes
parts; on n'avoit pas plustost re-
médié à un mal qu'il falloit cou-
rir à l'autre. Ceux qui estoient
dans la Chaloupe crioient mi-
sericorde; à chaque vague qui
les élevoit ils croyoient que c'es-
toit fait d'eux; parce que le vais-
seau qui alloit rapidement de la
pointe de cette Montagne d'eau,
les rentraisnoit en bas & les fai-
soit retomber comme la foudre
en culbutant sur l'arriere du
vaisseau. Nos Officiers les ras-
suroient de dessus les galeries le
mieux qu'ils pouvoient. Cepen-
dant un morne silence regnoit
sur le bord; la frayeur paroif-
soit sur les visages & peignoit
ce que chacun portoit au fond
de l'ame. Certainement rien

84. *Lettres de quelques*

n'est plus terrible que d'estre si près des terres, accueilli d'une tempeste, avec un vaisseau aussi mal en ordre & aussi délabré qu'estoit le nostre. Mais ce qui allarma davantage, c'est que quand on fut près de *Sancian*, on ne vit pas où l'on pourroit se mettre à l'abri,

Il y a trois bayes du costé du Midy; les deux premières estoient trop étroites & peu sûres; à l'entrée de la troisième on voyoit comme une barrière de brisans. Les Pilotes n'eurent jamais l'assurance d'y entrer. Monsieur de la Rigaudiere, contre le sentiment de tous, jugeant que ces prétendus brisans n'estoient qu'un refoulement de marée, fit avancer hardiment tout au travers, & nous trouva un abry que nous aurions en vain cherché ailleurs.

On laissa - là tomber l'ancre ,
quoiqu'on ne se crust pas tout-
à-fait hors de danger. Nous fus-
mes bercez encore pendant
deux nuits , & nous n'eufmes
point de repos , qu'un Pilote
Chinois de *Sancian* ne nous eust
fait mouiller à la veuë du tom-
beau de saint François Xavier.
On le salua en arrivant par
cinq coups de canon ; on chan-
ta ensuite le *Te Deum* avec les
Litanies du saint Apôtre. Le
Pere de Fontaney revêtu de
ses habits Chinois d'Envoyé de
l'Empereur , lui fit le *Kotheou* ,
c'est à dire les gënuflëxions &
les prosternations qu'on fait à
la Chine , quand on veut ho-
norer extraordinairement quel-
qu'un ; cela en presence de plu-
sieurs Chinois de *Sancian* , qui
paroissoient tout extasiez , &
qui s'applaudissoient d'avoir

chez eux le tombeau d'un homme qui fust en si grande veneration parmi les Européens.

Le danger que nous venions de courir , car au sentiment de nos Officiers celui du jour de nostre démastement ne fut rien en comparaison ; le danger , dis-je , détermina M. de la Rigaudiere à ne plus hazarder le vaisseau sur une mer si orageuse avec une masture aussi-mal assortie. On tint conseil , & il fut résolu que le Pere de Fontaney iroit par terre à *Canton* demander pour le vaisseau du secours aux Mandarins ; que Messieurs les Directeurs du commerce de la Chine l'accompagneroient ; que sans attendre que le vaisseau y arrivast , on feroit toujours travailler à une nouvelle masture & à la carguaison, afin qu'on pust retourner en Europe.

Missionnaires de la C. de Jesus. 87
dés le mois de Janvier. Le Pere
de Fontaney, avant que de par-
tir, alla dire la Messe à la Cha-
pelle que nos Peres Portugais
ont élevé depuis un an sur le
tombeau de saint François Xa-
vier, & s'embarqua ensuite
pour *Coang-hai*, où il arriva le
jour de Saint Laurent. Il nous
envoya de cette Ville, qui est
à quatre ou cinq lieues au Nord
de l'Isle de *Sancian*, une Galere
de vingt-quatre rameurs, afin
que pendant son absence nous
allassions, quand nous vou-
drions au tombeau de l'Apos-
tre des Indes recueillir le feu
sacré d'un zèle vraiment apos-
tolique. C'est ce que nous tas-
châmes de faire durant l'espace
de près de trois semaines que
nous restâmes dans cet ancrage
éloigné de deux lieues du tom-
beau. On y alloit souvent dire

la Messe, & nous eûmes la consolation de voir tout l'Equipage y venir par bandes pour honorer le Saint, & pour y communier. La Chapelle que les Jésuites Portugais y ont fait bastir, est assez jolie ; ce n'est que du plâtre, mais les Chinois ont répandu sur ce plâtre leur beau vernis rouge & bleu, qui rend les dedans tres-propres & tres-brillans.

Pour ce qui est de l'Isle de *Sancian*, nous ne l'avons pas trouvée ni si bien cultivée ni si peuplée qu'on l'a publié ; après avoir eu tout le loisir de la reconnoître & en dedans & en dehors, pendant près de deux mois que nous n'avons fait que costoyer ses environs. *Sancian* après de quinze lieuës de tour ; il y a trois ou quatre Villages, dont les habitans sont presque

Missionnaires de la C. de Jesus. 89
tous de pauvres pêcheurs. Autour de leurs habitations ils sèment un peu de ris pour leur subsistance ; du reste ils vivent de leur pêche. Quand ils y vont, c'est toujours de compagnie ; de loin on diroit d'une petite armée navale. Nos Peres Portugais, depuis qu'ils y ont basti la Chapelle, ont converti quelques habitans de l'Isle. Leur dessein est d'establir une Mission dans la Ville de *Coang-hai*, qui n'est qu'à quatre ou cinq lieuës, comme nous avons dit, & d'où celui des Peres, qui y demeurera, fera des excursions à *Sancian* & aux Isles voisines. Ainsi ils esperent que ce lieu sanctifié par la mort de l'Apostre des Indes, ne sera plus prophané par le culte des Idoles, & qu'ils y auront bien-tost une fervente Chrestienté.

Sur la fin du mois d'Aoust nous apperçûmes un matin trois Galeres chargées de Bannieres, de Pavillons, d'Eten-darts, de Lances, de Piques, de Tridents, & sur tout de grosses Lanternes, autour desquelles on lisoit en caracteres Chinois les titres de la dignité d'Envoyé de l'Empereur. Du milieu d'une foule de Rameurs & de Soldats Chinois se faisoit entendre une Musique composée d'un Timbre de cuivre, & d'un Cornet à bouquin, qui servoient comme de basse & d'accompagnement à un Fife & à deux Flustes du païs. C'estoit le Pere de Fontaney avec toute sa suite de *Tagen*, c'est à dire d'Envoyé de l'Empereur. Ce qui nous réjoüit davantage, fut qu'on nous apporta de nouveaux Masts & des Vergues, qui, quoique foi-

Missionnaires de la C. de Jesus. 91
bles, pouvoient néanmoins, en attendant que la grande manufacture fust preste, suffire pour faire les cinquante lieuës qui restoient de *Sancian* à *Canton*. Pendant qu'on les plaçoit, le Pere de Fontaney reçeut la visite du Mandarin de *Coang-hai*, qui se fit avec toutes les ceremonies Chinoises; & nous allasmes nous autres contenter pour la dernière fois nostre devotion, au tombeau de saint François Xavier.

Dés le soir on leva l'ancre, les trois Galeres du *Tagen* nous escortant plustost par honneur que par nécessité. Le Pere de Fontaney vouloit les envoyer nous attendre à l'embouchure de la riviere de *Canton*; mais les Courans, le mauvais temps, les vents contraires, les orages même n'ayant pas permis à

l'Amphitrite de s'éloigner de plus d'une lieuë de *Sancian*, dans l'espace de dix jours, il se détermina à se servir de ces Galeres pour transporter les Missionnaires à *Canton*. Il s'agissoit de voir qui demeurerait Aumosnier sur l'Amphitrite. Comme j'estois celui des Missionnaires qui avoit le moins besoin de repos, & que d'ailleurs j'estois en possession de cet emploi depuis nostre départ d'Europe, le Pere de Fontaney me laissa sur le vaisseau avec le Pere Contancin. Nous dismes donc adieu à nos chers Compagnons, qui s'embarquerent avec le Pere de Fontaney, & qui en trois jours arriverent heureusement à *Canton*.

Comme la saison des vents d'Est n'estoit pas encore venue, on esperoit que l'Amphitrite

pourroit en s'aidant des marées se traîner jusqu'à *Canton*, ainsi qu'il avoit fait le voyage précédent; mais à ce premier voyage il n'estoit pas dans un si mauvais estat. Cependant nous fîmes tout ce qui dépendoit de l'art & du travail; on appareilloit plusieurs fois le jour, quelquefois on avançoit, souvent on reculoit; de sorte qu'en trois semaines nous ne pûmes venir que jusqu'auprès de *Nicouko*, à sept ou huit lieuës de *Sancian*. Monsieur de la Rigaudiere voyant que le voyage traînoit trop en longueur, écrivit à *Canton* qu'on vînt au - devant de nous avec une *somme* Chinoise, sur laquelle il déchargeroit les presens de l'Empereur & les effets de Messieurs de la Compagnie de la Chine. Le Pere de Fontaney se dispoisoit à faire ce

que souhaitoit Monsieur de la Rigaudiere , lorsque nous fumes accueillis d'une troisième tempeste , plus terrible que les deux precedentes , & qui , au naufrage près , nous fit tomber successivement dans tous les malheurs qu'on peut éprouver sur la mer.

Je commence, mon tres cher Pere , à me lasser de vous décrire des tempestes , & si celle-cy n'avoit quelque chose de bien particulier , je n'en parlerois pas. Mais que voulez-vous ? Ce n'est point icy un Roman , où il soit libre de diversifier les aventures , pour le plaisir du Lecteur. J'écris celles qu'il a plû à Dieu de nous envoyer , & je ne les écris que parce que je sçai que vous m'aimez assez pour estre bien aise de sçavoir jusqu'aux plus petites circon-

Missionnaires de la C. de Jesus. 95
tances de ce qui m'est arrivé si
loin de vous. Nous étions donc,
comme j'ay dit, à sept ou huit
lieuës à l'Est de *Sancian*, vis à
vis l'Isle de *Niconko*, avançant
tous les jours un peu, malgré
les vents & les marées contrai-
res, lorsqu'un ouragan, ou plus-
tost un de ces Typhons des mers
de la Chine, qui sont un assem-
blage de tous les vents à la fois
nous rejetta à plus de quarante
lieuës au loin.

Nous eufmes quelques présa-
ges de cette tempeste, & M. de
la Rigaudiere vouloit faire en-
trer le vaisseau dans un assez
bon Port, qui est au Nord de
Niconko. On l'avoit sondé deux
jours auparavant, en y allant
enterrer nostre premier Pilote
Anglois. Mais le Pilote Chi-
nois, sous la conduite de qui
estoit alors nostre vaisseau, se

mit à rire de ce que nous avions peur , & nous promit pour le lendemain un vent qui nous mettroit dans le Port de *Macao*. Un Capitaine est obligé de se fier à l'expérience des Pilotes costiers. L'habileté prétendue de celui-cy nous fit demeurer fermes sur nos ancres ; mais nous ne tardâmes pas à nous en repentir. Nous estions assez au large ; vers les onze heures du soir il vint du Nord un vent terrible accompagné de pluie , qui nous fit chasser sur nos ancres , & nous éloigna encore plus des terres. Tout le monde fut obligé de sortir du lit, parce qu'il pleuvoit au dedans du vaisseau comme au dehors. On disposa jusqu'au jour ce qui estoit nécessaire pour s'aller mettre quelque part en lieu de seureté ; mais le matin la mer se trouvant

trouvant trop grosse on ne put jamais lever l'ancre ; il fallut en couper le cable, & la laisser-là. Il n'estoit plus temps de songer à se jetter dans le Port de *Ni-conko*, parce que le vent venoit de là. On prit donc le parti de retourner à nostre ancien azyle de *Sancian* ; mais en y allant nostre grande voile se déchira : bien-tost après le Mast de Misaine se rompit, & la voile d'Artimon s'enfonça ensuite. On en rechangeoit à la haste de toutes neuves ; mais les vents des mers de la Chine ne sont pas comme les autres. Nous ne pusmes jamais tenir aucune voile pour conduire le vaisseau, & nous fumes enfin obligez de nous laisser aller au gré des vents & à la misericorde du Seigneur.

Pour surcroist de malheur le ciel devint si noir, & la pluye

si épaisse qu'on ne voyoit plus où l'on alloit. Nous estions cependant abbatus comme dans un cul-de-sac , ayant de tous les costez des terres où le vent nous portoit. Comment les éviter ? On devoit estre dessus avant que de pouvoir prendre aucune précaution. Monsieur de la Rigaudiere fit mettre au hazard une grande voile toute neuve, qui nous servit dans l'occasion. On vit la terre qui ne paroïssoit pas à plus d'un quart de lieuë ; ce n'estoit que des Rochers escarpez ; la mer y brisoit avec tant de fureur que nous desesperions de pouvoir jamais nous sauver-là ; mais il ne paroïssoit pas possible de faire route ailleurs. Chacun se crut perdu ; on se disposa à la mort, & on crioit par tout miséricorde. Nous entendîmes plu-

Missionnaires de la C. de Jesus. 99
sieurs confessions, & après nous
estre recommandez à Dieu ,
nous ne songeâmes plus qu'à
courir de tous costez , pour
préparer les autres à bien mou-
rir. On alloit toucher , & il n'y
avoit plus qu'un bon coup de
fusil de nostre vaisseau à un
horrible Rocher , qui estoit à
la pointe d'une Isle nommée
Outscheou , on tascha de virer &
de l'é luder , en prenant le vent
de travers avec la grande voi-
le ; le canot & la chaloupe re-
tardant ce mouvement, on cou-
pa leurs amares, après avoir sau-
vé les hommes qui estoient de-
dans. La grande voile se dé-
chira encore en plusieurs en-
droits; mais trois ou quatre bouf-
fées de vent qu'elle avoit reçues,
firent détourner le vaisseau , &
nous évitâmes la pointe d'*Ou-
scheou* ; estant tombez ensuite

sous le vent de cette isle , nous ne la craignîmes plus ; mais il y en avoit encore une infinité d'autres , & la tempeste ne faisoit que commencer , faute de pouvoir s'ayder des yeux en plein midy , à cause du temps noir & de la pluye , on se servoit incessamment de la sonde pour voir par la diminution du fond , si l'on s'approchoit des Isles ou de quelque Banc de sable. Nostre seule ressource estoit une grosse ancre qu'on prétendoit mouïller, quand le fond ne se trouveroit plus que de dix à douze brasses d'eau ; mais toutes les ancres imaginables ne rassurent gueres en ces facheux momens. Nous estions aux prises avec une mer furieuse & des vents déchaînez, nous ne sçavions où nous estions, ni où nous allions. Nous sçavions

Missionnaires de la C. de Jes. 151
seulement que nous estions environnez de perils & d'écueils. Nous f'eusmes recours tout de nouveau à celui qui commande à la mer & aux vents, & résignez à tout ce que sa Justice voudroit bien ordonner de nous, nous esperâmes qu'il se souviendrait de ses anciennes miséricordes.

Après le danger d'*Ou-tcheou* j'avois fait à la sollicitation & au nom de tout l'Equipage, un vœu à sainte Anne d'Auray ; c'est une petite Ville de Bretagne, où cette sainte est particulièrement honorée des Navigateurs, quand ils reviennent de quelque grand voyage. Ils promirent, s'ils retournoient en France, d'y aller tous à pied & d'y faire leurs dévotions dans la fameuse Chapelle de cette Sainte. Ces sortes de vœux

se font toujours les larmes aux yeux & avec de grandes marques de componction dans le cœur. Il ne falloit point exciter la devotion des Matelots, c'estoient eux qui les premiers nous conjuroient de reciter des prieres. Les plus fervens m'amenoient leurs compagnons nouveaux convertis à confesse ; & quelques - uns qui depuis huit ou dix ans n'avoient point voulu approcher des Sacremens, & n'estoient Catholiques que par respect humain, se convertirent sincerement, & ont mené depuis ce temps - là une vie tres - édifiante. Nous avions alors avec nous deux Missionnaires des Missions Etrangères ; Messieurs Basset & Besnard ; ils s'estoient trouvez dans le vaisseau quand nous fumes surpris de la tempeste vers

Niconko. Comme ils ne devoient pas retourner en France , non plus que le Pere Contancin & moi , nous convinmes de faire tous quatre en particulier un vœu à l'honneur de nos Anges Gardiens. C'estoit leur feste le lendemain ; nous les priâmes donc d'estre nos guides en un si grand danger , & ce fut sans doute par leur assistance , & par celle de la Sainte dont les Matelots avoient imploré le secours , que nous en sortîmes enfin.

Le reste du jour & la nuit suivante la guerre fut toujours horrible entre la mer & les vents. Vers le minuit le fond ne s'estant plus trouvé que de douze brasses, on laissa tomber la grosse ancre qui nous restoit. Je ne puis vous représenter les agitations de nostre vaisseau.

Imaginez-vous un Lion en furie qui tafche de fe débarrasser & de rompre fa chaifne , & qui enfin en vient à bout. Dès les cinq heures du matin le cable , quoique tout neuf , rompit , & nous nous vîmes plus que jamais à la merci de la Providence , replongez dans de nouveaux périls. On délibéra , fi on tafcheroit de se rejeter dans la grande mer , au hazard d'efstre portez par les courans vers l'Isle d'*Hainan* , où nos Cartes nous montroient pourtant une infinité d'écueils & de bancs de sables , ou bien si l'on feroit cofte , réfolus d'échoïer fur le premier endroit qui nous paroifroit favorable , afin de fauver nos vies & une partie des marchandises. Tout le monde fut de ce dernier avis. Le matin on découvrit affez loin de nous des

terres, on y mit le Cap *a*, mais afin de pouvoir au moins choisir l'endroit où nous voudrions faire naufrage, on tira toutes les voiles, même celles d'étai *b*, & on s'en servoit le mieux qu'on pouvoit pour gouverner le vaisseau; la plupart furent rompuës & mises en pièces; parce que la tempeste ne diminuoit point, & ne donnoit pas même un moment de relâche.

Enfin on arriva à la vûe de trois terres, dont l'une estoit celle de la Chine, & les autres celles de deux Isles désertes & escarpées. Il s'agissoit de voir où l'on iroit échoüer. Ceux qui avoient le plus d'envie de se sauver, souhaittoient qu'on allast

a C'est un terme de marine, qui signifie qu'on dirigea la route du Vaisseau de ce costé-là.

b Cesont des voiles triangulaires qui se mettent sans vergues aux Etails du Vaisseau.

droit à la grande terre de la Chine ; mais le vaisseau ne s'y fauvoir pas, & il se seroit infailliblement brisé sur les Rochers, qui paroissent sur la route à plus d'une demi-lieuë du bord. M. de la Rigaudiere prit une résolution plus sage ; il fit tourner vers l'Isle la plus avancée en mer, ne doutant pas que derriere cette Isle il ne dût trouver quelque abri & quelque bon mouillage. Par un coup du ciel le vent se ralentit un peu dans ce moment. On prit ce temps favorable, & avec la seule Civadiere ^a attachée au tronc, qui restoit du Mast de Misaine, & la voile d'Artimon, on cingla par le milieu du canal qui est entre les deux Isles, toujours la sonde à la main jus-

^a C'est la voile du Mast de Beaupré.

qu'à ce qu'on trouvaſt du fond & une mer plus tranquille ſous le vent de la dernière Iſle. Ce fut là que nous mouillâſmes d'abord avec une aſſez petite ancre. Le lendemain on appareilla encore pour ſe mettre plus au large, parce qu'on ſ'apperçut que dans les baſſes marées peu ſ'en falloir que le Gouvernail du vaiſſeau ne tallonnâſt, & ne ſe briſaſt en frappant ſur le fond.

Nous ne ſçavions où nous eſtions, & nous n'avions ni Chaloupe ni Canot pour aller à la découverte. On tira quelques coups de Canon pour avertir les Chinois de noſtre embarras, & du beſoin que nous avions de leur ſecours. Pendant deux jours rien ne parut; néanmoins avec nos Lunettes d'approche il nous ſembloit voir tout le long

108 *Lettres de quelques*
de la coste de beaux Ports, des
Villes murées & des Pagodes.
Faute de Chaloupe & de Ca-
not pour aller à terre, nous fif-
mes avec de vieux morceaux de
Masts & d'Avirons brifez, une
espece de Gatimaron ou de Ra-
deau. La construction n'en es-
toit pas difficile, & ne retarda
pas long-temps. Comme on en
faisoit l'épreuve & qu'on es-
sayoit si avec ce méchant amas
de planches il estoit possible d'al-
ler braver les écueils & les mon-
stres de la mer, des bateaux
Chinois parurent. C'estoit le
Mandarin d'armes, qui ayant
ouï nos coups de Canon, en-
voyoit reconnoistre qui nous
estions. Nous apprismes de ces
Chinois que nous estions à la
rade de *Tien-pay*; que l'Isle où
nous avions mouillé s'appelloit
Fan-li-chan, c'est à dire, l'Isle

Missionnaires de la C. de J. 109
des Poules , parce que les Chi-
nois , en passant près de là
dans leurs voyages de mer ,
avoient coustume de laisser
quelques Poules dans l'Isle à
l'honneur d'une Idole qu'ils re-
verent , pour avoir un vent fa-
vorable. Ils ajouterent qu'à
une lieuë , dans les terres , es-
toit la Ville de *Tien-pay* ; que
le Mandarin d'armes s'appelloit
Li-tou-ssé , & qu'il n'y avoit pas
long - temps qu'il estoit arrivé
de *Macao*.

Au nom de *Li-tou-ssé* nous
nous récriâmes , & nous benif-
mes la Providence de ce qu'au
fort de nos plus grands mal-
heurs , elle nous faisoit tomber
entre les mains du meilleur ami
que les François eussent à la
Chine. Ce Seigneur estant
Mandarin d'armes à *Macao* leur
avoit déjà donné mille marques

110 *Lettres de quelques*
de bienveillance, & leur avoit
rendu tous les services qui dé-
pendoient de lui ; de sorte que
Messieurs de la Compagnie de
la Chine, qui en avoient esté in-
formez en France avoient mis
entre les mains de M. de la Ri-
gaudiere un beau Sabre pour lui
en faire present. Messieurs Bas-
set & Bésnard, qui sçavoient le
Chinois, furent députez pour
lui aller demander un bon Pi-
lote, qui conuist la coste ; des
bateaux qui remplaçassent nos-
tre Chaloupe ; des Provisions
de bouche pour nous ravitail-
ler, car nostre biscuit avoit esté
gasté par l'eau de la mer ; de la
chaux pour racommoder le
Four qui avoit esté abbatu par
les grands roulis de nostre vais-
seau ; enfin des Messagers qui
allaient porter de nos nouvel-
les à Messieurs les Directeurs

Missionnaires de la C. de J. rive
du commerce de Canton & au
Pere de Fontaney, que nous sça-
vions devoir estre fort en peine
de nous, en ne nous retrouvant
pas à *Nicouko* ni à *Sancian*.

On ne peut marquer plus de
zèle que le Mandarin *Li-tou-ssé*
en fit paroistre, pour nous don-
ner tout ce que nous lui deman-
dâmes; & pour rendre ainsi
quelque service à nostre Na-
tion, il envoya trois Galeres
nous saluer, & nous faire offre
de sa maison, si nous voulions
aller à terre. Mais il se donna
de bien plus grands mouve-
mens encore quand il sçut que
le vaisseau estoit chargé de ma-
gnifiques presens pour l'Empe-
reur. Il y alloit de sa teste, ou
du moins de sa fortune, s'ils fus-
sent venus à perir dans l'éten-
due de sa Jurisdiction. Car à
la Chine plus encore qu'ailleurs,

on juge de la bonne conduite des gens par le succès, & on rend souvent les Mandarins responsables des fâcheux accidens qui arrivent, quoiqu'il n'y ait pas de leur faute. Il dépêcha donc au plustost des Exprés aux Mandarins qui lui estoient superieurs, au Viceroy de *Canton*, au *Tsong-ton*, qui est comme le Gouverneur de deux Provinces, tant pour recevoir leurs Ordres, que pour se décharger sur eux d'une partie du soin & de l'inquiétude où il se trouvoit à nostre occasion. Pendant qu'il prenoit avec eux des mesures sur ce qui nous regardoit, il nous arriva encore dans la Rade mesme de *Tien-pay*, une disgrâce qui lui donna, aussi-bien qu'à nous, beaucoup d'inquiétude.

Comme l'Isle de *Fan-ki-chan* nous avoit servi d'abri contre

les restes de la dernière tempeste , on crut que nous pourrions hyverner-là. On s'y estoit affourché avec trois méchantes petites ancre qui nous res-toient , & on avoit désagrée le vaisseau , comme s'il eust esté dans un bon Port. On songeoit déjà à bastir dans l'Isle un Hospital pour les malades , lorsque Dieu tira encore des trésors de sa colere un de ces furieux Or-ragans , dont il nous avoit déjà plus d'une fois chastiez. Pour le coup il faut l'avouer , nous fusmes un peu abbatus & humiliés sous la main puissante de Dieu. Jusqu'à lors j'avois regardé d'un œil assez tranquille tous les orages ; le bon effet qu'ils produisoient dans nostre Equipage en réveillant le souvenir des sentimens salutaires , que nous avions tasché de lui

114 *Lettres de quelques*
inspirer durant la traversée , me
consoloit de toutes nos fati-
gues ; je les animois à souffrir
patiemment , dans l'esperance
que Dieu y mettroit bien-tost
fin. Mais voyant qu'il redou-
bloit ainsi coup sur coup , sans
nous donner seulement huit
jours de relasche , je n'osois
plus les exciter qu'à la resigna-
tion à ses saintes volontez. Bat-
tus de cette nouvelle tempeste
nos vies ne tenoient plus , pour
ainsi dire , qu'à de foibles ca-
bles ; encore se déchiroient-ils
à veuë-d'œil , & à chaque de-
mi - heure on estoit obligé de
les regarnir & de les matelas-
ser. S'ils se fussent rompus com-
me dans la derniere tempeste ,
nous ne sçavions où aller é-
choüer , car le vent venant a-
vec une fureur épouvantable
de l'Isle mesme de *Fan-ki-chan* ,

Missionnaires de la C. de J. 115
ce costé nous estoit fermé ; il
auroit fallu périr au milieu de
la Rade de *Tien - pay*, où tout
est plein de bancs & de bas
fonds, à plus d'une lieüe & de
mie du rivage ; d'où vrai-sem-
blablement personne n'eust pû
gagner la terre. Ces inquié-
tudes durèrent pendant plus de
vingt - quatre heures. Jamais
journée ne m'a paru si longue.
Ce qui m'allarmoit n'estoit pas
mon danger particulier ; graces
à Dieu les épreuves passées m'a-
voient préparé à tout ; & je
croi que j'eusse consenti volon-
tiers à faire naufrage , si j'avois
pu , comme Jonas , délivrer à
mes risques, tous ceux qui es-
toient sur le vaisseau. Ma dou-
leur & ma crainte estoient, que
Dieu ne sauvast pas tant de pau-
vres gens qui avoient paru l'in-
voquer avec beaucoup de foy ;

& qu'on vîst perir au Port un Navire chargé de toutes les ressources & de tous les fonds nécessaires pour l'établissement de nostre Mission. Je me résignois néanmoins à tout ce qu'ordonneroit sa Providence, qui parmi tant d'épreuves ne nous avoit point abandonné.

Tandis que nous luttons de la sorte avec la mer & les vents, le pauvre Mandarin *Li-ton-ssé*, estoit sur le rivage, plus mort que vif, de la crainte qu'il avoit que nous n'eussions esté ensevelis sous les eaux avec les presens de l'Empereur. Dès que le temps se fut un peu éclairci, il monta sur les hauteurs de *Tien-pay*, avec des Lunettes d'approche pour nous reconnoître. Aussi-tost qu'il nous apperceut, il dépescha une Barque & un petit Mandarin pour nous enga-

ger à venir dans le Port mesme de *Tien-pay*, nous mettre en sécurité aussi - bien que le vaisseau. Dans ce mesme temps on avoit député le *Sian-kong* a du P. de Fontaney à *Tien-pay*, pour prier ce Mandarin de nous envoyer des Barques ; le conseil ayant résolu de jeter à l'Isle de *Fan-ki-chan*, & mesme de transporter à *Tien-pay* tout ce qu'on pourroit de la carguaison du vaisseau. *Liton-ssé* ramassa donc à cet effet tout ce qu'il pût trouver de Barques, de Galeres, de *Sommes*, de Batteaux pescheurs dans le Port de *Tien-pay*, & nous les envoya. Nous fusmes surpris de voir venir si promptement à nostre secours cette petite armée navale. On demanda d'abord aux Pilotes Chinois si l'Amphitrite,

* C'est un Lettré qui sert de Catéchiste au Pere de Fontaney.

qui prenoit dix-sept pieds d'eau, pourroit entrer dans le Port. Ils dirent que non, à moins qu'on ne prît le moment des nouvelles ou pleines Lunes, pendant lesquelles les marées sont fort hautes; qu'à l'entrée du Port il y avoit une barre, sur laquelle on ne trouvoit souvent que quinze pieds d'eau; mais que la haute marée y haussait quelquefois jusques à vingt pieds. Par malheur la haute marée ne venoit que dans dix jours, & dans cinq jours on nous menaçoit encore d'un coup de vent semblable au dernier. On résolut donc de ne perdre pas un moment, & de se servir, pour transporter les marchandises à terre, des Batteaux du Mandarin *Li-tou-se*.

Dans le temps qu'on tiroit.

les balots des *Soutes* ^a du magasin , il se fit une révolte parmi l'Equipage qui suspendit tout. Les Matelots ayant pris l'allarme pour eux-mêmes dans la dernière tempeste, trouvoient fort mauvais qu'on songeât plutôt à mettre en seureté les marchandises que leurs vies. Ils craignoient que quand le vaisseau seroit déchargé , on ne fît plus difficulté de les hazarder encore en haute mer , & de là concluoient à ne rien laisser décharger. Cette petite sédition nous déconcerta un peu, & elle eust eu de fâcheuses suites , si Monsieur de la Rigaudiere ne l'eust promptement apaisée par sa prudence & par son autorité. Cependant les balots estoient sur le Pont, prests à

^a Ce sont des retranchemens qu'on fait au bas étage du Vaisseau.

estre déchargez sur les Batteaux Chinois, qui estoient autour du vaisseau. Quand on eut remis le calme parmi l'Equipage, nouveau contre - temps, il arriva une grosse pluye, qui obligea à tout remettre dans les *Soutes*, parce que ç'eust esté perdre les marchandises que de les porter à terre, n'ayant pas encore eu le temps d'y faire bastir un magazin.

Il sembloit que Dieu prist plaisir à éprouver nostre patience, en traversant successivement tous nos desseins. On alla visiter les gros Batteaux Chinois, pour voir du moins s'ils pourroient transporter quelque chose à *Tien-pay*. Les écouteils ou les chambres se trouverent trop étroites pour des balots de marchandises d'Europe, & il fallut renvoyer ces gros batteaux à vuide.

uide. On retint les petits batteaux pescheurs qui pouvoient porter le lendemain les Balots l'un après l'autre à *Fan-ki chan*, où dès ce soir-là mesme on alla bastir une case pour les mettre à couvert. Pendant la nuit les pescheurs, à qui on avoit donné des provisions en abondance, se souvenant que leurs familles, qui ne vivent que de la pesche, pourroient bien mourir de faim en les attendant, retournerent sans rien dire d'où ils estoient partis, & ne reparurent plus. Ainsi tout ce qui estoit dans le vaisseau y demeura malgré nous, & nous fusmes obligez de nous préparer à essuyer encore en cet état la cinquième tempeste dont on nous avoit menacez. Nous en eusmes en effet toute la peur, & elle commença avec la mesme impetuosité que les autres à

mais elle ne dura pas, graces au ciel, & ce fut - là que finirent tous nos maux.

Nous ne fûmes plus en peine que de recevoir des nouvelles du Pere de Fontaney. Nous lui avions envoyé à *Canton* & à *Coang-hai* plusieurs Exprés : Messieurs Basset & Besnard avec Monsieur Oury, Capitaine en second y estoient mesme allez pour l'informer de nos malheurs & de nos besoins; lui de son côté couroit pendant ce temps - là d'Isle en Isle, avec des perils extrêmes & de grandes inquiétudes, ne trouvant nulle part ce qu'il cherchoit, pas mesme les debris de la chaloupe ni du canot que nous avions abandonnez vers *Sancian*. Le *Hou-pou* cependant (c'est le Mandarin des Doüannes) arrivé de *Canton* à *Tien pay* pour ses interêts,

Missionnaires de la C. de Jesus. 123
nous dist que le Pere Pelisson Supérieur de nostre Maison de *Canton* en estoit parti par mer en mesme-temps que lui, pour venir enlever au nom du Pere de Fontaney les presens de l'Empereur ; qu'en attendant on pouvoit envoyer quelqu'un avec qui il pust traiter des droits pour les marchandises. Nous admirâmes que ceux qui nous venoient inquiéter, eussent esté plus diligens que ceux qui nous cherchoient pour nous faire du bien.

Enfin un Dimanche au soir on vit deux galeres, qui paroissoient prendre la route de *Tien-pay* ; un moment après on s'aperçut qu'elles avoient le Cap sur nous ; on regarde avec les Lunettes d'approche, on voit un Pavillon qu'on croit blanc, après il devient jaune ; enfin on y voit de gros caracteres Chinois ; c'est

le *Tagen*. Une barque envoyée à la découverte nous crie que ce sont Messieurs nos Directeurs de *Canton*, avec les Peres de Fontaney & Pelisson. Aussitôt les Soldats se mettent sous les armes, on prépare une décharge de canon. La joye fut grande à l'arrivée de ces Messieurs, nous nous embrassâmes avec plaisir. Ils nous avoient apporté des Maits & des rafraichissemens. Les Chinois prièrent qu'on ne tirast pas le canon qu'ils ne fussent retirez bien loin avec leurs galeres. On resta promptement le vaisseau, afin de le faire entrer plus viste à *Tien pay*. Le Port est grand & spacieux, mais ce ne sont presque par tout que des sables, qui se couvrent & se découvrent dans les marées; à peine y a-t-il du fond pour les

galeres Chinoises. Il n'y a qu'un bassin assez étroit, où il y a six à sept brasses d'eau ; mais pour y aller, il faut passer, comme j'ai dit, sur une barre qui n'en a que trois. On s'en approcha pourtant à la nouvelle Lune, afin de la franchir à la faveur des hautes marées ; mais le vent se trouva contraire.

Les Mandarins de *Tien - pey* vinrent là rendre leurs visites au Pere de Fontancy. On leur fit toutes sortes d'honneurs & de bons traitemens ; sur tout on n'épargna pas la poudre. Désolés de voir que nous ne pouvions entrer dans leur Port, ils nous en indiquèrent un autre, environ ving - cinq lieues plus bas. Les Pilotes Chinois interrogés, nous en dirent des merveilles ; on les y envoya sonder avec un de nos Pilotes. Cepen-

dant on retourna à l'ancrage de *Fan-ki-chan*, où le Pere de Fontaney fit charger les presens de l'Empereur, & les fit transporter à *Tien-pay*, sur une Galere qu'il avoit amenée exprès de *Canton*. Il estoit convenu avec les Mandarins qu'ils les conduiroient par terre ; le *Tsong-tou* avoit mesme demandé cela en grace, & s'estoit offert à en faire tous les frais. On donna ordre par tout de racommoder les mauvais chemins, & de préparer des *Cong-koen* (ce sont des Maisons où les Mandarins logent dans leurs voyages.) Le *Houpon* sçachant que le Pere de Fontaney estoit à *Tien-pay* en délogea au plus viste, & envoya seulement ses gens à bord de l'*Amphitrite*, pour en faire la visite ; mais on ne daigna pas seulement les écou-

Missionnaires de la C. de Jesus. 127
ter. On se tenoit fiers des presens de l'Empereur que ce vaisseau avoit apportez, & l'on ne doutoit pas qu'il ne dût en reconnaissance estre exempt de tous les droits de la Doüanne, & de la véxation de cet avide *Houppou*.

Tandis que les Mandarins faisoient couvrir à *Tien-pay* avec des cordes de pailles les balots où estoient les presens de l'Empereur, & les mettoient en estat d'estre transportez sans risque par des Crocheteurs, sur des perches de bamboux; le Pere de Fontaney revint à bord me prendre & faire ses adieux. Le Pere Contancin fut alors déclaré Aumônier du vaisseau; nous disputâmes quelque temps à qui demeureroit, mais comme il est d'une mortification à ne ceder à personne les occa-

sions de souffrir; le Pere de Fontaney termina le différent en sa faveur. Ce fut le 12. Novembre 1701. que je mis le pied à la Chine pour la premiere fois, après huit mois d'une navigation telle que je viens de marquer. Je vous laisse à penser, mon tres-cher Pere, avec quel transport de joye je pris possession d'une terre, après laquelle je souspirois depuis plus de huit ans. Je ne regrettai point d'avoir tant souffert en chemin, & je priai le Seigneur de continuer à me traiter, comme il a fait de tout temps les Apostres & les Prédicateurs de son Evangile, qui n'ont nulle part planté plus inébranlablement la Croix, que dans les endroits où ils ont trouvé plus de contradictions & de souffrances.

Dés le jour mesme que j'ar-

rivai à *Tien-pay* il fallut devenir Chinois dans les formes. J'en pris l'habit & le nom, car les Chinois ne sçauroient seulement prononcer ceux que nous apportons d'Europe. Tous les Missionnaires & les Marchands mesmes en arrivant sont obligez de s'adopter le nom de quelque famille du pais. Le mien est *Tan-chan-hien*. Pour ce qui est de l'usage & des manieres de cet Empire, il faut se refondre depuis les pieds jusqu'à la teste, pour faire d'un Européen, un parfait Chinois. Nous fumes reçus dans un *Cong-koen* par les Mandarins de *Tien-pay*, & régalez à la Chinoise dès le mesme soir. C'est une profusion de viandes & de ragousts que je veux croire qui sont excellens; mais dont il me parut que nos François ne s'accoutumeroient gueres. Il y avoit

de quoi contenter ceux qui ne chercheroient que la multitude & la diversité des Mets, car on nous en servit de plus de quarante façons différentes. Le lendemain M. de la Rigaudiere, qui nous estoit venu conduire jusques-là, avoit envie de regaler à son tour les Mandarins à l'Européane; mais comme tous les Balots estoient prests pour le départ, aussi-bien que les Porteurs & les Soldats d'escorte, on ne voulut pas perdre de temps ni s'arrester.

Deux Mandarins du *Tsong-tou* vinrent donc le lendemain ordonner la marche, & présider à la conduite des balots de l'Empereur. Chacun des balots portoit un petit Etendart jaune avec une Inscription Chinoise, pour avertir le peuple qu'on eust du respect, quand ils pas-

Missionnaires de la C. de Jesus. 131
seroient. Les Porteurs estoient
obligez de donner leur nom par
écrit & quelqu'un qui les cau-
tionnast ; un Soldat marchoit
toujours à costé, & le Capitai-
ne répondoit de lui. Outre cela
les Mandarins avec leurs gens
faisoient un petit escadron vo-
lant , & prenoient garde qu'on
ne s'écartast pas des grands che-
mins. Rien n'est plus sacré par-
mi les Chinois que ce qui appar-
tient à l'Empereur ; ne fust-ce
qu'une bagatelle , on la traite
avec reverence, & on la conser-
ve avec soin. J'admirai l'ordre
qui regnoit dans nostre marche,
nous estions plus de quatre cens
hommes, en comptant le *Tagen*
& les gens qui l'accompagnent
ordinairement. Ces gens sont des
especes de Timbaliers, de Trom-
pettes, de Joüeurs de Cornet à
Bouquin ; des Crieurs, des por-

teurs de Parasols & d'Etendarts; des Valets de pied; des Officiers même de Justice destinez à châtier les coupables, &c. Le *Ta-geu* estoit porté dans un *Palan-kin*^a; nous le précédions, & nous lui tenions lieu de *Laoyés*^b. C'est ainsi que nous sortîmes de *Tien-pay*, & que nous fîmes le voyage jusqu'à *Canton*.

En arrivant à *Yan-chuin-yen*, qui est une petite Ville fort jolie, nous crûmes que tous les habitans estoient venus au-devant de nous, tant il y en avoit qui bordoient de part & d'autre le chemin. Ils nous devoient des yeux, ravis apparemment de voir pour la première fois de

^a C'est une espece de Brancart ou de Chaise à Porteurs.

^b Les *Laoyés* à la Chine sont des Lettrez du premier ordre, qui accompagnent par honneur les Mandarins dans certaines ceremonies publiques.

leur vie un *Tagen* Européan, & des barbes plus grandes qu'elles ne sont communément à la Chine. Ce que j'admirois, c'est qu'il n'y eust aucun tumulte, & qu'il regnast un profond silence au milieu de cette troupe infinie de peuple assemblé, sans pourtant qu'on vist nul Officier de Police qui parust prendre soin de les tenir dans le devoir ; ils ont cette retenue & cette modestie de l'éducation Chinoise ; & comme j'ay dit, du respect profond que leur inspire la vue de tout ce qui appartient à l'Empereur. Le Mandarin de *Tanchuin-yen*, qui nous avoit envoyé la veille à plus de six lieues de sa ville un souper tout appresté, nous accabla à nostre arrivée de civilités & de présens. Nous fûmes logés dans un magnifique *Gong-koen*. Il falloit passer trois

cours avant que d'arriver à l'appartement du *Tagen* & des *Laoyés*; l'exposition de ces sortes de maisons est toujours presque au midy. Je dis presque, car il faut, suivant les Loix de l'Empire, qu'elle en décline un peu. Il n'y a que le Palais de l'Empereur qui ait droit d'être tourné directement au vrai midi.

De *Yan-chuin-yen* nous vîmes à *Ho-tcheou*; nous rencontrâmes en chemin une chose assez particulière. Ce sont des Roches d'une hauteur extraordinaire, & de la figure d'une grosse tour quarrée qu'on voit plantées au milieu des plus vastes plaines. On ne sçait comment elles se trouvent-là, si ce n'est que ce furent autrefois des Montagnes, & que les eaux du ciel ayant peu à peu fait ébouler la terre qui environnoit ces masses.

de pierre, les ayant ainsi à la longue. escarpées de toutes parts. Ce qui fortifie la conjecture, c'est que nous en vîmes quelques-unes qui vers le bas sont encore environnées de terre jusqu'à une certaine hauteur.

Il y a dans cette Province-là de tres-beau marbre, dont on se sert pour faire des Ponts & remplir les trous qui rendroient les chemins impratiquables. Un *Bonze*, qui n'avoit pas de quoi vivre s'estant avisé depuis quelque-temps de réparer de la sorte un de ces chemins, où une petite Riviere faisoit un tres-vilain marais; le zèle qu'il a témoigné en cela pour le bien public, & pour la commodité des voyageurs, lui a attiré tant d'aumônes, qu'il se voit en estat aujourd'hui de bastir un beau Pont, & auprès du Pont une

Maison de Bronzes. A voir de loin les grosses pierres de marbre qu'il a amassées dans cette vallée pour son dessein, je crus qu'on vouloit bastir un palais tout entier; tant il y en avoit. Le Marbre est d'une tres-belle espece; on le voit dans les endroits du chemin que les pieds des passans ont déjà polis.

A *Ho-tcheou* la petite armée de terre qui nous accompagnoit se changea en une armée navale. On mit tous les Batots sur neuf Barques. On nous en donna quatre autres; l'une où estoient les provisions & où on faisoit la cuisine; l'autre pour la musique & les joüeurs d'instrumens; la troisième qui portoit les Soldats d'escorte; & la quatrième pour nous. Le long de la Riviere, de lieuë en lieuë, il y avoit des Corps de gardes, les

Soldats se rangeoient en haye du plus loin qu'ils nous voyoient & nous saluoient à nostre passage de la décharge de leur Mousquetterie, nos Flutes donnant le signal. La maniere de tirer en ces occasions est différente de la nostre. Au lieu de porter le Mousquet à la main & de tirer en l'air ou vis à vis d'eux comme nous, ils le portent sous le bras, la crosse en devant, & la décharge se fait comme s'ils vouloient frapper quelque but derrière eux. Quand on voyage sur l'eau dans des Barques, on descend à terre & l'on couche au premier endroit où la nuit surprend; les Soldats se partagent en plusieurs troupes, tiennent toute la nuit des feux allumez, & font un tintamarre qui écarte les voleurs, mais qui fait bien de la peine à ceux auxquels l'a-

138 *Lettres de quelques*
prehenſion des voleurs n'oſte
pas l'envie de dormir.

Le 20. Novembre nous arri-
vâmes à *Chao - kin*. C'eſt une
grande Ville où demeure le
Tſong-tou, qui eſt bon ami du
Pere de Fontaney. Le Port eſt
fort ſpatieux , au conflans de
trois Rivières ou grands Ca-
naux , dont l'un va à *He-tcheou*
l'autre vers le *Chanſi*, le troiſié-
me conduit à *Canton*, à une lieuë
de *Chao - kin*. Ce troiſième Ca-
nal eſt ſi reſſerré entre des Mon-
tagnes que quand il fait des plu-
yes , il ne manque jamais d'y
avoir un déluge à *Chao-kin*. Au
mois de Mars dernier la Rivière
ſe déborda à la hauteur de qua-
rante pieds : Nous viſmes des
maisons ſur le quay, le long du
rivage, dont les toits avoient
eſté emportez par l'inondation.
Comme le *Tſang-tou* faiſoit tous

les frais de nostre voyage, les Mandarins, qui sont sous lui, ne manquerent pas dans son absence de signaler leur zèle à nous bien recevoir, selon l'ordre qu'il leur en avoit donné de *Canton*, où il nous attendoit avec impatience. Ils nous firent monter sur une grande Barque de Mandarin; ces voitures sont bien commodes pour voyager, on y est mieux logé que nous ne sommes ordinairement dans nos maisons.

De *Chao-kin* jusqu'à *Canton* on ne voit des deux costez de la Riviere que de gros villages; ils sont si près qu'on diroit qu'ils n'en font qu'un seul. C'est-là que l'on commence à prendre quelque idée des beautez de la Chine. Nous laissâmes *Kian-men* à gauche; c'est un village fameux pour sa longueur; il a plus

de cinq lieues de long, on y compte près de deux cens tours quarrées qu'on remplit de Soldats en temps de guerre pour la deffense des habitans. Nous passâmes à un bout du Village de *Fochan*, qui n'est pas si grand, mais où l'on compte pourtant un million d'ames. Il y a sur la Riviere seulè plus de cinq mille Barques qui sont aussi longues que nos plus grands Vaisseaux, & chaque Barque loge une famille entière, avec ses enfans & les enfans de ses enfans. Je ne compte point une infinité de Batteaux pescheurs & de Canots, qui servent à passer d'un bord à l'autre, car sur ces grandes Rivieres il n'y a point de Ponts. Dans les Campagnes & sur de petites Eminences près des Villages on voit une infinité de tombeaux, ce sont des é-

levations de terre, terminées en pointe par une grosse urne. Je ne croi pas que beaucoup de gens se fassent ainsi enterrer ; il faudroit bien - tost autant d'espace pour loger les morts que les vivans.

Enfin le 25. Novembre nous arrivâmes à *Canton*. Ce n'est pas une Ville, c'est un monde, & un monde où l'on voit toutes sortes de nations. La situation en est admirable ; elle est arrosée d'un grand Fleuve, qui par ses Canaux aboutit à différentes Provinces. On dit qu'elle est plus grande que Paris. Les maisons n'y sont pas magnifiques au dehors, le plus superbe Edifice qu'il y ait, c'est l'Eglise que le P. Turcotti Jésuite y a fait bâtir depuis deux ou trois ans. Les Infideles s'en estant plaints au Viceroy, comme d'une insulte

que cet Etranger faisoit à leurs Maisons & à leurs Pagodes, ce. lui-cy, qui est un des plus sages Magistrats de la Chine, leur répondit : *Comment voulez-vous que je fasse abbatre à Canton une Eglise dédiée au Dieu du ciel, tandis que l'Empereur lui en fait élever une plus belle encore à Pekin dans son propre Palais?* En effet, nous avons appris icy que ce grand Prince continuë à favoriser la Religion chaque jour de plus en plus. Avant qu'il envoyast le Pere de Fontaney en France, il avoit donné aux Jésuites François un terrain spacieux dans l'enceinte de son Palais pour y élever un Temple au vrai Dieu. Il leur a fourni depuis de l'argent & du marbre pour le bastir. Quelle consolation seroit-ce si ce Prince venoit lui-mesme l'y reconnoistre

& enfin l'y adorer avec nous ?
L'Edifice est à l'Europeenne.
Un de nos Freres ^a, qui est tres-
habile Architecte, a conduit tout
l'ouvrage. Nous aurons bien-tost
dans ces Provinces plusieurs au-
tres Eglises, dont nostre grand
Monarque fera le Fondateur ;
car il a donné au P. de Fontaney
à ce dernier voyage, ce qui es-
toit nécessaire pour en bastir
quatre, & a promis quand elles
seroient achevées, de fournir ce
qu'il faudroit pour en élever en-
core de nouvelles ; il seroit à
souhaiter que tous les Princes
de l'Europe se fissent, à son
exemple, un point d'honneur &
de religion de consacrer ainsi
des Temples à Jesus-Christ dans
les Païs infidelles.

Pour ce qui est de nous, nous
employerons nostre vie & nos

^a Le Frere de Belleville.

soins à faire en sorte que ces Temples soient bien-tost remplis de fervens Chrestiens. Je ne sçai point encore quel sera le lieu de ma Mission. Nous partons dans trois jours avec le P. de Fontaney, qui nous placera en différens endroits, les uns s'arresteront sur la route dans les Villes, où nous avons déjà des établissemens; les autres iront à *Nankin*^a, pour y établir un Séminaire. On enverra-là d'abord les Missionnaires, qui viendront d'Europe, afin d'y étudier & de se rendre habiles dans la langue & dans l'intelligence des Livres Chinois. Nous sommes entrez neuf Missionnaires à la Chine avec le P. de Fontaney. Nostre Troupe s'est accruë par l'arrivée des Peres Hervieu, Noël, Melon & Chomel, qui

^a C'est la seconde Ville de la Chine.

sont venus par la voye des Indes. Le P. de la Fontaine devoit faire le cinquième ; je lui avois donné rendez-vous à *Canton* ; mais ayant trouvé dans *Maduré* ^a une Mission, où l'on a le bonheur de verser son sang pour Jesus-Christ, comme a fait depuis quelques années le P. Jean de Brito ^b, il a préféré cette Mission à celle de la Chine, où les affaires de la Religion paroissent estre en trop bon estat pour esperer d'y souffrir si-tost le martyre. Quand je serai un peu plus instruit de la carte du pais, je vous en manderai des nouvelles. C'est bien assez que j'aye pû vous rendre compte de mon voyage. Je vous écris par la

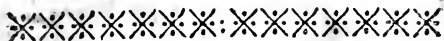
^a C'est un Royaume des Indes Orientales au milieu de la grande Péninsule, qui est en deçà du Gange.

^b L'histoire du martyre de ce grand serviteur de Dieu est dans le 2. recueil de ses Lettres.

voye d'Angleterre, car l'Amphitrite ne ſçauroit partir de la Chine que dans un an. Je vous écrirai amplement par ce vaiſſeau. Je me recommande toujours à vos prieres, & ſuis avec toute la reconnoiſſance & le reſpect que je dois,

MON TRES-CHER PERE,

Votre tres-humble & tres-obéiſſant
ſant fils & ſerviteur DE TARTRE.
Missionnaire de la Compagnie de
JESUS,



LETTRE

DU

P. DE CHAVAGNAC,

Missionnaire de la Com-
pagnie de JESUS, au
Pere le Gobien de la mes-
me Compagnie.

A Cho-tcheou, le 30.
Decembre 1701.



MON REVEREND PERE,
P. C.

Vous apprendrez par les Let-
tres que le P. de Tartre & nos
G ij

autres Peres ont écrit en Europe les dangers dont Dieu par sa misericorde a bien voulu préserver vos amis. Estant arrivez en quatre mois & demi, le plus heureusement du monde, à deux journées de *Macao*, le 29. de Juillet, un Vendredi jour consacré sur nostre vaisseau à honorer S. François Xavier; nous nous vismes enlever par une horrible tempeste tous nos masts, malgré les efforts de M. de la Rigaudiere nostre Capitaine, qui disputa à la fureur des vents & de la mer toutes les pieces de sa masture l'une après l'autre. Il fit dans cette occasion des prodiges aussi-bien que tout son Equipage; mais l'Amphitrite estoit coupable de n'avoir pas accompli le vœu qu'on avoit fait dans ce lieu-là même le voyage précédent, & d'avoir manqué de re-

Missionnaires de la C. de J. 149
connoissance envers S. François
Xavier son libérateur. La pre-
miere pensée qui vint à tous les
Officiers & à tout l'Equipage ;
quand on se vit à deux doigts du
naufnage dans ce mesme endroit,
fut que Dieu les vouloit punir
du peu de fidelité que la pluspart
avoient eu à s'acquitter du pre-
mier vœu, & on résolut qu'il
falloit avant que d'en faire un
nouveau, commencer par s'obli-
ger à accomplir celui qu'on
avoit si mal gardé. Je ne vous
ferai point le détail de ce qui se
passa pendant 24 heures que le
vaisseau fut à la mercy des vents
& de la mer. Contentez - vous
de remercier Dieu de nous a-
voir conservez.

Après que cette premiere tem-
peste fut passée, nous fîmes rou-
te vers l'Isle de *Sancian*, que nous
reconnûmes de loin , le cinq.

d'Aoust, & nous allasmes mouïller à huit lieuës de *Macao*, dans l'esperance d'entrer le lendemain ou les jours suivans dans la Riviere de *Canton*, mais Dieu vouloit que l'Amphitrite redevable deux fois de son salut à l'intercession de S. François Xavier, allast à son Tombeau lui faire amende honorable de sa premiere infidélité, & satisfaire à son second vœu. En effet ce jour-là mesme & le suivant le vent devint contraire, & nous empescha de doubler la pointe de *Macao*. Le 7. une seconde tempeste nous obligea bon gré malgré de chercher un asyle. *Sancian* estoit le seul endroit que l'on connust. On s'y retira, mais à travers tant d'écueils & de rochers, que tous nos marins tomberent d'accord qu'on avoit esté ce jour-là plus près du naufrage que le jour

Missionnaires de la C. de Jesus. 151
que nous fûmes démaitez. La
nuit la tempeste devint si affreu-
se, que quoique nous fussions à
couvert des vents & des flots,
derriere la pointe de l'Isle de
Sancian, nostre cable pensa rom-
pre; & les vagues furent si gran-
des qu'à chaque roulis le canon
de nostre batterie haute trem-
poit dans la mer. Le 9. on passa
de l'autre costé entre l'isle & les
terres, & on alla mouïller à la
veuë du tombeau de S. François
Xavier. D'abord après avoir
fait une décharge de canon, l'on
entonna solennellement les Li-
tanies de ce grand Saint. On
continua ensuite pendant plus
de quinze jours que nous fûmes
arrestez-là à honorer en diver-
ses façons l'Apostre des Indes.
Nous allions presque tous les
jours dire la Messe sur son tom-
beau, & tout l'Equipage y fit.

ses devotions avec une piété qui nous donna beaucoup de joye & de consolation.

De *Sancian* nous sommes venus à *Canton*, sur les Galeres Chinoises. Le P. de Tartre & le P. Contancin, qui resterent sur le vaisseau, essuyèrent encore deux Typhons, dont l'un les prit une seconde fois à la vûe de *Macao*, & les emporta à cent lieuës de là, derriere une méchante isle, où ils ont esté obligez de mouïller & d'essuyer sur une seule ancre une quatriéme tempeste plus horrible que les précédentes. Le canot, la chaloupe, quatre ancres, leurs voiles & leurs vergues, leur mast de Misaine, tout a esté perdu ou emporté par la violence du vent.

Pour nous, nous arrivâmes à *Canton* le 9. de Septembre. Nous apprîmes ce jour-là mesme que

Missionnaires de la C. de J. 153
les Peres Hervieu & Noëlas
estoient arrivez sur un vaisseau
Anglois , à l'embouchure de
la Riviere de *Canton*. Quelques
jours après les Peres Chomel
& Melon arriverent aussi sur
un Vaisseau François de *Surate*.
Ainsi nous nous trouvâmes à
Canton une recrue de treize
Missionnaires arrivez en moins
de huit jours. Nous esperions
de voir aussi le Pere de la Fon-
taine , mais il est demeuré aux
Indes pour se consacrer à la
sainte & pénible Mission de *Ma-
duré*. Cette perte nous a esté
sensible , mais nous comptons
qu'elle sera réparée par plu-
sieurs de nos Freres , qui vien-
dront incessamment nous join-
dre. Au reste , que toutes ces
tempestes n'ébranlent person-
ne. Dieu sçait bien tirer des
plus grands dangers ceux qu'il

protege, & qui se confient en lui. On n'éprouve presque jamais de plus sensibles ni de plus solides consolations que dans les momens où l'on paroît abandonné de tous les secours humains, & où tout fait connoître qu'on est absolument entre les mains de la Providence. Nous sommes obligez de rendre ce témoignage à la bonté de Dieu, après en avoir souvent éprouvé les effets.

Vous m'avez marqué avant que je partisse, que je vous ferois plaisir de vous mander de quel caractere doivent estre les Missionnaires qu'on choisit pour cette Mission: Je le pourrai faire un jour apparemment avec plus d'exaétitude que je ne le puis aujourd'hui; cependant depuis trois mois que je suis à la Chine, & que j'ay conféré avec des

Missionnaires de divers Ordres, je croi en sçavoir assez pour vous dire là-dessus ce qui est de plus essentiel. Premièrement, il faut des gens déterminez pour l'amour de Jesus-Christ à se gesner en tout, & à se faire des hommes tout nouveaux, non-seulement par le changement de climat, d'habillement, & de nourriture, mais plus encore par des manieres entierement opposées aux mœurs & au caractère de la nation Françoisë. Qui n'a pas ce talent, ou qui ne veut pas s'appliquer à l'acquérir ne doit gueres penser à venir à la Chine. Il ne faut point de gens qui se laissent dominer à leur naturel ; une humeur trop vive feroit icy d'étranges ravages. Le genie du país demande qu'on soit maistre de ses passions, & sur tout d'une certaine acti-

vité turbulente , qui veut tout faire & tout emporter d'assaut. Les Chinois ne sont pas capables d'écouter en un mois ce qu'un François est capable de leur dire en une heure. Il faut souffrir sans prendre feu & sans s'impatienter ; cette lenteur & cette indolence naturelle ; traiter ; sans se décourager , de la Religion avec une nation qui ne craint que l'Empereur , & qui n'aime que l'argent ; insensible par conséquent ; & indifférente à l'excès pour tout ce qui regarde l'éternité. Vous estes désolé à chaque moment , si vous n'avez une douceur , une modération , & une longanimité à toute épreuve..

La difficulté de la langue & des caractères demande avec cela qu'on aime l'estude , quoique cette étude n'ait rien d'a-

gréable & d'engageant que l'esperance de s'en servir un jour avec succès pour glorifier Dieu. Comme il y a toujours à apprendre en cette matiere, il y a toujours à étudier, & il faut s'accoustumer à passer continuellement de l'action à l'étude, & de l'étude aux fonctions du dehors. On sçait encore que les Chinois se piquent d'estre les peuples les plus polis & les plus civilisez qui soient au monde; mais on ne conçoit point ce qu'il en couste pour se rendre civil & poli selon leur goust. Le cérémonial de ce païs-cy est le plus gesnant & le plus embarrassant pour un François, qu'on puisse s'imaginer; c'est une affaire que de l'apprendre, & c'en est une autre que de l'observer. Les sciences d'Europe, à proportion qu'on y ex-

celle , disposent particulièrement les Grands à passer par dessus le souverain mépris qu'ils ont pour tout ce qui vient des Etrangers. Vous voyez donc , mon Reverend Pere , combien cette gesne universelle , dont je parlois d'abord , est necessaire en ce païs , plus que dans nulle autre Mission. Je ne parle point des vertus Chrestiennes & Religieuses , sans lesquelles icy , non plus qu'ailleurs , on ne peut ni se conserver soi-mesme , ni rien faire de grand pour la conversion des ames. Je conseillerois à ceux qui se sentent appelez à la Chine , de lire & de relire la vie du Pere Ricci écrite par le Pere d'Orleans , & d'étudier à loisir le caractère de ce grand homme , qu'on regarde avec raison , comme le fondateur de

cette florissante Mission. On voit réuni dans sa personne cet assemblage de bonnes qualités, qui rendent un homme propre à faire icy un bien solide, & l'on peut se croire d'autant mieux disposé à venir travailler dans cet Empire, qu'on se trouvera plus semblable à lui, ou plus résolu, avec la grâce de Dieu, à le devenir. On se le propose particulièrement icy pour modele, & nous avons là consolation de voir que ceux qui l'imitent plus parfaitement, sont aussi ceux au zèle & aux travaux de qui Dieu donne de plus grandes bénédictions. Quoiqu'il ne se fasse pas communément icy de ces miracles d'éclat, qui furent dans les premiers temps des preuves si éclatantes de la vérité du Christia-

nisme, Dieu ne laisse pas d'aider la foiblesse des Idolastres & des Néophytes, par certains événemens, qui ont quelque chose de prodigieux.

Le Pere Baborier en marque plusieurs dans ses Lettres, que vous verrez sans doute à Paris. L'un, de la maison d'un Chrestien conservée seule au milieu d'un incendie qui consuma plus de quarante maisons autour d'elle. L'autre, d'un Idolastre délivré de la persécution du démon, à la priere d'un fervent Chrestien. Le troisième, d'un Enfant soustenu & retiré par une main invisible, d'un Puits où il estoit tombé. Le Pere Fouquet, dans sa nouvelle Mission, a les plus belles esperances du monde. Il marque qu'il vient à lui tous les jours quantité d'L-

Missionnaires de la C. de J. 161
dolaîtres, pressez les uns par les
remords de leur conscience, les
autres par des songes terribles,
dont Dieu se sert pour les faire
penser à l'Eternité; qu'il en a ba-
ptisé en un jour jusqu'à trente-
cinq, & qu'il en a actuellement
plus d'une trentaine qui se font
instruire.

J'ay appris de deux François
qui viennent de *Pekin*, que l'E-
glise de nos Peres François est
achevée. C'est un des plus
beaux Edifices de cette grande
Ville. (Les Censeurs de l'Em-
pire, (nous les nommons ainsi,
parce que leur emploi est le
même à peu près que ceux des
Censeurs de l'ancienne Rome.)
les Censeurs la voyant si élevée
représenterent que cela estoit
contre les Loix. *C'est moi qui ay*
tort, répondit l'Empereur, *c'est*
par mon ordre que les Peres l'ont

162 *Lettres de quelques
faite de cette maniere.* Comme les
Censeurs insistoient & mar-
quoient qu'il falloit envoyer un
contre ordre, & faire abaisser
cette Eglise : *Que voulez-vous
que je fasse,* repartit le Prince ,
*ces Etrangers me rendent tous les
jours des services considérables ; je
ne sçai comment les récompenser ; ils
refusent les Charges & les Emplois ;
ils ne veulent point d'argent ; il n'y
a que leur Religion qui les touche ,
c'est par ce seul endroit que je puis
leur faire plaisir. Qu'on ne m'en
parle plus..*

M. l'Evesque de *Pekin* a don-
né la Confirmation à plus de
douze mille Chrestiens. Le Pere
Bouvet est occupé depuis le ma-
tin jusqu'au soir à instruire ceux
qui viennent pour embrasser
nostre sainte Religion. Il y a eu
entre autres un Bonze qui s'est
converti d'une maniere assez

particuliere. Il estoit fort devot dans sa fausse religion, & il s'occupoit à bastir une Pagode sur un grand chemin, lorsque deux Chrestiens passans par-là, lui dirent qu'il se donnoit bien de la peine pour une fausse Divinité; qu'il feroit bien mieux d'aller à *Pekin* trouver les Européans qui estoient dans le Palais de l'Empereur, qu'ils lui expliqueroient la Loy du grand Dieu du Ciel, & du souverain Seigneur de toutes choses. Le Bonze qui n'avoit jamais entendu parler de la Religion chrestienne, les crut, vint à *Pekin*, se convertit, & s'en retourna achever son bastiment qu'il a consacré depuis à Jesus-Christ. Il est maintenant un des plus fervens Prédicateurs de la vraie Religion.

On travaille actuellement à la conversion d'un Officier Tar-

rare, qu'une rencontre, qui a fait beaucoup d'honneur au Christianisme, a engagé à se faire instruire de la Loy de Jesus-Christ. Il entroit à Cheval à *Pekin*, il laissa par hazard tomber sa bourse. Un pauvre artisan Chrestien la vit tomber, la ramassa, & courut après lui pour la lui rendre; l'Officier regardant avec mépris ce pauvre homme, & ne sçachant ce qu'il lui vouloit, piqua son cheval; le Chrestien ne le perdit point de veüe & le suivit jusqu'à sa maison. Là le Tartare tout en colère le maltraita d'abord de parole, & lui demanda ce qu'il lui vouloit: *Vous rendre vostre bourse que vous avez laissé tomber*, lui répondit le Chrestien. Le Tartare fut surpris, & changeant de langage, voulut sçavoir pourquoy, contre les coustumes de

l'Empire, qui permettent de garder ce qu'on trouve, il lui rapportoit son argent. *C'est que je suis Chrestien*, repartit l'artisan, *& ma Religion m'oblige de le faire.* Cette réponse piqua la curiosité de l'Officier, il voulut sçavoir quelle estoit cette Religion; il vint voir les Peres, il les écouta, il marqua beaucoup d'estime pour tout ce qu'ils lui dirent des Mysteres & des maximes de la Loy chrestienne. Il faut esperer que la grace achevera en lui ce qu'elle a si heureusement commencé.

Le Pere Castner Jésuite Bavarois, m'a fait la grace de me mener avec lui à cinq lieuës de *Canton*, dans sa Mission. C'est à *Fochan*, qui est une Bourgade plus grande que Paris, & où l'on compte neuf cens mille ames. Pour la grandeur j'en

parle comme témoin oculaire ; pour le nombre des habitans , j'en parle sur le témoignage de tous les Missionnaires de *Canton*. J'ai vu à *Fochan* une fort belle Eglise, de la forme à peu près & de la grandeur de celle de nostre Noviciat de Paris. J'y trouvai un tres-grand nombre de fervens chrestiens, & ce Pere devoit quelques jours après mon départ baptiser trois cens Catechumenes dans les Villages circonvoisins , qui sont de son ressort.

Je pourrois vous dire bien d'autres choses des autres Missions ; mais je me suis fait une loi de ne parler que de ce que j'ay vu ou appris par lettres que j'ai leuës moi - mesme. Peut-estre qu'un jour j'aurai le bon heur de vous faire part aussi du succès que la miséricorde infinie de Dieu voudra bien donner à mes

Missionnaires de la C. de J. 167
foibles travaux & aux prieres
de mes amis. Je me recomman-
de tres - particulierement aux
vostres, & suis avec bien du
respect,

MON REVEREND PERE,

M
Vostre tres-humble & tres-obéissant
serviteur DE CHAVAGNAC, Mis-
sionnaire de la Compagnie de Jesus



LETTRE

DU

R. P. TACHARD,

Superieur General des Mission-
naires François, de la Com-
pagnie de Jesus, dans les In-
des Orientales; au R. P. de
la Chaize de la mesme Com-
pagnie, Confesseur du Roy.

A Pondichery, le 16. Fé-
vrier 1702.

MON TRÈS-REVEREND PERE,
P. C.

J'ay eu l'honneur de vous
écrire du Cap-verd ce qui s'é-
toit passé depuis nostre départ
du

du Port-Loüis ^a. Je continuë ,
comme je m'y suis engagé , à
vous faire le détail de nostre
voyage. Depuis le Cap-verd il
ne nous arriva rien de particu-
lier jusqu'à l'Isle d'*Anjoüan* , qui
est au Nord de la grande Isle de
Madagascar. Les habitants d'*An-
joüan* , qui sont venus de l'A-
rabie, appellent leur Isle *Zoani*,
dont les Europeans en y ajoû-
tant la syllabe *an* , qui est un ar-
ticle de la langue de ces Insulai-
res, ont formé le nom d'*Anjoüan*.
Comme les ouragans se font or-
dinairement sentir au mois
d'Aoust & de Septembre sur les
costes de l'*Indoustan* ^b, il est dan-
gereux d'arriver aux Indes avant

^a Cette Lettre a esté perduë , on ne sçait
point à qui elle avoit esté confiée.

^b On donne le nom d'*Indoustan* à cette
vaste étenduë de païs , qui est entre le fleuve
Indus & la Riviere du Gange.

le 10. d'Octobre ; ainsi ayant fait une navigation beaucoup plus courte qu'on ne devoit l'espérer , nous fûmes obligez de demeurer assez long - temps à l'Isle d'*Anjoüan* , & plus longtemps encore à la hauteur du vingt & un & du vingt-deuxième degré de latitude Septentrionale , où nous l'ouvoyâmes pendant un mois , pour attendre la saison propre à mouïller dans la rade de *Surate*.

Le séjour que nous fîmes à *Anjoüan* , nous donna le temps de prendre par plusieurs observations réitérées , sa véritable latitude. Dans la partie de l'Isle la plus Septentrionale , où nous estions sur le bord de la mer , elle est d'onze degrez cinquante minutes , & ainsi le milieu de l'Isle est à douze degrez de latitude méridionale. Cette obser-

vation que je fis avec un quart de cercle , d'un pied de rayon , est d'autant plus necessaire, qu'il n'y avoit pas long-temps qu'un vaisseau Anglois , faute de sçavoir la latitude de l'Isle d'*Anjoüan* , avoit échoüé à *Mayote* , qui est une Isle vers le Sud , éloignée de plus de 14 ou 15 lieuës de celle d'*Anjoüan*. Il y a sept ans que le mesme malheur seroit arrivé à un vaisseau du Roy de soixante pieces de canon, si la bonne manœuvre que fit le Capitaine ne l'eust sauvé ; le danger fut tres-grand , & l'on voyoit déjà les Rochers sous le vaisseau , qui se seroit infailliblement brisé , parce que les courans le portoient à terre. Cette erreur vint de ce que les pilotes sur de mauvaises cartes, prirent *Mayote* pour *Moali* , quoique l'Isle de *Moali* soit plus Septen-

172 *Lettres de quelques*
trionale d'environ trente minutes, ou de dix lieues de marine, que celle de *Mayote*.

Le 4. d'Aoult vers les onze heures du matin, le Soleil s'éclipsa presque entierement. Je ne vous envoie point le Type de cette éclipse, parce que tous mes papiers sont encore à *Manapar*, vers le Cap de *Comorin* ; mais j'espere vous l'envoyer l'an prochain. Ce Type est singulier, en ce que par une methode, dont je ne sçache pas que personne se soit encore servi, il fait voir la grandeur & la durée de cette éclipse solaire, & tous les endroits du monde où elle a paru.

Le bon air de l'Isle d'*Anjouan* & les rafraichissemens qu'on y trouve en abondance, rendirent la santé aux malades du vaisseau, presque aussi-tost qu'on les eut mis à terre ; mais un grand nom-

bre de ceux , qui se portoient le mieux , tomberent malades, les uns pour avoir pris avec excès des boissons du païs , qui sont tres-violentes; les autres au contraire, pour avoir trop mangé des fruits rafraischissans & beufans discrétion de l'eau vive qui coule des Rochers. Les fièvres estoient malignes, accompagnées de grands dévoyemens & de transports au cerveau. Ces maladies naissantes , dont nous craignons les suites , parce qu'elles pouvoient devenir contagieuses , nous firent quitter cette Isle agréable & fertile beaucoup plustost que nous n'eussions fait. Nous levâmes l'ancre le 14. d'Aoust avec un vent favorable, mais qui ne durapass; car à peine eûmes-nous fait sept ou huit lieuës que le calme nous prit. Les courans

nous porterent vers l'Isle de *Moali*, & nous obligerent à passer à l'Occident de l'Isle de *Comore* ou d'*Angasie* la plus grande de ce petit Archipel.

Ce fut un coup de Providence spéciale pour deux pauvres Anglois, qui estoient dans cette Isle depuis deux ans, dénués de tout, & abandonnés aux insultes & à la cruauté d'un peuple barbare. Nous avions envoyé nostre chaloupe à terre chercher quelque chose qui nous manquoit ; on mit en panne, & on l'attendit deux ou trois heures. Comme elle revenoit, nous fûmes fort surpris d'y voir deux hommes tout nus, décharnez & moribonds. L'un estoit âgé d'environ trente ans ; l'autre ne paroissoit pas en avoir plus de vingt. Après qu'on les eust interrogés, nous apprî-

Missionnaires de la C. de Jesus. 175
mes qu'ils avoient fait naufrage à l'Isle de *Mayote*, dont nous avons déjà parlé. Le premier estoit dans un grand Navire de la Compagnie d'Angleterre, qui s'estoit perdu, il y avoit prests de trois ans; & l'autre venoit de *Boston*^a, où il s'estoit embarqué avec des Flibustiers Anglois. Ces deux vaisseaux avoient péri, parce que les Pilotes avoient pris l'Isle de *Mayote* pour celle de *Moali*, Ceux des passagers & de l'équipage, qui purent se sauver à terre, furent traitez par les habitans avec beaucoup de ménagement, aussi-long-temps que leur nombre les rendit redoutables. Mais diverses maladies causées aux uns par le mauvais

^a C'est la capitale de la nouve'le Angleterre dans l'Amérique Septentrionale.

air, ou par la débauche, & aux autres par la tristesse & par le chagrin qu'ils prirent, les ayant réduits à quinze ou seize personnes ; les Barbares qui ne les craignoient plus, chercherent bien-tost les moyens de leur ôter les biens & la vie.

Il y avoit parmi ces malheureux sept François & trois Allemands ; le reste estoit Anglois ou Hollandois. Comme leur nombre diminuoit chaque jour & qu'ils se voyoient mourir de miseres l'un après l'autre, ils prirent la résolution de sortir à quelque prix que ce fust de cette Isle, dont ils ne pouvoient pas esperer qu'aucun vaisseau d'Europe vint jamais les tirer, le Port estant inaccessible à ceux mesmes d'une médiocre grandeur. Dans cette veuë ils firent des débris de leurs Navires une

Missionnaires de la C. de J. 177
chaloupe assez grande pour les
porter , avec des sommes d'ar-
gent considerables qui leur res-
toient. Ils devoient mettre le
lendemain à la voile , quand le
Roy du pais, qui eut quelque
suspçon de ce qui se passoit, leur
envoya demander leur chaloup-
pe , qu'il trouvoit , disoit - il ,
fort à son gré. Ce n'estoit vi-
siblement qu'un prétexte pour
les arrester , & pour se rendre
maître de leur argent. Les Eu-
ropéans , qui se trouverent alors
assemblez dans une cabane , sur
le bord de la mer , tinrent con-
seil , & furent tous d'avis de re-
fuser le Roy de *Mayote* le plus
honnêtement qu'ils pourroient.
Ils virent bien qu'après cette
démarche on ne chercheroit
qu'à les perdre , & qu'ainsi il
falloit qu'ils se tinssent sur leurs
gardes plus que jamais. Mais les

H v

Barbares qui s'estoient aperçus que la poudre leur manquoit, parce qu'ils n'alloient plus à la chasse, les environnerent en foule, & les attaquèrent avec furie dans leur cabane, où ils se défendirent long-temps. Comme elle n'estoit environnée que de grosses nattes, & qu'elle n'estoit couverte que de paille & d'écorces d'arbres, les Barbares y mirent aisément le feu, & y brulerent la pluspart de ces misérables. Ceux qui échapèrent à demi grillez, ne furent pas plus heureux, car on les mit brutalement à mort. Ainsi de toute cette troupe il ne resta que trois Anglois, qui se tinrent cachez jusqu'à ce que la fureur du combat & du carnage fust passée. On eut pitié d'eux, & on leur donna un petit canot avec quatre hommes,

Missionnaires de la C. de J. 179.
qui les menerent à *Angasie*.

Ces pauvres gens y furent bien receus par le Roy de la partie Occidentale de l'Isle où on les débarqua. Il les entretint d'abord à ses dépens ; mais s'estant bien-tost lassé de cette hospitalité, il les laissa chercher de quoy vivre comme ils pourroient. Pendant une année & demie ils se nourrirent de fruit de coco, & du lait qu'ils tiroient des Vaches, quand ils pouvoient les trouver à l'écart ; après quoi un des trois ne pouvant pas soustenir plus long - temps une si grande disette, tomba malade & mourut. Ses deux Compagnons se mirent en devoir de l'enterrer ; mais comme si la terre eust dû estre profanée par la sépulture d'un European, les habitans d'*Angasie* ne voulurent pas le leur permettre, &

les obligerent de le jeter dans la mer. Voilà ce que nous apprismes de ces deux Anglois, qui raconterent leurs disgraces aux Officiers de nostre vaisseau. Ils estoient sur le rivage de l'Isle d'*Angasie*, quand nostre chaloupe y aborda; ils ne dirent rien, jusqu'à ce que la voyant se remettre en mer, ils se jetterent à la nage, & firent tant d'efforts, toujours crians qu'on les attendist, qu'enfin ils l'atteignirent. On les receut, & on les mena à bord, où ayant compassion de ce qu'ils avoient souffert & de l'état pitoyable où ils estoient encore; chacun se fit un devoir de les soulager & de leur donner des vivres & des habits. Quand nous fûmes arrivés à *Surate*, le plus âgé se retira chez les Anglois; l'autre ayant déclaré que son pere estoit Hol-

landois , quoyqu'il fust établi à *Boston*, alla loger chez les Hollandois ;

Dépuis *Angasie* jusqu'à *Surate* nous eufmes beaucoup de malades , qui ne manquerent pas de fecours. Le Pere Petit mon compaignon demeurant affidument auprès d'eux à les servir , & à leur inspirer des sentimens propres de l'estat où chacun se trouvoit , il ne fût pas long - temps fans estre attaqué lui - mesme d'une fièvre tres - maligne. Il m'édifia par sa résignation & par sa patience dans la maladie, autant qu'il avoit fait auprès des malades par son courage & par sa charité. A ces dernieres maladies prés , qui nous emporterent sept ou huit personnes , nous fîmes la plus heureuse navigation & la plus tranquille en tout sens , dont j'aye jamais

entendu parler ; point de tempestes, point de calmes fascheux, l'union & la bonne intelligence fut toujours si grande entre les Officiers & les personnes qui passerent aux Indes sur ce vaisseau , qu'on ne se sépara les uns des autres qu'avec une véritable douleur. Les premiers qui se retirèrent furent deux jeunes Pères Capucins , qui nous avoient charmez dans tout le voyage par leur douceur, leur honnêteté & leur zèle. Nous avions aussi avec nous deux Pères Carmes Déchaussez de Flandres , pour lesquels Monsieur le Nonce s'estoit interressé. Ils le méritoient ; car on ne sçauroit voir deux Religieux plus sages & plus recueillis ; ils nous donnerent en particulier des marques tres-touchantes de leur confiance & de leur amitié.

Missionnaires de la C. de J. 183

Les troubles de *Surate* ne nous permirent pas d'y demeurer long - temps. Les Forbans Anglois qui désolent ces mers depuis quelques années par les pirateries continuelles qu'ils y exercent , venoient d'enlever deux vaisseaux richement chargés. Les Marchands Mahométans , à qui ces vaisseaux appartenoient , irrités de tant de pertes , prétendoient en rendre responsables les Nations de l'Europe établies à *Surate* ; c'est à dire , les François , les Anglois & les Hollandois. Les avanies qu'on leur faisoit nous obligèrent d'en sortir incessamment. Nous nous embarquâmes le 20. d'Octobre 1701. pour aller à *Calecut*. Nous passâmes par *Goa*, où nous eûmes la satisfaction de faire nos dévotions au tombeau de l'Apostre des Indes.

184. *Lettres de quelques*

saint François Xavier. Ce tombeau est richement orné, & il n'y a que deux ans que Monsieur le Grand-Duc de Toscane, ce Prince si sage & si estimé dans l'Europe, y a envoyé un magnifique Pié-d'estal de marbre jaspé, orné de plaques de bronze, où les principales actions de saint François Xavier sont représentées, avec une beauté & une délicatesse merveilleuse.

Après quelques jours de navigation nous arrivâmes à *Termepatan*, petite Bourgade située sur une belle Rivière, où nous mouillâmes & où nous trouvâmes le Pontchartrain, vaisseau de la Royale Compagnie de France, qui venoit de l'Isle de *Mascarin*^a, & qui avoit rencon-

^a. Cette Isle est à l'Orient de la grande Isle de *Madagascar*. Elle appartient aux François.

Missionnaires de la C. de Jesus. 185
tré au Cap de *Comorin* un For-
ban Anglois de quarante pieces
de canon. Ce Forban, qui avoit
un nombreux équipage & tous
ses canons dehors, avoit donné
une chaude allarme à Monsieur
du Bosc Capitaine du Pontchar-
train, & estoit venu sur lui jus-
qu'à la demi-portée du canon;
mais ayant apperceutout l'équi-
page du Pontchartrain sur le
Pont, & en résolution de se
bien deffendre, il s'estoit retiré
& estoit allé mouïller à une
lieuë plus loin.

C'est icy qu'il nous fallut
quitter le vaisseau la Princesse
sur lequel nous estions venus
de France. Ce ne fut point sans
regret; parce que nous avions
encore à doubler le Cap de *Cô-*

qui lui ont donné le nom de l'Isle de Bour-
bon.

186. *Lettres de quelques*
morin, ce qui n'est pas aisé à faire
dans une Barque où il faut
toujours aller terre à terre. Nous
nous embarquâmes à *Tremepa-*
tan pour *Calcut*, qui n'en est
éloigné que de dix lieues. *Cal-*
cut a esté autrefois une ville ce-
lebre & la capitale d'un Royau-
me de mesme nom ; mais ce n'est
aujourd'hui qu'une grande
Bourgade, mal bastie & assez
déserte. La mer qui depuis un
siècle, a beaucoup gagné sur cet-
te coste, a submergé la meil-
leure partie de l'ancienne ville,
avec une belle forteresse de
pierre de taille qui y estoit. Les
barques mouillent aujourd'hui
sur leurs ruïnes, & le Port est
rempli d'un grand nombre d'é-
cueils qui paroissent dans les
basses marées, & sur lesquels les
vaisseaux font assez souvent nau-
frage..

L'Empire des Portugais comença dans les Indes par la prise de *Calecut*, qu'ils conserverent jusqu'à ce que les *Naires*, qui sont les Gentils-hommes & les meilleurs Soldats du pays ; voyant que les Hollandois attaquoient de tous costez les Portugais, & leur enlevoient leurs meilleures places, se servirent de cette occasion pour agir de leur costé & se remettre en possession de *Calecut*. Ils y trouverent plus de cent pieces de canon de fonte ; dont ils jetterent une partie dans un Lac voisin, & porterent l'autre, au nombre de trente ou quarante pieces, à une demi-lieuë dans les terres, pour les mettre en seureté. On les y voit encore.

Dans ce pays, qu'on appelle *Malleami*, il y a des *Castes*^a,

^a Les *Castes* sont dans l'Inde quelque cho-

188 *Lettres de quelques*
comme dans le reste des Indes.
Ce sont à peu près les mesmes
coustumes & sur tout le mes-
me mépris pour la Religion &
pour les manieres des Euro-
peans. Mais ce qu'on n'a peut-
estre jamais veu ailleurs, & ce
que j'avois eu de la peine à
croire, c'est que parmi ces Bar-
bares, au moins dans les *Castes*
nobles, une femme peut avoir
légitimement plusieurs maris. Il
s'en est trouvé qui en avoient
eu tout à la fois jusqu'à dix,
qu'elles regardoient comme au-
tant d'esclaves qu'elles s'estoient
soudmis par leur beauté & par
leurs charmes. Ce desordre, qui
a quelque chose de monstrueux,
& plusieurs autres qui ne con-
noissent point leurs voisins, &

se de comparable, à ce qu'estoient les Tri-
bus parmi les Juifs.

qui regnent parmi ces peuples ,
sont fondez dans leur Religion.
Ils prétendent en cela , comme
les anciens payens , ne rien faire
que ce qu'ont fait les Dieux
qu'on adore dans le *Mallea-*
mi.

Les Jesuites avoient une belle Eglise à *Calecut* , que le Prince du pays s'avisa , il y a quelque temps , de faire abbatre en haine des Portugais. Mais l'illustre Comte de Villaverde , alors Viceroy des Indes , l'a obligé de la rebastir ; elle n'estoit pas encore achevée quand nous y passâmes. C'est en cette Ville que le Pere Petit a commencé les premières épreuves de la vie austere qu'il doit mener dans le *Maduré* , couchant à terre sur une natte , ne mangeant que du ris , & ne buvant que de l'eau. Quelque rude

qu'ait deu estre cet essay , & quoiqu'il ne fust pas trop bien remis de la grande maladie qu'il avoit eu sur les vaisseaux, Dieu l'a soustenu , & il n'en a point esté incommodé.

Après avoir demeuré trois jours à *Calecut* , nous nous embarquâmes sur une petite *Manchouë*^a , qui nous porta à *Tanor* , à quatre lieuës de là. *Tanor* est une Bourgade pleine de Chrestiens, dont le Pere Miranda Jesuite a soin , aussi-bien que de ceux de *Calecut*. Ce fut pour moi une grande joye d'y trouver ce saint Missionnaire que j'avois connu autrefois à *Pondicheri* , où il estoit venu par ordre de ses Supérieurs , se guérir d'une fascheuse maladie, contractée dans la pénible Mission de *Maduré*.

^a C'est une espee de Felouque.

Comme les costes de *Malabar*, de *Travancor* & de la *Pescherie* sont presque toutes chrestiennes, & sous la conduite des Jesuites, nous avons eu le saint plaisir de visiter en passant la plupart des Eglises de ces quartiers-là. On ne peut recevoir plus d'honneur ni plus d'amitié que nous en ont fait les Missionnaires & leurs Chrestiens. Voicy comment nous fusmes introduits à *Periapatam*, & ç'a esté par tout à peu près de mesme. A une petite demi-lieuë de l'Eglise nous trouvâmes les enfans qui venoient au devant de nous au son des tambours & des trompettes, portans des banderoles en forme de bannieres, & ayant leurs petites clochettes à la main. Dés qu'ils nous aperceurent, ils poussèrent de grands cris de joye & se presserent de se venir

jetter à nos pieds, pour recevoir nostre benediction. Ils reprirent ensuite leur marche & se mirent à chanter à deux chœurs la doctrine chrestienne. La croix & les banderolles marchoient les premieres en forme de procession. A l'entrée de la bourgade estoient les hommes & les femmes séparées en deux troupes, qui nous donnerent mille nouvelles démonstrations de la joye que cauçoit nostre arrivée. Ils remercioient Dieu d'envoyer à leur país de nouveaux Missionnaires, pour achever d'instruire & d'éclairer leurs compatriotes, qui sont encore dans l'infidelité. L'air retentissoit par reprises des noms de Jesus, de Marie & de François Xavier, dont ils nous appelloient les successeurs. Le Pere qui a soin de cette Mission, nous attendoit à la porte de

Missionnaires de la C. de J. 193
de l'Eglise. Il nous presenta de
l'eau benite, & nous conduisit
en ceremonie jusqu'à l'Autel,
où nous fîmes nostre priere
pendant que les Chrestiens
chantoient le Pseaume *Laudate*
Dominum omnes gentes.

Il n'y a point de Missionnaire
sur cette coste, qui n'ait trois
ou quatre mille Chrétiens sous
sa conduite, & il y en a qui en
ont jusqu'à dix ou douze mille,
car chaque Jesuite a quatre ou
cinq Eglises différentes à desser-
vir; de sorte qu'il faut qu'ils
soient presque toujours en cam-
pagne ou pour instruire & con-
vertir les Infidelles, ou pour vi-
siter & consoler les Fielles ma-
lades & leur administrer les Sa-
cremens. Il semble qu'il y ait en-
tre les Chrestiens des diverses
Eglises, comme une loüable
émulation, à qui servira mieux

Jesus-Christ, & à qui fera plus d'honneur à la véritable Religion, dans un pays où l'hérésie ne fait gueres moins de mal que le Paganisme & l'infidélité. Il faut pourtant convenir que les *PARAVAS*, qui sont les Chrétiens de la coste de la Pescerie, que S. François Xavier appelloit autrefois ses chers enfans, se distinguent de tous les autres par leur zèle & par leur attachement à la Religion Catholique. Ils ne sçavent ce que c'est que de la dissimuler, ils en font une profession publique, soit qu'ils se trouvent parmi les Idolâtres, ou parmi les Hollandois, auxquels ils sont presque tous soumis. Nous attribuons cecy en partie à leur naturel heureux, dont la grace se sert pour les fixer dans le bien, & en partie à la protection particulière du

Missionnaires de la C. de J. 193
grand Apostre des Indes saint
François Xavier, qui fit long-
temps de ce pais-cy sa Mission
favorite.

Nous partîmes de *Tanor* le 27
Novembre avec un petit vent
de Nord-ouïest , & nous rasas-
mes toujours les terres , sans
nous en éloigner de plus d'un
demi - quart de lieuë , & quel-
quefois de beaucoup moins. Car
le long de cette coste Occiden-
tale , la mer en cette saison, c'est
à dire, depuis le mois d'Octobre
jusqu'au mois de Mars, est aussi
tranquille qu'une Riviere, & on
met pied à terre aussi facilement
qu'on le feroit sur la Seine &
sur la Loire. Il n'en va pas ainsi
de la coste de *Coromandel* , qui
est à l'opposite depuis le Cap
de *Comorin* jusqu'à *Bengale* ; on
ne peut y prendre terre qu'avec
une peine extrême & beaucoup

de danger, à cause des vagues de la mer, qui viennent continuellement se briser sur les rivages avec un bruit & une impetuosité surprenante.

Cette tranquillité de la mer, sur laquelle nous navigions pour lors, ne nous empescha pas de souffrir beaucoup dans ce voyage. Nostre barque avoit vingt rameurs ; mais ils ne travailloient pas tant que dix d'Europe. Nous navions ni toile ni cabane pour nous mettre à couvert de l'extrême chaleur du jour, & de la grande humidité de la nuit, qu'il falloit passer avec beaucoup d'incommoditez entre les bancs sur lesquels nos rameurs estoient assis. Le Pere Petit & le Frere Moricet soutinrent cette fatigue, sans presque s'en appercevoir ; mais pour moy dès la premiere nuit je fus

attaqué d'un rhumatisme, dont les douleurs estoient si vives qu'il m'estoit impossible de prendre aucun repos.

Comme la plupart des Bourgades qu'on trouve depuis *Tanor* jusqu'à *Coulan*, sont ou tout à fait ou en partie de la dépendance des Hollandois, nous ne pusmes débarquer nulle part. Nous fusmes mesme obligez d'attendre la nuit, pour passer la barre de *Cochin*, afin de n'estre pas découverts. Après ce danger nous en courusmes un autre beaucoup plus grand, ayant pensé estre pris le lendemain par un Bot, c'est à dire, par la grosse chaloupe d'un Forban Anglois de quarante ou cinquante pieces de Canon. Nous estions infailliblement enlevez, si nos Rameurs n'eussent donné en cet endroit des preu-

ves de ce qu'ils pouvoient au besoin. La crainte de tomber entre les mains des Pirates leur fit trouver des bras , & leur tint lieu de voiles. Nous paroissions voler sur la mer ; mais c'estoit courir d'un autre costé à nostre perte. Nous fuyions le Bot pour aller au Forban que nous vîmes à l'ancre à deux lieuës de *Calicoulan*. Ce dernier danger allarma nos Matelots déjà fatiguez & incertains quel parti prendre. Le vent contraire & leur épuisement les empeschoit de reculer ; & s'ils passoient à la veuë de ce vaisseau Corsaire , c'estoit se perdre sans ressource. Ils résolurent d'arrester , & quand la nuit seroit venuë de faire tout de nouveau force de rames. Ils jetterent donc l'ancre , comme s'ils eussent voulu prendre terre , & dés qu'il n'y

Missionnaires de la C. de J. 199
eut plus de jour , s'estant remis
à ramer, ils travaillerent tant
cette nuit-là & le lendemain
tout le jour , que nous arriva-
mes à *Coulan* le 30. Novembre ,
à sept heures du matin. La cha-
loupe aborda au pied de nostre
Eglise, où nous eufmes la con-
solation de dire la Messe le Pere
Petit & moy, pendant que la
Musique de M. l'Evesque de
Cochin chantoit divers motets de
dévotion.

Ce Prélat, qui est Religieux
de l'Ordre de S. Dominique ,
se déclare hautement pour estre
le Pere & le Protecteur des Je-
suites, & leur fait l'honneur de
demeurer dans leur maison.
Après avoir achevé nostre ac-
tion de grace, nous allasmes le
saluer dans son appartement ,
où le Pere d'Acosta Superieur
de la maison nous conduisit.

Outre les marques de bonté & d'estime que nostre robbe nous attira de la part de ce Prelat ; nostre Pais & le nom du grand Prince, dont nous avons le bonheur d'estre sujets, nous meriterent encore des caresses toutes particulieres. Il a une vénération si grande pour la sacrée personne du Roy, & il est si charmé des vertus & sur tout du zele de ce Monarque à défendre & à étendre de tous costez la Religion Catholique, que sans cesse il en revenoit là. Il est aisé de juger à l'entendre, qu'il est habile Théologien & fort versé dans l'Histoire universelle, sacrée & profane. Mais pour l'histoire des Rois de France & celle LOUIS LE GRAND en particulier, j'ay veu peu de personnes qui en parlassent plus sçavamment & qui parussent en.

Missionnaires de la C. de J. 201
avoir fait une étude plus exacte que lui. Toutes les honnêtetés de cet illustre Prélat, non plus que les instances de Pere d'Acosta, ne nous peurent obliger à passer le reste du jour à *Coulan*. Nous nous embarquâmes sur les quatre heures du soir dans l'esperance de gagner le lendemain *Manponli*, qui est à cinq ou six lieues, & d'y dire la Messe dans l'Eglise qu'ont encore - là nos Peres Portugais ; mais la mer se trouva si grosse, & elle brisoit à la coste avec tant de furie que nous fûmes obligez de continuer nostre route sans aborder.

Pendant ce voyage que nous fîmes toujours le long des costes de *Malabar* & de *Travancor*, nous eûmes le temps de voir la véritable situation des terres & des Bourgades, que toutes nos

202. *Lettres de quelques*
cartes de Géographie & de marine défigurent étrangement. Quand le Frere Moricet, que j'ai laissé à *Manapar*, sera arrivé, je me donnerai l'honneur de vous envoyer une Carte exacte de tout ce Pais, qui est extrêmement peuplé; car on ne fait presque pas deux lieües terre à terre, sans trouver des villages & de grandes habitations. Nos cartes marquent des isles sur la coste de *Travancor*, nous les avons cherchées inutilement; elles ne se trouvent point. Depuis *Calecut* jusqu'au Cap de *Comorin*, il n'y a qu'une seule isle, à deux lieües de *Calecut*, que les Cartes ne marque pas, peut-estre parce qu'elle est trop proche de la terre.

Après quinze jours de navigation depuis *Tremepatan*, nous arrivâmes enfin à *Periepatam*,

Missionnaires de la C. de J. 203
où nous fûmes reçus comme
j'ay eu l'honneur de vous dire.
La feste de S. André à qui est
dédiée l'Eglise de cette Bour-
gade, y avoit attiré extraordi-
nairement quelques Missionnai-
res & un fort grand nombre de
Chrestiens venus des lieux cir-
convoisins pour participer ce
jour-là aux saints Mysteres. Le
plaisir de nous voir leur fit diffe-
rer un peu leur départ. De *Pe-
riepatam* au *Topo* il n'y a qu'une
petite lieuë. Le *Topo* est comme
le College de la Province de
Malabar, où le Provincial fait
ordinairement sa demeure. Les
Peres du *Topo* nous receurent
avec une tendresse & une cha-
rité propre à nous faire bien-
tost oublier nos fatigues, & nous
engarent à aller avec eux à *Co-
tate* y celebrer la feste de Saint
François Xavier. L'Eglise de

Cotare, qu'on a dédiée à ce grand Apôtre, est fameuse dans toute l'Inde pour les miracles continuels qui s'y font, par le moyen de l'huile qui brûle devant l'image du Saint. Le concours des peuples est grand & l'on y vient de soixante & de quatre-vingts lieues. Nous eûmes la joye d'y trouver à nostre arrivée une assemblée toute extraordinaire de Chrestiens; mais cette joye fut interrompuë quelque temps par la défense que le Gouverneur de la Ville envoya faire de célébrer la feste de Saint François Xavier; cet ordre, qu'on n'attendoit pas, surprit & affligea tout le monde. En voicy le sujet.

Une Veuve considerable de la Ville se préparoit depuis trois mois à faire un sacrifice public au Démon, par interest

ou par superstition, & peut-estre par tous les deux à la fois. L'envie de chagriner les Chrestiens, qu'elle haïssoit à mort, & d'assembler plus de monde chez elle, lui fit choisir tout exprés pour cette damnable ceremonie le jour auquel elle sçavoit que se fait la feste de S. François Xavier, & qu'un nombre infini d'Estangers ne manque jamais de se rendre à *Cotate*. Dans une grande salle de sa maison, qui n'estoit pas éloignée de l'Eglise du S. Apostre, on voyoit déjà trois colonnes de terre de trois ou quatre pieds de haut, posées en triangle, & éloignées l'une de l'autre d'environ une toise. Elle engraissoit depuis long-temps avec beaucoup de soin un Cochon, qui devoit servir de victime, & qu'elle devoit elle-même égorger dans l'enceinte

de ces colonnes. Les principaux de la Ville & les personnes les plus riches des environs , qui estoient de la *Caste* , devoient se rendre au temps qu'elle marqueroit. Il ne falloit plus qu'un ordre du Gouverneur qui permist de faire le sacrifice à un certain jour, & qui deffendist aux Chrestiens de faire leur feste ce jour-là. Elle l'obtint, & la chose demeura secreete jusqu'au commencement de Decembre , que le Missionnaire , qui a soin de cette fameuse Eglise, en fut averti. Il ne perdit pas un moment, & au lieu de s'adresser au Gouverneur de la Ville , qui avoit porté l'ordre , il alla droit au Gouverneur de la Province. Il lui representa & le mécontentement de tant de peuples qui estoient venus de loin pour solemniser la feste de S. François Xa-

vier, & l'injure qu'on feroit à la memoire de l'Apostre des Indes, si au-lieu de celebrer sa feste, on faisoit au Demon un de ces abominables sacrifices, pour lesquels cet homme miraculeux avoit toujours eu tant d'horreur. La remontrance du Pere eut tout l'effet qu'on en attendoit. Le Gouverneur de la Province donna ordre qu'on solemnisast la feste à l'ordinaire, & que le sacrifice fust rejetté à un autre jour. Ainsi ce contre-temps ne servit qu'à rendre nostre ceremonie plus devote par cette espee de victoire que la vraie Religion venoit de remporter sur l'Idolatrie. Je m'informai à cette occasion de la maniere dont les Prestresses Idolastres font en ce pais-cy leurs sacrifices, & voicy ce que j'en pûs apprendre.

Quand tout le monde est as-

semblé dans la salle ; dont nous avons parlé , la Prestresse se met au milieu des trois colonnes & commence à invoquer le Diable en prononçant certaines paroles mystérieuses avec de grands hurlemens & une agitation effroyable de tout son corps. Divers instrumens de musique l'accompagnent avec des sons , qui varient selon la différence des esprits , qui semblent tour à tour la posséder. Enfin il y a un certain air sacré qu'on ne commence pas plutôt de joüer , que la Megere se leve , prend un couteau , égorge le Cochon , & se jettant sur la playe , boit de son sang , tout fumant encore. Alors elle crie , elle prophétise , elle menace la peuplade & la Province des plus terribles chastimens de la part du Demon qui l'inspire , ou dont elle feint d'estre inspi-

rée, si les assistans ne se déterminent à lui donner ce qu'elle demande, de l'or, de l'argent, des joyaux, du ris, de la toile, tout lui est bon; & ces enragées impriment pour l'ordinaire tant de crainte aux assistans qu'elles tirent quelquefois jusqu'à la valeur de deux ou trois cens écus.

La ville de *Cotate* est grande & bien peuplée, quoiqu'elle n'ait, non plus que la plupart des autres villes des Indes, ni fossés, ni murailles. Elle est dans les terres à quatre lieuës du Cap de *Comorin*, au pied des montagnes, qui rendent ce Cap fameux pour les merveilles qu'on en raconte. Car plusieurs assurent que dans cette langue de terre, qui n'a pas plus de trois lieuës d'étendue, on trouve en mesme-temps les deux saisons de l'année les plus opposées, l'hyver & l'esté, & que quel-

quefois dans un mesme jardin de cinq cens pas en quarré on peut avoir le plaisir de voir ces deux saisons réünies, les arbres estant chargez de fleurs & de fruits d'un costé, pendant que de l'autre ils sont dépoüillez de toutes leurs feüilles. Je n'ay point eu le loisir d'aller moi - mesme estre juge de la vérité ou de la fausseté du fait; mais il est certain que des deux costez du Cap les vents sont toujours opposez & soufflent comme s'ils vouloient se combattre; de sorte que quand à la coste Occidentale du Cap de *Comorin*, les vents viennent del'Oüest, à la coste Orientale ils viennent de l'Est. C'est ce que nous avons éprouvé nous-mesmes dans ce voyage. Depuis *Calecut* jusqu'au Cap de *Comorin*, ayant presque toujours eu le vent au Sud-Est, ou au Sud-

Oùest, nous le trouvaſmes au Nord-Eſt, dès que nous euſmes paſſé ce Cap. Comme donc cette diverſité des vents, ſur tout lorsqu'elle eſt durable, contribuë infiniment à la diverſité des ſaiſons, il n'eſt pas incroyable que vers la pointe du Cap, il puiſſe y avoir dans un aſſez petit eſpace de terrain, des endroits tellement expoſez à l'un des vents, & tellement à couvert de l'autre, que le froid ou le chaud & les impreſſions qui les ſuivent ſe faſſent ſentir en meſme-temps, dans des lieux aſſez peu éloignez, comme dans d'autres qui le ſeroient beaucoup davantage. Mais je laiſſe à nos ſçavans à rechercher la raiſon Phyſique de cette contrariété de vents qu'on ne voit point ailleurs, où il ſemble que des principes tout ſemblables devroient la cauſer.

Ce seroit icy, Mon Reverend Pere, le lieu de vous faire une description exacte de tout le païs qui est entre *Cotate & Pondichery*, puisque je l'ay parcouru dans ce voyage; mais il faudroit plus de temps que je n'en ay maintenant. On me presse de finir ma lettre, & je remets à une autre occasion ce qui me resteroit de curieux à vous mander.

J'ajouste seulement deux mots d'une cruelle persécution excitée depuis peu contre les Chrestiens à *Tanjaor*, & dont je ne doute pas que quelques-uns de nos Missionnaires n'écrivent un plus grand détail en Europe. On assure que plus de douze mille Chrestiens ont déjà confessé heureusement Jesus-Christ, quoyque leurs persécuteurs n'ayent rien épargné

Missionnaires de la C. de Jesus. 213
pour ébranler leur constance
& les forcer à retourner aux
superstitions du païs. Plusieurs
ont perdu leurs biens, se sont
laissez chasser de leurs terres
avec leurs familles entieres, ou
bien se sont veu enlever leurs
femmes. & leurs enfans pour es-
tre prostituez d'une maniere in-
fame. D'autres enfermez dans
des cachots puants & obscurs,
ont long - temps souffert une
faim & une soif cruelle. Plusieurs
après avoir esté déchirez à coups
de fouet, ont endured qu'on leur
appliquast sur diverses parties
du corps avec des fers tout rou-
ges de feu le caractere des Ido-
les qu'ils ne vouloient pas ado-
rer. On a arresté en cette oc-
casion deux de nos Peres, dont
un a eu le bonheur de mourir
les fers aux pieds, des mauvais
traitemens qu'il avoit receus

dans sa prison. Son Compagnon a esté relasché après avoir esté tourmenté cruellement pendant plusieurs jours. Ceux des Missionnaires qu'on a laissez en liberté n'ont eu gueres moins à souffrir. Outre la douleur de voir leurs travaux de plusieurs années en danger de devenir inutiles, & la tendre compassion que leur causoit le supplice barbare de tant de pauvres innocens, il a fallu qu'ils se soient tenus cachez dans les bois, pour obéir à leurs Superieurs, qui leur avoient deffendu de se montrer d'icy à quelque temps, & pour animer & fortifier de près & de loin par des exhortations & par des lettres vives & touchantes, ceux de leur troupeau, que la persécution sembloit avoir ébranlez. Nous espérons que les personnes pleines de zé-

le & de charité auront pitié de cette Chrestienté désolée ; c'est dans ces occasions plus que jamais qu'il seroit necessaire que nous eussions de quoy tirer nos pauvres Néophytes de l'extrême misere où les a réduits leur constance à pratiquer l'Evangile que nous leur enseignons. Jugez, Mon Reverend Pere, de nostre affliction, quand nous voyons ces vrais Confesseurs de Jesus - Christ venir à nos pieds nous demander quelque assistance, & que nostre pauvreté ne nous laisse presque aucun moyen de les soulager. On n'hésitera point à vendre & à engager tout ce qu'on peut avoir, jusqu'aux Vases sacrez, lorsqu'il sera absolument necessaire : mais on sera bien-tôt au bout, & les meubles les plus précieux de nostre Eglise ne

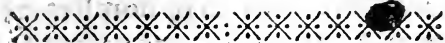
216 *Lettres de quelques*

s'étendent pas bien loin , comme vous pouvez penser. Un besoin si pressant parle assez au cœur de ceux qui sont touchez du salut des ames & de l'honneur dû aux Autels. Je suis avec un profond respect ,

MON REVEREND PERE ,

Vostre tres-humble & tres-obéissant
serviteur TACHARD , Mis-
sionnaire de la Compagnie de Jesus

LETTRE



LETTRE DU

PERE PETIT,

Missionnaire de la Compagnie de JESUS, au
Pere de Trevou, de la mes-
me Compagnie, Confes-
seur de S. A. R. Mon-
seigneur le Duc d'Or-
leans.

A Pondichery, le 12. Fé-
vrier 1702.

MON REVEREND PERE,
P. C.

On ne peut estre plus sensi-
ble que je le suis à toutes les bon-

K

tez dont vous m'honorastes à mon départ de France pour venir icy. J'en conserverai toute ma vie une parfaite reconnoissance. Recevez-en, s'il vous plaist, aujourd'hui les premières marques dans cette lettre que je prens la liberté de vous écrire. Il y a prés de cinq semaines que je suis arrivé à Pondichery avec le Pere Tachard. Vous verrez par la relation qu'il envoie en France combien nostre voyage a esté heureux, & quelle route nous avons tenuë.

Pour venir du lieu de nostre débarquement à Pondichery, il nous a fallu traverser le petit Royaume de *Maravas*, qui est une dépendance de la Mission de *Maduré*. Vous avez souvent entendu parler de cette Mission, comme d'une des plus saintes &

des plus glorieuses à Jesus-Christ que nous ayions dans les Indes. On ne vous en a point trop dit , & je puis vous assurer par tout ce que j'ay veu en passant en divers lieux, que l'idée qu'on vous en a donnée, est plustost au - dessous qu'au-dessus de la verité. Les ouvriers qui cherchent le travail & la croix , trouvent icy dequoy se satisfaire pleinement , & le succès répond abondamment au travail. Les conversions augmentent chaque jour de plus en plus. Le Pere Martin a baptisé dans son district en moins de cinq mois prés d'onze cens personnes, & le Pere Laynez dans le *Maravas* en vingt-deux mois prés de dix mille. On est bien dédommagé des peines du voyage, & bien animé à ap-

prendre promptement les langues, quand on voit de l'ouverture à pouvoir avec le secours du Seigneur, faire bien-tost quelque chose de semblable.

Nous ne sommes pas mesme icy tout à fait sans quelque esperance du martyre, qui est la couronne de l'Apostolat. Deux de nos Peres viennent encore d'avoir le bonheur de confesser Jesus-Christ dans les fers. L'un des deux y est mort de miseres & d'épuisement le 14. Novembre dernier. C'est le Pere Joseph Carvalho. Son compagnon dans la prison estoit le Pere Bertholde. Ils avoient esté arrestez dans la persécution sanglante, qui s'est élevée depuis peu contre les Chrestiens dans le Royaume de *Tanjaor*, qui est

assez proche de Pondichery. Vous ne sçauriez croire, mon Reverend Pere, combien on se sent animé à souffrir & à porter avec joye le travail & les peines attachées à son employ, quand on songe au besoin qu'on aura de Dieu dans des épreuves beaucoup plus grandes, où l'on peut chaque jour se voir exposé. Mais quel bonheur aussi de pouvoir esperer qu'on ne sera point abandonné de sa grace toute-puissante, & qu'on est destiné peut-estre à verser son sang pour la cause de Jesus-Christ. Priez bien Dieu, je vous en conjure, qu'il veuille me rendre digne d'une si grande faveur, & qu'il ait plus d'égard aux mérites de tant de saints Religieux, dont nous sommes les freres, qu'à ce que pour-

roient attirer sur nous nos miseres & nos fréquentes infidelitez.

Je me donne présentement tout entier à apprendre la langue Malabare, afin d'entrer au plustost dans la nouvelle Mission de *Carnate*, que nos Peres François viennent d'établir sur le modele de celles des Jésuites Portugais. Je compte beaucoup sur tout dans ces commencemens, sur le secours des Catechistes qui sçavent la langue, & qui sont faits aux usages du païs, mais on n'en a pas autant qu'on voudroit, parce qu'ils ne peuvent vaquer à leur ministère, sans quitter toute autre sorte de travail, & qu'ainsi c'est à nous à les nourrir & à les entretenir de tout. Pour en avoir beaucoup, il faudroit que les

charitez , qui viennent d'Europe , fussent plus abondantes sans comparaison qu'elles ne sont. Nos Peres disent icy que vingt écus de France suffisent par an pour l'entretien d'un Catechiste. Si donc par vous-mesme, mon Reverend Pere, ou par vos amis , vous pouvez nous en procurer plusieurs, vous devez compter qu'un grand nombre d'infidelles vous auront & à eux l'obligation de leur salut éternel. Je ne vous en diray pas davantage , persuadé par le zèle que vous avez pour la gloire de Dieu & pour l'avancement de la Religion , que vous nous ménagerez tous les secours, qui dépendent de vous , & que vous ferez valoir la cause de nos pauvres infidelles autant que vaut le Sang du Fils.

224 *Lettres-de quelques*
de Dieu , qui n'a pas crû trop
faire en le versant pour les ra-
cheter. Je me recommande à
vos saints Sacrifices, & suis avec
bien du respect ,

MON REVEREND PERE ,

Votre tres-humble & tres obéissant
serviteur PETIT , Missionnaire de
la Compagnie de Jesus.

F I N.

T A B L E

L *Ettrre du Pere le Royer à M. le
Royer des Arsix son Frere.
Estat de la Mission du Tonquin,
Page 1.*

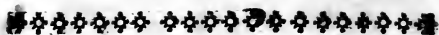
*Lettre du Pere de Tartre à M. de
Tartre son Pere. Second voyage
de l'Amphitrite à la Chine , 34*

*Lettre du Pere de Chavagnac au
Pere le Gobien. Quel doit estre
le caractere des Missionnaires
qui vont à la Chine , 147*

*Lettre du P. Tachard au R. P. de
la Chaize. Dernier voyage aux
Indes Orientales , 168*

*Lettre du P. Petit au P. du Trevou.
Nouvelles de la Mission de Ma-
duré , 217*

F I N.



A P P R O B A T I O N.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *le troisième Recueil des Lettres édifiantes & curieuses, écrites des Missions Etrangères, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus.* En Sorbonne le 7. du mois de Juillet 1703.

C. DE PRECELLE.

VOYAGE D'ETHIOPIE.

IV. RECUEIL.



A PARIS,

Chez JEAN BARBOU, rue saint Jacques, vis-à-vis le College de Louis le Grand.

M. DCCXIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.

NOV 10 1900
DEPT. OF AGRICULTURE

A. P. L. 1900

THE NATIONAL AGRICULTURAL EXPERIMENT STATION

WASHINGTON, D. C.

RECEIVED

NOV 10 1900



AUX
JESUITES
DE
FRANCE.



ES REVERENDS PERES,

*La Relation d'Ethiopie dont
je vous fais part, vous paroîs-
tra, je crois, fort curieuse. M.
Charles Jacques Poncet Medec-
à ij*

EPISTRE.

cin François, qui a fait un voyage en ce Pais-là avec un Missionnaire de nostre Compagnie, a eu la bonté de me la communiquer. Vous serez peut-estre bien-aise de sçavoir l'occasion qui fit entreprendre à l'un & à l'autre un voyage si long & si penible. L'Empereur d'Ethiopie ayant une maladie, dont il craignoit les suites, & ne trouvant pas dans ses Etats de Medecins assez habiles pour le guerir, crut en devoir faire venir d'ailleurs. Dans ce dessein ayant sçû qu'un de ses Officiers avoit le même mal que luy, il l'envoya au Caire *, afin que s'il pou-

* C'est la Ville Capitale de l'Egypte.

ÉPISTRE.

voit rétablir sa santé par les remèdes qu'on lui donneroit dans cette grande Ville, il lui amena le Medecin dont il se servoit servi. L'Officier qui se nommoit Hagi Ali, & qui avoit déjà fait ce voyage plus d'une fois, s'ouvrit à un Armenien de ses Amis sur le sujet qui le faisoit revenir au Caire. L'Armenien instruit par sa propre experience de l'habileté de Monsieur Poncet qui l'avoit guéri autrefois d'une maladie très violente & très-dangereuse, l'indiqua à son ami.

Hagi Ali, sur la parole de l'Armenien, se mit entre les mains de Monsieur Poncet, prit

EPISTRE.

*Les remèdes , garda le regime
de vie qu'il lui prescrivit , &
se trouva en peu de tems par-
faitement gueri. Il ne songea
plus qu'à engager le Medecin
François à faire le voyage
d'Ethiopie , pour rendre à l'Em-
pereur son maître le mesme
service qu'il lui avoit rendu.
Monsieur Poncet y consentit ,
& se disposa à suivre l'Offi-
cier Ethiopien.*

*Nos Missionnaires , qui
avoient déjà tenté plusieurs
fois d'entrer dans ce vaste
Empire , sans avoir pû y réus-
sir , crurent qu'il falloit se ser-
vir d'une conjoncture si favo-
rable , pour executer le projet*

EPISTRE,

qu'ils avoient formé. Ils communiquèrent leurs vûës à Monsieur Poncet, & à Monsieur Maillet Cōsul de France au Caire. On convint qu'un de nos Missionnaires accompagneroit Monsieur Poncet en Ethiopie, & qu'il prendroit l'habit & la qualité de son domestique, pour ne point donner d'ombrage ni de jalousie à une nation dont on ne connoissoit pas bien le genie ni les dispositions à l'égard des Européens. L'employ estoit important & demandoit un homme éclairé & plein de zèle; car il devoit s'instruire sur les lieux de l'état du Christia-

EPISTRE.

nisme, & voir quelles mesures on pouvoit prendre pour rétablir la Religion Catholique dans un Pays, où elle avoit autrefois fait de grands progrès sous les Patriarches Jean Nūnez Baretto, André Oviedo, Appollinaire d'Almeida, & plusieurs autres Missionnaires de nostre Compagnie.

Le Pere de Brevedent, d'une famille distinguée de la ville de Rouën, fut celui sur qui on jeta les yeux. Il avoit toutes les qualitez nécessaires pour une entreprise aussi difficile & aussi importante que celle-là, un courage à l'épreuve des plus grands dangers, un desir ar-

EPISTRE.

dent de travailler à la conversion des Ames , & de souffrir beaucoup pour la gloire de JESUS-CHRIST, un esprit penetrant & cultivé par l'étude de la Theologie & des Mathematiques. Le projet d'une nouvelle machine pour le mouvement perpetuel , qu'il proposa en mil six cent quatre-vingt cinq , & qu'on trouve gravée dans les Journaux de ce temps-là , lui donna de la réputation parmi les Sçavans , & fit voir jusqu'où alloit la pénétration & l'étendue de son esprit. Il demanda quelques années après à ses Superieurs , la permission de se consacrer aux Missions ,

EPISTRE.

Et il le fit avec tant d'instance, qu'ils ne crurent pas devoir s'opposer à une vocation si sainte. Il travailla pendant plus de dix ans dans les Isles de l'Archipel Et dans la Syrie, il y donna une si haute idée de sa vertu, Et y fit des conversions si surprenantes, que sa memoire sera long-temps en benediction dans tous ces Pays-là. Sa douceur Et ses manieres pleines d'onction engageoient les plus endurcis à quitter leurs desordres, Et les heretiques les plus opiniastres à abjurer leurs erreurs. On le regardoit comme un veritable Apostre. Il portoit si loin ses

EPISTRE.

austeritez, que dans ses courses Apostoliques, sa nourriture ordinaire estoit un peu de son détrempé dans de l'eau, avec quelques herbes ou quelques racines. Il couchoit sur la dure, passoit toutes les nuits deux ou trois heures en oraison, et traittoit deux fois le jour son corps si impitoyablement, que ses Superieurs avertis qu'il ne pourroit pas long-temps soustenir un genre de vie si austere, furent obligez de moderer la rigueur de sa penitence, pour ne pas perdre un homme si utile à la Mission. Il se préparoit ainsi à des graces très - extraordinaires,

EPISTRE.

dont Dieu le favorisoit souvent. J'en pourrois rapporter icy plusieurs, qui ont esté attestées par des personnes de consideration & très dignes de créance : mais ce n'est pas ici le lieu d'en faire le recit. Ce que je puis dire de ce saint Missionnaire, que j'ai eu le bonheur de connoistre très-particulièrement, c'est que son union avec Dieu estoit presque continuelle, qu'il ne parloit que de ses bontez & de ses miséricordes, & qu'il le faisoit d'une maniere si vive, qu'on ne pouvoit l'entendre sans en estre penetré.

Il comptoit pour rien sa vie

EPISTRE.

Et sa santé, quand il s'agissoit du salut du prochain. Dans le temps qu'il demeura au Caire, Et que la peste désola l'Egypte, il se dévoua au service des pestiferez avec un courage Et un Zele, qui édifia également les Chrestiens Et les Infidelles. Enfin un de ses plus ardens desirs estoit de répandre son sang pour J E S U S-CHRIST, Et c'est cet ardent desir qui lui fit entreprendre le voyage d'Ethiopie avec une joye qu'on ne scauroit exprimer. Cette Mission avoit esté autrefois seconde en Martyrs : il avoit devant les yeux les Peres Oviedo, Al-

EPISTRE.

*meïda , Cardenas , Paës , & plusieurs autres Jéfuites , qui avoient eu le bonheur de mourir pour la deffenfe de la Foy. Il efpera de jouir d'un fort fi heureux , & de crainte d'en laiffer échapper l'occafion , il eut le courage avant que de fortir du Caire de faire Vœu par un rare exemple de vertu de fe presenter par tout au martyre : mais Dieu , qui lui avoit inspiré des fentimens fi nobles , fe contenta de fa bonne volonté : Ce fervent Miffionnaire , avant que d'ef-
tre arrivé au terme de fon voyage , confomma fon facrifce , de la maniere dont Monsieur*

EPISTRE.

Poncet , entre les bras de qui il expira , le rapporte dans la Relation que je vous envoie.

Cette Relation est très-curieuse : car outre qu'elle fait connoître les Etats des Roys de Dongola , de Sennar &c de la Mecque , elle instruit de plusieurs choses très-particulières qui regardent l'Ethiopie cet Empire fameux , soit qu'on le regarde par la vaste étendue de ses Etats , ou par la multitude de ses peuples , ou par la profession de la Religion Chrestienne que les Abyssins ont embrassée dès les premiers siècles de l'Eglise. Mais si les Ethiopiens ont eu le bonheur

EPISTRE.

d'estre éclairé des lumières de l'Evangile dès les premiers temps du Christianisme , ils ont eu le malheur de perdre un si précieux avantage , en s'attachant aux erreurs des Coptes & des Eutychéens , & en se séparant de l'Eglise par le schisme.

Quelle ample moisson ne recueilleroient pas dans un si vaste Champ des Missionnaires habiles & zelés , qui voudroient se consacrer à le cultiver , surtout dans un temps où les conjonctures sont plus favorables qu'elles n'ont jamais esté.

Le plus grand obstacle qu'on ait trouvé autrefois à la conversion

EPISTRE.

sion des Abyssins , estoit l'entestement des Patriarches schismatiques d'Alexandrie , qui se sont opposez de toutes leurs forces à l'établissement de la Religion Catholique en ce pays-là. Mais celui qui remplit aujourd'hui le Siege Patriarchal estant Catholique , n'a pas moins d'ardeur que nous de voir toute l'Ethiopie ouvrir les yeux à la lumiere , & embrasser la verité , comme il l'a lui-mesme embrassée depuis quelque temps.

L'Empereur des Abyssins instruit des prodiges du Regne de LOUIS LE GRAND , que la renommée a portez jusqu'aux extremittez de l'Affrique & de l'Asie,

EPISTRE.

Et plein d'estime pour son auguste Personne, desire ardemment de lier amitié avec un si grand Prince, *et* a déjà fait les avances nécessaires pour cela.

Le Roy de son costé, tout occupé qu'il est à repousser les efforts de l'Europe, presque entiere liguée contre lui *et* contre son Petit-Fils, est disposé à soutenir de son autorité *et* de ses liberalitez ceux qui pourront estre employez à réunir à l'Eglise un Prince *et* un Empire qui paroissent déjà si proches du Royaume de Dieu.

Enfin nostre S. Pere le Pape, vivement touché de voir la perte de tant d'ames, *et* toujours attentif à ramener au troupeau de

EPISTRE.

JESUS-CHRIST les ouailles qui s'en sont séparées, a dessein d'envoyer des *Missionnaires* dans ce vaste Empire: mais comme le succès d'un si grand ouvrage dépend uniquement de la bonté & de la miséricorde de Dieu, nous devons tous redoubler nos prières, pour demander au Seigneur qu'il répande ses bénédictions sur les travaux des ouvriers *Evangeliques* que sa Providence destine à cette glorieuse entreprise. J'espère que vous voudrez bien aussi vous souvenir de moy, qui suis avec respect,

MES REVERENDS PERES,

Vostre très-humble & très-obeïssant
Serviteur **CHARLES LE GOBIEN.**
de la Compagnie de Jesus.



APPROBATION.

J'Ay lû pour Monseigneur le Chancelier *ce Voyage d'Ethiopie.* En Sorbonne le 12. Juillet 1704.

C. DE PRECELLES.



RELATION

ABREGÉE

Du Voyage que M. Charles Jacques Poncet, Medecin François, fit en Ethiopie en 1698. 1699. & 1700.

JE partis du *Caire* Capitale de l'Egypte le 10. Juin de l'année 1698. avec Hagi Ali Officier de l'Empereur d'Ethiopie, & le Pere Charles-François Xavier de Brevedent, Missionnaire de la Compagnie de JESUS. Nous nous embarquâmes sur le Nil à *Boulack*, qui est à demi-lieuë de cette ville. Comme les eaux estoient basses & nos Pilotes fort ignorans, nous employâmes quinez

A

jours pour nous rendre à *Manfelou*, quoiqu'on fasse ce voyage en cinq jours, quand la riviere est grosse & le vent favorable. *Manfelou* est une ville de la haute Egypte, fameuse pour le commerce des toiles. Le Grand Scigneur y tient cinq cens Janissaires & deux cens *Spahis* en garnison pour empescher les excursions des Arabes, qui desolent tout ce país.

Le rendez-vous des caravannes de *Sennar* & d'Ethiopie est à *Ibnali*, demi-lieuë au dessus de *Manfelou*. Nous campâmes dans ce village pour attendre que toute la caravane se fût assemblée, & nous y demeurâmes plus de trois mois sous nos tentes, où nous souffrîmes beaucoup; car les chaleurs de ce país sont insupportables, sur tout aux Européens, qui n'y sont pas accoustu-

mez. Le Soleil est si brûlant, que depuis dix heures du matin jusqu'au soir, nous avions de la peine à respirer. Après avoir acheté des Chameaux & fait toutes les provisions nécessaires pour passer les deserts de la Lybie, nous quittâmes ce desagréable séjour le 24. Septembre sur les trois heures après midy, & nous allâmes coucher à une lieuë & demie de-là sur le bord Oriental du Nil dans un lieu nommé *Cantara*, où il nous fallut encore camper pendant quelques jours pour attendre les Marchands de *Girgé* & de *Syout*, qui n'estoient pas encore arrivez.

Un parent du Roy de *Sennar* m'invita d'aller à *Syout*, & m'envoya un cheval Arabe. Je passay le Nil sur un pont fort large & basti de belle pierre de taille. Je croy que c'est le seul pont qui

soir sur cette riviere, & j'y arrivay en quatre heures de chemin. Je vis les restes d'un ancien & magnifique amphiteâtre avec quelques mausolées des anciens Romains. La ville de *Syout* est environnée de jardins délicieux & de beaux Palmiers, qui portent les plus excellentes dattes que l'on mange en Egypte. Ayant trouvé a mon retour tout le monde assemblé, nous partîme le deuxième d'Octobre de grand matin, & nous entraîmes dès ce jour-là dans un desert affreux. On court de grands dangers dans ces deserts; parce que les sables étant mouvans, s'élèvent au moindre vent, obscurcissent l'air, & retombant ensuite en forme de pluie, ensevelissent souvent les voyageurs, ou du moins leur font perdre la route qu'ils doivent tenir.

L'on garde un grand ordre dans la marche des caravannes. Outre le Chef qui décide de toutes les disputes & de tous les differens qui surviennent, il y a les Conducteurs qui marchent à la teste de la Caravanne, & qui donnent le signal pour partir & pour s'arrester, en frappant sur une petite timballe. On se met en route trois ou quatre heures avant le jour, il faut que tous les Chameaux & toutes les bestes de charge soient prestes en ce temps-là; on ne peut perdre de veüe la caravanne, ny s'en écarter sans se mettre dans un danger évident de perir. Ceux qui la conduisent, sont si habiles, que quoiqu'il ne paroisse aucune trace sur le sable, ils ne luy font jamais prendre le moindre détour. Après avoir marché jusqu'à midy, on s'arreste une de-

mi-heure sans décharger les Chameaux , & l'on prend un peu de repos , après quoy l'on poursuit sa route jusqu'à trois ou quatre heures de nuit. Comme on garde dans tous les campemens le rang qu'on a eu le jour du départ ; il n'y a jamais sur cela la moindre dispute entre les voyageurs.

Nous arrivâmes le 6. d'Octobre à *Helaoüé* , c'est une assez grosse bourgade , & la dernière qui dépende du Grand Seigneur. Il y a une garnison de cinq cens Janissaires & de trois cens *Spahis* sous un Officier qu'on appelle en ce pais-là *Kachif*. *Helaoüé* est fort agreable , & répond parfaitement à son nom , qui signifie *Pais de douceur*. On y voit quantité de jardins arrosez de ruisseaux , & un grand nombre de Palmiers toujours verts. On y

trouve de la Coloquinte , & toutes les campagnes sont remplies de Sené, qui croist sur un arbrisseau haut d'environ trois pieds. Cette drogue , dont on ne croit pas se pouvoir passer en Europe, n'est d'aucun usage en ce pais-là. Les habitans d'*Helaoüé* ne se servent dans leurs maladies que de la racine de l'*Ezula*, qu'ils font infuser dans du lait pendant une nuit , & qu'ils prennent le lendemain après l'avoir fait passer par un tamis. Ce remede est très-violent , mais il est à leur goût , & ilss'en loüent beaucoup. L'*Ezula* est un gros arbre , dont la fleur est bleuë. Il se forme de cette fleur une espee de balon ovale plein de coton dont les gens du pais font des toiles assez fines.

Nous demeurâmes quatre jours à *Helaoüé* pour prendre

de l'eau & des vivres , car nous devons passer un desert où l'on ne trouve ny fontaines ny ruisseaux. La chaleur est si grande, & les sables de ces deserts sont si brûlans , qu'on ne peut y marcher nuds pieds, sans les voir bien-tôt extraordinairement enfler. Les nuits cependant sont assez froides ; ce qui cause à ceux qui voyagent en ce pais-là , de fâcheuses maladies , s'ils ne prennent de grandes précautions. Après deux jours de marche nous arrivâmes à *Chabbé** qui est un pais plein d'Alun , & trois jours après à *Selyme* , où nous prîmes de l'eau pour cinq jours dans une excellente source , qui est au milieu de ce desert. Ces vastes solitudes , où l'on ne trouve ni

* *Chabbé* signifie en Arabe de l'alun. C'est à *Chabbé* que commence le Royaume de *Gondola* , qui dépend de celui de *Sennar*.

oiseaux , ni bestes sauvages , ni herbes , ni même aucun moucheron , & où l'on ne voit que des montagnes de sable , des carcasses & des ossemens de Chameaux, qui impriment en l'ame, je ne sçay qu'elle horreur , qui rend ce voyage ennuyeux & desagréable. Il seroit bien difficile de traverser ces terribles deserts sans le secours des Chameaux. Ces animaux sont six & sept jours sans boire & sans manger ; ce que je n'aurois jamais pû croire , si je ne l'avois observé avec exactitude. Ce qui est plus surprenant, c'est qu'un venerable vieillard , frere du Patriarche d'*Ethiopie* , qui estoit dans nostre caravanne, m'assura qu'ayant fait deux fois le voyage de *Selyme* à *Sudan* dans le païs des Negres , & ayant employé chaque fois quarante jours à passer les deserts qu'on trouve

dans cette route, les Chameaux de sa caravanne ne bûrent ni ne mangerent pendant tout ce temps-là. * Trois ou quatre heures de repos chaque nuit les soutiennent, & suppléent au défaut de nourriture qu'il ne leur faut donner qu'après les avoir fait boire, parce qu'autrement ils creveroient.

Le Royaume de *Sudan* est à l'Oüest de celuy de *Sennar*. Les

* Ce que Messieurs des Missions Etrangères marquent en leur dernière Relation, n'est pas moins surprenant. Voicy ce qu'ils rapportent de quelques Chrétiens de la Cochinchine, qui sont morts pour la défense de la Foy.

Des quatre autres qui restoient en prison, trois ont combattu jusqu'à la mort contre la faim & la soif; mais plus long-temps qu'on ne pourra peut-être croire en Europe. Car je doute que l'on puisse se persuader qu'ils ayent pu vivre autant qu'ils ont vescu sans boire & sans manger. Le premier fut M. Laurengo; qui ne mourut que le quarantième jour de sa prison. Le saint vieillard Antoine le suivit trois jours après, & Madame Agnès porta ses langueurs jusqu'au quarante-sixième jour qu'elle expira doucement.

Marchands de la haute Egypte y vont chercher de l'or & des Esclaves. Les Rois de *Sennar* & de *Sudan* sont presque toujours en guerre. Pour ce qui est des Mulets & des Asnes, dont on se sert aussi pour traverser ces deserts, on ne leur donne chaque jour qu'une petite mesure d'eau.

Le 26. Octobre nous arrivâmes à *Machou* grosse bourgade sur le bord Oriental du Nil. Ce fleuve forme en cet endroit deux grandes Isles remplies de Palmiers, de Sené & de Coloquinte. *Machou*, le seul lieu habité depuis *Helaoïé*, est dans la Province de *Fungi*; il appartient au Roy de *Sennar*, & fait le commencement du país des *Baraaras*, que nous appellons *Barbarins*. L'*Erbab* ou le Gouverneur de cette Province, ayant appris que l'Empereur d'*Ethiopie* nous

appelloit à sa Cour, nous invita de venir à *Argos* où il demeure. Cette bourgade est vis-à-vis de *Machou* de l'autre costé du Nil, nous y allâmes en bateau. Le Gouverneur nous reçut avec beaucoup d'honnesteré, & nous regala pendant deux jours; ce qui nous fit plaisir, après les grandes fatigues que nous venions d'essuyer. Le Grand Doïianier, qui est fils du Roy de *Dongola*, demeure aussi à *Argos*. Ce Prince ne paroist jamais en public, que monté sur un cheval, couvert de deux cens clochettes de bronze, qui font un grand bruit, & qu'accompagné de vingt Mousquetaires, & de deux cens Soldats armez de lances & de sabres. Il vint visiter nos tentes, où l'on luy presenta du Caffé, & où l'on paya les droits, qui consistent en savon & en toiles.

Il nous fit l'honneur de nous inviter le lendemain à dîner. Nous y allâmes à l'heure marquée. Son Palais est grand & basti de briques cuites au Soleil, les murailles sont fort élevées & flanquées d'espace en espace de grosses tours quarrées sans embrasures, parce que l'on n'a point en ce pais-là l'usage du canon, mais seulement celui du mousquet.

Après avoir demeuré huit jours à *Machou*, nous en partîmes le 4. de Novembre, & nous arrivâmes le 13. du même mois à *Dongola*. Tout le pais que nous trouvâmes dans nostre route jusqu'à cette ville, & même jusqu'à celle de *Sennar* est un pais très-agreable; mais il n'a qu'environ une lieuë de largeur. Ce ne sont au de-là que des deserts affreux. Le Nil passe au milieu

de cette délicieuse plaine. Les bords en sont hauts & élevez ; ainsi ce n'est point l'inondation de ce fleuve, qui cause comme en Egypte la fertilité de cette campagne ; mais l'industrie & le travail des habitans. Comme il ne pleut que tres-rarement en ce pais-là , ils ont soin d'élever par le moyen de certaines rouës que des bœufs font tourner , une quantité prodigieuse d'eaux qu'ils conduisent par le milieu des terres , dans des reservoirs destinez à les recevoir ; d'où ils les tirent ensuite , quand ils en ont besoin pour arroser leurs terres , qui seroient steriles & incultes sans ce secours.

On ne se sert point d'argent en ce pais-là pour le commerce ; tout s'y fait par échange comme dans les premiers temps. Avec du poivre, de l'annis, du fe-

noüil, du clou de girofle, du chourga, qui sont des laines teintes en bleu, du spica de France, du mahaleb d'Egypte, & autres choses semblables, les voyageurs achètent les vivres qui leur sont nécessaires. On ne mange que du pain de *Dora*, qui est un petit grain rond, dont on se sert aussi pour faire une espece de biere épaisse & d'un très-mauvais goût. Comme elle ne se conserve pas, on est obligé d'en faire presque à toute heure. Un homme qui a du pain de *Dora* & une calebasse pleine de cette desagréable liqueur, dont ils boivent jusqu'à s'enyvrer, se croit heureux & en état de faire bonne chere. Avec une nourriture si legere, ces gens-là se portent bien, & sont plus robustes & plus forts que les Européens. Leurs maisons sont de

terre, basses, & couvertes de cannes de *Dora*. Mais leurs chevaux sont parfaitement beaux, & ils sont habiles à les dresser au manége. Leurs selles ont des appuis fort hauts; ce qui les fatigue beaucoup. Les personnes de qualité ont la teste nuë, & les cheveux tressez assez proprement. Tout leur habit consiste dans une espece de veste assez mal-propre & sans manche, & leur chaussure dans une simple semelle qu'ils attachent avec des couroyes. Les gens du commun s'enveloppent d'une piece de toile qu'ils mettent autour de leurs corps en cent manieres differentes. Les enfans sont presque nuds. Les hommes ont tous une lance qu'ils portent par tout; le fer en est crochu; il y en a de fort propres: ceux qui ont des épées, les portent penduës au bras gauche.

che. Les juremens & les blasphêmes sont fort en usage parmi ces peuples grossiers, qui d'ailleurs sont si débauchez, qu'ils n'ont ni pudeur, ni politesse, ni Religion: car quoiqu'ils fassent aujourd'huy profession du Mahometisme, ils n'en sçavent que la Profession de foy, qu'ils repetent à tous momens. Ce qui est déplorable, & ce qui tiroit les larmes des yeux au Pere de Brevedent, mon cher Compagnon, c'est qu'il n'y a pas long-temps que ce país estoit Chrestien, & qu'il n'a perdu la Foy, que parce qu'il ne s'est trouvé personne qui ait eu assez de zele pour se consacrer à l'instruction de cette Nation abandonnée. Nous trouvâmes encore sur nostre route quantité d'hermitages & d'Eglises à demi ruinées.

Nous allasmes à petites journées de *Machou* à *Dongola* pour nous délasser un peu des grandes traites que nous avions faites, en traversant les deserts. Il n'y avoit que deux ans que tout ce païs avoit esté desolé par la peste. Elle fut si violente au *Caire*, où j'estois cette année-là, 1696. & où je m'exposay au service des pestiferez, qu'on assure qu'il y mouroit jusqu'à dix mille personnes chaque jour. Ce terrible fleau ravagea toute la haute Egypte & le païs des *Barbarins*; de sorte que nous trouvâmes plusieurs villes & un grand nombre de villages sans habitans, & de grandes campagnes autrefois très-fertiles, tout à fait incultes & entierement abandonnées.

Quand nous fûmes à la vûe de la ville de *Dongola*, le Con-

ducteur de nostre caravanne se détacha , & alla demander au Roy la permission d'y entrer avec sa compagnie ; ce qu'on luy accorda avec plaisir. Nous étions alors dans un village , qui sert comme de faux-bourg à cette ville , & nous passâmes la rivière dans un grand bateau que le Prince entretient pour la commodité du public ; les marchandises payent un droit , mais les passagers ne payent rien. La ville de *Dongola* est située au bord Oriental du Nil sur le penchant d'une colline sèche & sablonneuse : les maisons sont très mal bâties , & les rues à moitié desertes & remplies de monceaux de sable que les ravines y entraînent de la montagne. Le Château est au centre de la ville, il est grand & spacieux ; mais les fortifications sont peu de chose.

Il tient dans le respect les Arabes, qui occupent la campagne, où ils font paître librement leurs troupeaux, en payant un léger tribut au *Mek* ou Roy de *Dongola*. * Nous eûmes l'honneur de manger plusieurs fois avec ce Prince, mais à une table séparée de la sienne. Dans la première audience qu'il nous donna, il estoit vestu d'une veste de velours verd, qui traïsnoit jusqu'à terre. Sa garde est nombreuse. Ceux qui sont près de sa personne, portent une longue épée devant eux dans le fourreau. Les gardes du dehors ont des demi-piques. Ce Prince nous vint voir dans nostre tente, & comme j'avois réüffi dans quelques cures que j'avois entrepris, il nous invita à demeurer à sa

* Le *Mek* ou *Malek* de *Dongola*, s'appelle Achmet.

Cour; mais dès que nous lui eufmes marqué que nous avions des engagemens avec l'Empereur d'*Ethiopie*, il ne nous fit plus aucune instance. Son Roïaume est hereditaire, mais il paye tribut au Roy de *Sennar*.

Nous partîmes de *Dongola* le 6. Janvier de l'année 1699. & nous entraîmes quatre jours après dans le Royaume de *Sennar*. L'*Erbab* Ibrahim frere du premier Ministre du Roy, que nous trouvâmes sur cette frontiere, nous receut avec honneur, & nous defraya jusqu'à *Korty* grosse bourgade sur le Nil, où il nous accompagna, & où nous arrivâmes le 13. Janvier. Comme les peuples, qui sont au dessus de *Korty* le long du Nil, se sont revoltés contre le Roy de *Sennar*. & qu'il s pillent les caravannes quand elles passent sur leurs ter-

res ; on est obligé de s'éloigner des bords de ce fleuve , de prendre sa route entre l'Ouest & le Midy , & d'entrer dans le grand desert de *Bihouda* qu'on ne peut traverser qu'en cinq jours , quelque diligence que l'on fasse. Ce desert n'est pas si affreux que ceux de la Lybie , où l'on ne voit que du sable ; on trouve de temps en temps en celui-cy des herbes & des arbres. Après l'avoir passé nous revinmes sur le bord du Nil à *Derreira* grosse bourgade , où nous demeurâmes deux jours. Ce Pais est abondant en vivres , & c'est apparamment ce qui fait que les habitans luy ont donné le nom de *Beladalla* , qui veut dire , *pais de Dieu*. Nous en partîmes le 26. & nous marchâmes vers l'Ouest. On ne trouve aucun village dans cette route ; mais les habitans , qui campent

sous des tentes, apportent des vivres aux voyageurs.

On retrouve le Nil après quelques jours de marche, & on vient à *Guerry*. C'est la demeure d'un Gouverneur, dont le principal employ est d'examiner, si dans les caravannes qui viennent d'Egypte, personne n'a la petite verole; parce que cette maladie n'est pas moins dangereuse, & ne fait pas moins de ravages en ce pais-là, que la peste en Europe. Ce Gouverneur eut pour nous de grands égards en faveur du trosne d'Ethiopie, c'est ainsi qu'on appelle l'Empereur d'Ethiopie, & il nous exempta de la quarantaine qu'on a coustume de faire en ce lieu-là, où nous passâmes le Nil.

La maniere de passer ce fleuve est particuliere. On met les hommes & les marchandises

dans une barque ; mais pour les animaux , on les attache par la teste & par dessous le ventre avec des cordes qu'on tire & qu'on lasche à mesure que la barque avance. Les animaux nagent & souffrent beaucoup dans ce passage , plusieurs même y meurent ; car quoique le Nil ne soit pas large en cet endroit , il est cependant rapide & profond. Nous partîmes de *Guerry* le 1. Fevrier , & allâmes coucher à *Alfaa* , gros village basté de pierres de taille , où les hommes sont grands & bien-faits.

Après avoir marché au Nord-est pour éviter les grands détours que fait le Nil , passé par les villages d'*Alfon* , de *Cotran* & de *Camin* , traversé une grande Isle, qui n'est point marquée dans nos Cartes , nous arrivâmes à la ville d'*Harbagy* , où les
vivres

vivres sont en abondance , & où nous prîmes un peu de repos. Nous passâmes les jours suivans par des Forests d'Accacias, dont les arbres hauts & épineux étoient chargez de fleurs jaunes & bleuës ; ces dernieres répandent une odeur fort agréable. Ces bois sont pleins de petits Perroquets verts, d'une espece de Gelinottes , & d'un grand nombre d'autres oyseaux qu'on ne connoist point en Europe. Nous ne quittâmes ces charmantes forests, que pour entrer dans de grandes plaines très-fertiles & tres-cultivées. Après y avoir marché quelque temps, nous decouvristmes la ville de *Sennar* , dont la situation nous parut enchantée.

Cette ville qui a près d'une lieuë & demie de circuit, est fort peuplée, mais mal propre

& mal policée. On y compte environ cent mille ames. Elle est située à l'Occident du Nil sur une hauteur à treize degrez quatre minutttes de latitude Septentrionale , selon l'observation que le Pere de Brevedent fit à midy le 21. Mars 1699. Les maisons n'ont qu'un estage , & sont mal batties ; mais les terrasses qui leur servent de toit, sont fort commodes. Pour les faux-bourgs , ce ne sont que de méchantes cabanes faites de cannes. Le Palais du Roy est environné de hautes murailles de briques cuites au Soleil, il n'a rien de regulier : on n'y voit qu'un amas confus de bastimens, qui n'ont aucune beauté. Les appartemens de ce Palais sont assez richement meublez , avec de grands tapis à la maniere du Levant.

On nous presenta au Roy dès le lendemain de nostre arrivée. On commença par nous faire quitter nos souliers, c'est un point de ceremonial qu'il faut que les Etrangers gardent ; car pour les Sujets du Prince, ils ne doivent jamais paroître devant luy que les pieds nus. Nous entrâmes d'abord dans une grande cour pavée de carreaux de fayence de différentes couleurs. Elle estoit bordée de gardes armez de lances. Quand nous l'eûmes presque toute traversée, on nous arresta devant une pierre qui est proche d'un salon ouvert, où le Roy a coustume de donner audience aux Ambassadeurs. Nous saluâmes là le Roy selon la coustume du pais, en nous mettant à genoux & baiant trois fois la terre. Le prince âgé de dix-neuf ans est noir, n'a rien

fait & d'une taille majestueuse, n'ayant point les levres grosses ny le nez écrasé comme l'ont ses Sujets. Il estoit assis sur un lit fort propre en forme de canapé, les jambes croisées l'une sur l'autre à la maniere des Orientaux & environné d'une vingtaine de vieillards assis comme luy, mais un peu plus bas. Il estoit vestu d'une longue veste de soie brochée d'or & ceint d'une espee d'écharpe de toile de coton très-fine. Il avoit sur sa teste un turban blanc. Les vieillards estoient à peu près vestus de la mesme maniere. Le premier Ministre à l'entrée du salon & debout, portoit la parole au Roy, & nous répondoit de sa art. Nous saluâmes une seconde fois ce Prince ; comme nous avions fait dans la cour, & nous luy présentâmes quelques cristaux & quel-

ques curiositez d'Europe qu'il receut avec agrément. Il nous fit plusieurs questions, qui marquent que ce Prince est curieux, & qu'il a beaucoup d'esprit. Il nous parla du sujet de nostre voyage, & nous parut avoir beaucoup d'attachement & de respect pour l'empereur d'Ethiopie. Après une heure d'audience nous nous retirâmes, en faisant trois profondes reverences. Il nous fit accompagner par ses gardes jusqu'à la maison où nous logions, & nous envoya de grands vases remplis de beurre, de miel & d'autres rafraichissemens avec deux bœufs & deux moutons.

Ce Prince va deux fois la semaine dîner à une de ses Maisons de campagne, qui est à une lieüe de la ville. Voicy l'ordre qu'il tient dans sa marche. Trois

a quatre cens cavaliers montez sur de tres-beaux chevaux paroissent d'abord. Le Roy vient ensuite environné d'un grand nombre de valets de pied & de soldats armez, qui chantent à haute voix ses loüanges, & qui jouënt du tambour de basque, ce qui fait une assez agréable harmonie. Sept à huit cens filles ou femmes marchent pêle-mêle avec ces soldats, & portent sur leurs testes de grands paniers ronds de paille de diverses couleurs & très-bien travaillez. Ces paniers qui representent toutes sortes de fleurs, & dont le couvercle est en pyramide, couvrent des plats de cuivre étamez & remplis de fruits & de viandes toutes préparées. Ces plats sont servis devant le Roy, & on les distribué ensuite à ceux qui ont l'honneur de l'accompagner.

Deux ou trois cens cavaliers suivent dans le mesme ordre que les premiers ; & ferment toute cette marche.

Le Roy qui ne paroist jamais en public que le visage couvert d'une gaze de soie de plusieurs couleurs, se met à table si-tost qu'il est arrivé. Le divertissement le plus ordinaire de ce Prince, est de proposer des prix aux Seigneurs de la Cour, & de tirer avec eux au blanc avec le fusil, dont ils n'ont pas encore un grand usage. Après avoir passé la plus grande partie du jour dans cet exercice, il retourne le soir à la ville dans le mesme ordre qu'il en est fortý le matin. Cette promenade se fait régulièrement le Mercredy & le Samedi de chaque semaine. Les autres jours il tient Conseil matin & soir, & s'applique à rendre

justice à ses Sujets , dont il ne laisse aucun crime impuni. On ne cherche pas en ce pais-là à prolonger les procez. Aussi-tost qu'un criminel est arresté , on le presente au Juge , qui l'interroge, & qui le condamne à mort, s'il est coupable. La Sentence s'execute sur le champ , on prend le criminel , on le renverse par terre , & on le frappe sur la poitrine à grands coups de baïton jusqu'à ce qu'il expire. C'est ainsi qu'on traita pendant nostre séjour à *Sennar*, un Ethiopien nommé Joseph , qui avoit eu le malheur de quitter quelque temps auparavant la Religion Chrétienne pour embrasser le Mahometisme.

Après cette terrible execution , on m'apporta une petite fille Mahometane âgée de cinq à six mois , pour la traiter d'une ma-

ladie ; comme cet enfant estoit à l'extrêmité & sans esperance de vie , le Pere de Brevedent la baptisa sous pretexte de luy donner un remede , & cette fille fut assez heureuse pour mourir après avoir receu le saint Baptême. En quoy il semble que Dieu par sa merveilleuse Providence , avoit voulu remplacer la perte de ce malheureux Ethiopien. Le Pere de Brevedent de son costé , estoit si penetré de joye d'avoir ouvert le Ciel à cette ame , qu'il m'asseuroit avec un transport que je ne puis exprimer , que quand il n'auroit fait que cela en sa vie, il se tenoit pour bien recompensé de toutes les peines & de toutes les fatigues qu'il avoit eues en ce voïage.

Tout est à grand marché à *Sennar*. Un Chameau ne couste que sept à huit livres , un bœuf

cinquante sols , un mouton quinze & une poule un fol. Il en est ainsi à proportion des autres denrées. Le pain de froment n'est pas du goût de ces peuples , ils n'en font que pour les Etrangers. Celuy dont ils se servent , est de *doré* , qui est un petit grain dont j'ay déjà parlé. Ce pain est bon, quand il est frais ; mais après un jour il est insipide , & on ne peut en manger ; c'est une espece de gasteau fort large & de l'épaisseur d'un écu. Les marchandises de ce país sont les dents d'Elephant , le tamarin , la civette , le tabac , la poudre d'or , &c. On tient tous les jours marché dans la grande place , qui est au milieu de la ville , où l'on vend toutes sortes de denrées & de marchandises. On en tient encore un autre dans la place , qui est devant le Palais du Roy.

C'est dans ce marché qu'on expose en vente les Esclaves. Ils sont assis à terre les jambes croisées l'une sur l'autre, les hommes & les garçons d'un costé, les femmes & les filles de l'autre. On a un Esclave des plus forts & des plus robustes pour dix écus; ce qui fait que les Marchands d'Égypte en enlèvent tous les ans un très-grand nombre.

La monnoye la plus basse de ce Royaume, vaut un double de France; c'est un petit morceau de fer de la figure d'une croix de Saint Antoine. Le *Fadda* vient de Turquie, c'est une monnoye d'argent fort mince & moins grande qu'un denier. Elle vaut un sol marqué. Outre ces deux monnoyes, on ne se sert que de réaux & de piastras d'Espagne, qui doivent estre rondes,

car les quarrées ne passent point dans le commerce. Les piastras valent environ quatre francs en ce païs-là.

Les chaleurs de *Sennar* * sont si insupportables , qu'on a peine à respirer pendant le jour. Elles commencent au mois de Janvier, & finissent à la fin d'Avril, elles sont suivies de pluyes abondantes, qui durent trois mois, qui infectent l'air, & qui causent une grande mortalité parmi les hommes & parmi les animaux. C'est un peu la faute des habitans qui sont mal propres, & qui n'ont aucun soin de faire écouler les eaux qui croupissent, & qui venant ensuite à se corrompre, répandent des vapeurs malignes.

Ces peuples sont naturellement fourbes & trompeurs, mais d'ailleurs fort superstitieux &

* Sennar en Arabe, signifie poison & feu

fort attachez au Mahometisme. Quand ils rencontrent un Chrétien dans les ruës , ils ne manquent jamais de prononcer leur Profession de foy , qui consistent en ces paroles : *Il n'y a qu'un seul Dieu , & Mahomet est son Prophete.* L'eau de vie , le vin & l'hydromel mesme leur sont defendus , & ils n'en boivent qu'en cachette. Leur boisson ordinaire est une espece de bierre semblable à celle de *Dongola* : Ils l'appellent *Boussa* , elle est fort épaisse & d'un fort mauvais goust. Voicy la maniere dont ils la préparent. Ils font rotir au feu la graine de *Dora* , ils la jettent ensuite dans l'eau froide , & après vingt & quatre heures, ils en boivent. Ils ont aussi l'usage du Caffé qu'ils boivent volontiers. On ne s'en sert pas en *Ethiopie.*

Les femmes de qualité sont

couvertes d'une veste de soye ou de toile de coton fort fine avec de larges manches, qui pendent jusqu'à terre. Leurs cheveux sont tressés & chargés d'anneaux d'argent, de cuivre, de laiton, d'ivoire ou de verre de diverses couleurs. Ces anneaux sont attachés à leurs tresses en forme de couronnes ; leurs bras, leurs jambes, leurs oreilles & leurs narines même sont chargées de ces mêmes anneaux. Elles ont aux doigts plusieurs bagues, dont les pierres ne sont pas fines. Toute leur chaussure consiste en de simples semelles qu'elles attachent aux pieds avec des cordons. Pour les femmes & les filles du commun, elles ne sont couvertes que depuis la ceinture jusqu'aux genoux.

Les marchandises qu'on porte au Royaume de *Sennar* sont

des épiceries, du papier, du laiton, du fer, du fil d'archal, du vermeillon, du sublimé, de l'arsenic blanc & jaune, de la quincaillerie, du spica de France, du mahaleb d'Egypte, qui est une graine d'une odeur forte, des couteries de Venise, qui sont des especes de chapelets de verre de toutes les couleurs, & enfin du noir à noircir qu'ils appellent *Kool*; & qui est fort estimé en ce pais-là; parce qu'on s'en sert pour noircir les yeux & les sourcils. Toutes ces marchandises ont aussi cours en Ethiopie, avec cette difference, qu'à *Sennar*, les plus gros grains de verre sont les plus estimez, & en Ethiopie les plus petits.

Les Marchands de *Sennar* font un gros commerce du costé de l'Orient. Au temps de la *mousson* ils s'embarquent à *Suaquen*

fur la mer rouge. La pefche des perles qu'on fait en ce lieu-là & la ville de *Suaquen*, appartiennent au Grand Seigneur. Ils paffent de-là à *Moka*, ville de l'Arabie heureufe, qui appartient au Roy d'*Yemen*, & fe rendent enfuite à *Surate* où ils portent l'or, la civette, & les dents d'Elephant, & en rapportent les épiceries & les autres marchandifes des Indes. Ils employent ordinairement deux ans à faire ce voïage.

Lorsque le Roy de *Sennar* eft mort, le grand Conseil s'affemble; & par une coustume également barbare & detestable, fait égorger tous les freres du Prince, qui doit monter fur le trosne. Le Prince *Gorech*, qui eft demeuré inconnu jufqu'à la mort du Roy fon frere, eut le bonheur d'être foustrait par fa nourrice à la cruauté de ce terrible Conseil.

feil. On a encore sauvé un des freres du Roy , qui regne aujourd'huy. Ce Prince est à la Cour d'Ethiopie , où il se distingue par son merite & par sa naissance.

Après avoir demeuré trois mois à la Cour du Roy de *Sennar*, qui nous combla d'honneurs, nous prîmes congé de luy. Il eut la bonté de nous donner une sauvegarde qu'on appelle *Soccori*, pour nous défrayer , & pour nous conduire jusqu'aux frontieres de son Royaume. Nous nous embarquâmes dans un gros tronc d'arbre creusé en forme de barque; nous passâmes le Nil le 12. May 1699. & allâmes camper à *Basboch*, gros village à demie-lieuë de la ville de *Sennar*. Nous y demeurâmes trois jours pour attendre que toute nostre caravane se fut assemblée , & nous en partîmes enfin le 15 de May

au soir. Nous marchâmes toute la nuit jusqu'à *Bacras*, grosse bourgade, dont le Seigneur étoit un venerable vieillard âgé de cent trente ans, qui nous parut aussi fort & aussi vigoureux que s'il n'en eût eu que quarante. Il avoit servi cinq Rois de *Sennar*. Nous allâmes le voir, il nous receut fort gracieusement, & nous demanda des nouvelles de l'Europe. Nous luy fîmes un petit present, & il nous envoya à manger dans nostre tente pour nous en marquer sa reconnoissance. Nous continuâmes nostre route & nous arrivâmes le lendemain à *Abeq*, mechant hameau, où l'on ne trouve que de pauvres cabannes de bergers, & le jour suivant à *Baha* après avoir marché dix heures sans nous arrêter. *Baha* est un petit village sur un bras du Nil, qui estoit à

fec. Le 19. nous allâmes coucher à *Dodar*, qui ne vaut pas mieux que *Baba*, & le lendemain après quatre heures de chemin à *Abrâ* grosse bourgade, où nous perdîmes deux de nos Chamcaux que nous eûmes bien de la peine à retrouver: nous gagnâmes le village de *Debarké* & ensuite celui de *Bulbul*, & après avoir marché par un país fort beau & fort peuplé, nous nous rendîmes le 25. de May à *Giesim*, grosse bourgade au bord du Nil & au milieu d'une forest, dont les arbres sont fort differens de ceux que nous avions veu jusqu'alors. Ils sont plus hauts que nos plus grands chesnes, & il y en a de si gros que neuf hommes ensemble ne les pourroient pas embrasser. Leur feuille est à peu près semblable à celle du melon, & leur fruit qui est très-

amer, aux courges: il y en a aussi de rond. Je vis à *Giesim* un de ces gros arbres creusé naturellement & sans art. On entroit par une petite porte dans une espèce de chambre ouverte par en-haut, & dont la capacité estoit si grande, que cinquante personnes auroient pû aisément s'y tenir debout.

Je vis un autre arbre nommé *Gelingue*, qui n'est pas plus gros que nos chesnes, mais qui est aussi haut que ceux dont je viens de parler. Son fruit est de la figure de nos melons d'eau, mais un peu plus petit. Il est divisé par dedans en cellules remplies de grains jaunes, & d'une substance qui approche fort du sucre réduit en poudre. Cette substance est un peu aigre, mais agreable, de bonne odeur & très-rafraichissante, ce qui fait

plaisir dans un país aussi chaud que celui-là : l'écorce en est dure & épaisse. La fleur de cet arbre a cinq feuilles blanches comme le lys , & porte une graine semblable à celle du pavot.

Il y a encore en ce país-là une autre sorte d'arbre nommé *Daleb*. Il est une fois plus haut que les plus hauts Palmiers , & à peu près de la même figure. Ses feuilles ressemblent à un éventail , mais elles sont plus larges. Son fruit est rond & en grappe , & depuis la queue jusqu'au milieu , un peu plus gros que ceux dont nous venons de parler. Ce fruit est couvert de cinq écailles fort dures , qui forment une espece de calice. Il est jaune quand il est meur , & son écorce est si épaisse & si dure , que quand ces arbres sont agitez par les vents , ces fruits se heurtant les uns les

autres font un bruit épouvantable. S'il s'en détachoit alors quelqu'un, & qu'il vint à tomber sur la teste d'un homme, il le tueroit infailliblement. Quand on a cassé l'écorce de ce fruit, ce qu'on ne fait qu'avec peine, on découvre quantité de filamens, qui soutiennent une substance à peu près semblable au miel. Cette substance, qui a l'odeur du baume, est si douce & si agréable que je ne me souviens pas d'avoir jamais rien mangé de plus délicieux. On trouve au milieu de cette substance une lentille brune, grosse & fort dure, qui est la semence de cet arbre. Outre le fruit, dont je viens de parler ce même arbre en porte encore un autre en forme de rave couvert de trois écorces que l'on leve, & qui a le goût de châtaignes cuites.

Le *Domi* est comme le māsle du *Deleb*. Il n'est pas si haut de la moitié qu'un Palmier, mais ses feüilles sont presque aussi longues & une fois plus larges. On en fait des panners, des nattes, & même des voiles pour les vaisseaux de la mer rouge. Cet arbre pousse un fruit long d'un pied, qui est couvert de cinq ou six feüilles, & dont la substance est blanche & douce comme le lait, & fort nourrissante.

L'arbre qu'on appelle *Conglés* est encore d'une grosseur énorme. Ce sont neuf ou dix gros arbres liez & collez ensemble d'une maniere fort irreguliere. Il a la feuille petite, & ne porte point de fruit, mais seulement de petites fleurs bleues sans odeur. Il y a encore dans les vastes forests de ce pais plusieurs autres arbres entierement inconnus aux Européens.

Nous demeurâmes dix-neuf jours à *Giesim*. Cette bourgade est à mi-chemin de la ville de *Sennar* & des confins de l'Ethiopie, & au dixième degré de latitude Septentrionale, selon l'observation qu'en fit le Pere de Brevedent. Quand on est arrivé à *Giesim*, on est obligé de se défaire de ses Chameaux à cause des montagnes qu'il faut traverser & des herbes qui empoisonnent ces animaux, & c'est ce qui fait qu'en Ethiopie on ne se sert que de mulets & de chevaux qu'on ne ferre point. On ne vend ses Chameaux à *Giesim* qu'à condition qu'on s'en servira jusqu'à *Girana*, où ceux qui les achètent les viennent querir. Nous vîmes à *Giesim* une caravane de *Gebertis*. Ces peuples sont Mahometans & dépendent de l'Empereur d'Ethiopie, qui les traite
en

en Esclaves conformément à leur nom. La cause du long séjour que nous fîmes dans cette bourgade, dont la situation est belle & agreable, fut la mort de la Reine mere du Roy de *Sennar*. L'Officier qui nous conduisoit, retourna à *Sennar* prendre de nouveaux Ordres du Roy son Maistre, & nous fûmes obligez de l'attendre. Ce fut pour nous un tres-fascheux contre-temps ; car les pluyes nous surprirent en ce lieu-là : il ne plut d'abord qu'après le coucher du Soleil ; cette pluye est toujours précédée d'éclairs & de tonnerres ; pendant le jour le ciel est très-ferain, mais la chaleur est insupportable.

Nous partîmes de *Giesim* le onzième de Juin ; & après cinq heures de chemin, nous trouvâmes un village qu'on appel-

le *Deleb*, à cause des grandes allées d'arbres de ce nom qu'on voit à perte de veüë. Nous marchâmes long-temps dans ces délicieuses allées, qui sont plantées en échiquier. Nous arrivâmes le lendemain à *Chau* village sur le Nil, & le jour suivant à *Abotkna* où il y a une espèce de boüis, qui n'a pas la feuille ny la fermeté du nôtre. On voit dans toute cette route de grandes forêts de Tamarins toujours verts. La feuille en est un peu plus large que celle du Cyprez. Cet arbre a de petites fleurs bleües d'une tres-bonne odeur, & un fruit à peu près semblable à la prune. On l'appelle *Erdeb* dans ce païs. Ces Forests de Tamarins sont si touffues, que le Soleil ne les peut penetrer. Nous passâmes la nuit suivante dans la vallée de *Sonnore* au milieu d'une

belle prairie, & en deux jours nous nous rendîmes à *Serké* jolie ville de cinq à six cens maisons fort propres, quoiqu'elles ne soient basties que de cannes d'Inde. *Serké* est au milieu des montagnes dans un beau vallon; on trouve un petit ruisseau à la sortie de cette ville, & c'est ce petit ruisseau qui separe l'Ethiopie du Royaume de *Sennar*.

Depuis *Serké* d'où nous partîmes le 20. Juin, jusqu'à *Gondar* Capitale d'Ethiopie, nous trouvâmes quantité de belles fontaines, & des montagnes presque continuelles de différentes figures, mais toutes fort agréables & couvertes d'arbres, qui sont inconnus en Europe, & qui nous parurent encore plus beaux & plus hauts que ceux de *Sennar*. Ces montagnes, dont les unes s'élevent en pyramides, les au-

tres en cones , sont si bien cultivées qu'il n'y a point de terrain inutile , & elles sont d'ailleurs si peuplées , qu'on diroit que c'est une ville continuelle. Nous couchâmes le lendemain à *Tambisso* gros village qui appartient au Patriarche d'Ethiopie , & nous nous rendîmes le jour suivant à *Abiad* situé sur une haute montagne couverte de Sicomorres. Depuis *Giesim* jusqu'à ce village, toutes les campagnes sont remplies de coton. Nous nous arrêtasmes le 23. Juin dans un vallon plein d'Ebeniers & de cannes d'Inde , où un Lion nous enleva un de nos Chameaux. Les Lions sont communs en ce païs-là , & on les entend hurler toute la nuit. On les écarte en allumant de grands feux qu'on a soin d'entretenir. On trouve sur ces montagnes des squinautes , & quan-

tité d'autres plantes & d'herbes aromatiques.

Le 24. nous passâmes la rivière de *Gandova*, qui est fort profonde & fort rapide, ce qui rend ce passage fort dangereux. Elle n'est pas tout à fait si large que la Seine à Paris. Elle descend des montagnes avec tant de rapidité, que dans ses débordemens, elle entraîne tout ce qu'elle trouve. Ils sont quelquefois si grands, qu'il faut dix jours pour la traverser. Comme elle estoit alors fort basse, nous la passâmes sans peine. Elle se décharge dans une autre rivière qu'on appelle *Tekefel*, c'est-à-dire, *l'Epo-
vantable*, & ces deux rivières unies ensemble vont se jeter dans le Nil. Nous passâmes encore deux grosses rivières le jour suivant; elles estoient bordées de bûis d'une grosseur énorme

& hauts comme nos hestres. Ce jour-là une de nos bestes de charge s'estant écartée de la caravanne, fut mordue à la cuisse par un Ours. La playe estoit grande & dangereuse: les gens du país ne firent que luy appliquer un caustique avec le feu, & l'animal fut guéri.

Nous entraîmes le 26. dans une grande plaine remplie de grenadiers, & nous y passâmes la nuit à la vue de *Girana*, où nous arrivâmes le lendemain. *Girana* est un village situé au haut d'une montagne, d'où l'on découvre le plus beau país du monde. C'est dans ce lieu qu'on change de voiture, & qu'on quitte les Chameaux pour prendre les Chevaux, comme j'ay déjà dit. Le Seigneur de *Girana* nous vint rendre visite, & nous fit apporter des rafraichissemens.

Nous y trouvasmes une escorte de trente hommes que l'Empereur d'Ethiopie nous avoit envoyés pour nostre seureté, & pour faire honneur au frere du Patriarche qui estoit dans nostre caravanne, & on nous délivra du soin de nostre bagage selon la coustume de cet Empire. Voicy la maniere dont on en use.

Quand l'Empereur d'Ethiopie appelle quelqu'un à sa Cour, on confie son bagage au Seigneur du premier village que l'on trouve sur sa route. Ce Seigneur le met entre les mains de ses vassaux, qui sont obligez de le porter jusqu'au village voisin. Ceux cy le confient aux habitans de ce second village, lesquels le portent jusqu'au premier village qu'ils rencontrent; & ainsi consecutivement jusqu'à la ville Capitale. Ce qui se fait avec une

exactitude & une fidelité merveilleuse.

Les pluyes, la fatigue du voïage, & sur tout la maladie du Pere de Brevedent, nous obligerent de demeurer quelques jours à *Girana*. Nous en partîmes le premier jour de Juillet ; & après trois heures de marche par des montagnes & par des chemins impraticables , nous vîmes à *Barangoa* , & le lendemain à *Chelga*, grande & belle ville, environnée d'Aloés. C'est un lieu d'un grand commerce : il y a tous les jours marché, ou les habitans des environs viennent vendre la civette, l'or & toute sorte de bestail & de vivres. Le Roy de *Senyar* a dans cette ville avec l'agrément de l'Empereur d'Ethiopie, un Doüanier pour recevoir les droits du coton qu'on porte de son

Royaume en Ethiopie , & ces droits se partagent également entre ces deux Princes. A deux lieues de *Chelga* du costé du Septentrion , on voit un torrent, qui tombe d'une montagne très-haute & très-escarpée , & qui fait une cascade naturelle , que l'art auroit peine à imiter. L'eau de cette cascade estant partagée en differens canaux arrose toute la campagne , & la rend tres-fer-tile.

Nous arrivâmes enfin le troisiéme de Juillet à *Barko* petite ville fort jolie , située au milieu d'une plaine tres-agreable , & à une demi journée de la Capitale d'Ethiopie. Nous fûmes obligez de nous arrester en ce lieu-là , parce que j'y tombai grièvement malade , & que mon cher Compagnon le Pere de Brevedent se vit en peu de jours réduit à la

derniere extrêmité par un violent purgatif de Pignons d'Inde dit *Cataputia* qu'on lui donna fort mal à propos à Tripoli de Syrie. Ce remede toujours dangereux, selon un tres-habile homme* lui avoit causé un flux dont il estoit incommodé, & qu'il n'avoit toujours caché par modestie. Je n'eus pas plustost appris l'état où il estoit, que je me fis porter dans sa chambre, quoyque je fusse alors très-mal. Mes larmes plustost que mes paroles lui firent connoître que je desespérois de sa guerison, & que son mal estoit sans remede. Ces larmes estoient sinceres, & si j'avois pû le sauver aux dépens de ma vie, je l'aurois fait avec plaisir. Mais il estoit meur pour le Ciel, & Dieu vouloit recompenser ses travaux apostoliques. Je l'avois.

* Philos. Cosmopol.

connu au Caire, où sa reputation estoit si grande qu'il passoit pour un homme favorisé de Dieu par des graces extraordinaires, & mesme par le don des miracles & de prophetie.

C'est l'idée que je m'en estois alors formée sur le bruit commun, mais dont je connus parfaitement la verité dans la suite par diverses predictions qu'il fit soit de sa mort, soit de plusieurs autres choses qui me sont arrivées de la maniere dont il me les avoit predites. Pendant tout le voyage, il ne me parla que de Dieu, & ses paroles étoient si vives & si pleines d'onction, qu'elles faisoient sur moy de profondes impressions. Dans les derniers momens de sa vie, son cœur se répandit en des sentimens d'amour & de reconnoissance envers Dieu, si ardens & si tendres que je ne les

oublierai jamais. C'est dans ces sentimens que ce saint homme mourut dans une Terre étrangere à la vûë de la ville Capitale d'Ethiopie, comme saint François Xavier, dont il portoit le nom, estoit mort autrefois à la veuë de la Chine; lorsqu'il estoit prest d'y entrer pour gagner ce vaste empire à JESUS-CHRIST.

Pour rendre justice au Pere de Bredent, je puis dire que jamais je n'ai connu d'homme plus intrepide & plus courageux dans les dangers, plus ardent & plus ferme, lorsqu'il falloit soutenir les interets de la Religion, plus modeste & plus religieux dans ses manieres & dans toute sa conduite. Il mourut le 9^e. de Juillet de l'année 1699. à trois heures du soir. Plusieurs Religieux d'Ethiopie, qui furent presens à sa mort, en furent si touchez, & si édifiez,

que je ne doute pas qu'ils ne conservent toute leur vie un grand respect pour la memoire d'un si saint Missionnaire. Ces Religieux vinrent le lendemain en corps revêtus de leurs habits de ceremonie, ayant chacun une croix de fer à la main. Après avoir fait les prieres pour les morts & les encensemens ordinaires, ils porterent eux-mêmes le corps dans une Eglise dédiée à la sainte Vierge, en laquelle il fut inhumé.

Ma maladie & la douleur dont j'estois accablé m'arrestèrent à *Barko* jusqu'au 21, de Juillet que je partis pour *Gondar* * où j'arrivai le soir. J'aillai descendre au Palais, où l'on m'avoit préparé un appartement proche de celui d'un des enfans de l'Empereur. J'eus l'honneur dès le lendemain

* On appelle cette ville capitale *Gondar* à *Catma*, c'est à-dire ville du Cachet.

de voir ce Prince, qui me témoigna mille bontez, & qui me marqua estre affligé de la mort de mon compagnon, dont on lui avoit fait connoître le merite & la capacité. Il m'ordonna de prendre tout le repos, qui me seroit necessaire pour me remettre de ma maladie, avant que de paroître en public. Il me venoit voir presque tous les jours par une petite gallerie, qui communiquoit à son appartement. Après m'estre délassé des fatigues d'un si long & si penible voyage, il me fit l'honneur de me donner une audience publique. Ce fut le 10. d'Aoust sur les dix heures du matin. On me vint prendre dans ma chambre, & après m'avoir fait traverser plus de vingt appartemens, j'entrai dans une salle où l'Empereur estoit assis sur son Trofne. C'étoit une espece de

canapé couvert d'un tapis de damas rouge à fleurs d'or : il y avoit tout autour de grands coussins brochez d'or. Ce Trofne dont les pieds sont d'or massif , estoit placé au fond de la sale dans une alcove couverte d'un dôme tout brillant d'or & d'azur. L'Empereur estoit vestu d'une veste de foye brodée d'or avec des manches fort longues. L'écharpe , dont il estoit ceint , estoit brodée de la mesme maniere. Il avoit la teste nuë , & ses cheveux tressez avec beaucoup de propreté. Une grande émeraude brilloit au dessus de son front , & lui donnoit de la majesté. Il estoit seul dans l'alcove dont j'ai parlé , assis sur son canapé , les jambes croisées à la maniere des Orientaux. Les grands Seigneurs estoient des deux costez debout & en haye , ayant les mains croisées l'une sur

l'autre , & gardant un silence plein de respect.

Quand je fus au pied du Trofne , je fis trois profondes reverences à l'Empereur , & lui baifai la main. C'est un honneur qu'il n'accorde qu'aux personnes qu'il veut distinguer ; car pour les autres , il ne leur donne ses mains à baiser qu'après s'estre prosternéz trois fois par terre , & lui avoir baifé les pieds. Je lui presentai la Lettre de Monsieur Maillet Consul de France au *Caire* ; il se la fit interpreter sur le champ , & parut en estre content Il me fit plusieurs questions sur la personne du Roy , dont il me parla comme du plus grand & du plus puissant Prince del'Europe ; sur l'état de la Maison Royale ; sur la grandeur & les forces de la France. Après avoir répondu à toutes ces questions ,
je

je lui fis mes presens , qui consistoient en peintures, en miroirs, en cristaux , & en d'autres ouvrages de verre fort bien travaillez. Ce Prince les reçût avec un air plein de bonté; & comme j'étois encore foible , il me fit asseoir & servir une magnifique collation.

Le lendemain il se mit dans les remedes avec un de ses enfans. Ils suivirent exactement l'un & l'autre le regime que je leur prescrivis. L'effet en fut si heureux qu'en peu de temps ils furent parfaitement gueris. Ce succez m'attira de nouvelles graces , & fit que l'Empereur me traita avec plus de familiarité qu'auparavant. Je remarquai dans ce Prince une grande pieté. Quoy qu'il fût encore dans les remedes , il voulut communier , & paroître en public le jour de l'Assomption.

de la Vierge, à laquelle les Ethiopiens ont une devotion particuliere. Il m'invita à cette ceremonie. Je m'y rendis sur les huit heures : je trouvai environ douze mille hommes rangez en bataille dans la grande cour du Palais. L'Empereur revêtu ce jour-là d'une veste de velours bleu à fleurs d'or, qui traïsnoit jusqu'à terre, avoit la teste couverte d'une mouffeline rayée de filets d'or, qui formoit une espeece de couronne à la maniere des anciens, & qui lui laissoit le milieu de la teste nud. Ses souliers estoient à l'Indienne travaillez a fleurs avec des perles. Deux Princes du sang superbement vestus, l'attendoient à la porte du Palais avec un magnifique Dais sous lequel l'Empereur marcha precedé de ses trompettes, tymballes, siffres, harpes, hautbois

& autres instrumens qui faisoient une symphonie assez agréable. Il estoit suivi par les sept premiers Ministres de l'Empire, qui se tenoient par dessous les bras, & qui avoient la teste couverte à peu près comme l'Empereur, ayant chacun une lance à la main. Celui du milieu portoit le Couronne Imperiale teste nue, & sembloit l'appuyer avec peine sur son estomach. Cette Couronne fermée & surmontée d'une Croix de pierreries, est tres magnifique. Je marchai sur la mesme ligne que les Ministres, habillé à la Turque, & conduit par un Officier, qui me tenoit par dessous les bras. Les Officiers de la Couronne se tenant de la mesme maniere, suivoient chantant les loüanges de l'Empereur, & se répondant les uns aux autres. Les Mousquetaires vestus de vestes

de différentes couleurs, ferrées en maniere de justaucorps, venoient ensuite, & estoient suivis par les Archers armez d'arcs & de flèches. Cette marche estoit fermée par les chevaux de main de l'Empereur superbement enharnachez, & couverts de magnifiques étoffes d'or qui traïsnoient jusqu'à terre, & sur lesquelles estoient des peaux de Tigres d'une grande beauté.

Le Patriarche revestu de ses habits Pontificaux parsemez de Croix d'or, estoit à la porte de la Chapelle, accompagné de prés de cent Religieux vestus de blanc. Ils estoient rangez en haye, tenant une Croix de fer à la main; les uns dans la Chapelle, & les autres en dehors. Le Patriarche prit l'Empereur par la main droite, en entrant dans la Chappelle, qui s'appelle *Tensa*

Christos, c'est-à-dire, *l'Eglise de la Resurrection*, & le conduisit près de l'Autel à travers une haye de Religieux, qui tenoient chacun un gros flambeau allumé à la main. On porta le Dais sur la teste de l'Empereur jusqu'à son priédieu, qui estoit couvert d'un riche tapis, & à peu près semblable aux priédieux des Prelats d'Italie. L'Empereur demeura presque toujours debout jusqu'à la Communion que le Patriarche lui donna sous les deux espèces. Les ceremonies de la Messe sont belles & majestueuses, mais je n'en ay point une idée assez distincte pour les rapporter ici.

La ceremonie estant finie, on tira deux coups de canon, comme on avoit fait en entrant, & l'Empereur sortit de la Chapelle, & etourna au Palais dans le mesme ordre qu'il estoit venu. Le

Ministre qui portoit la Couronne, la remit entre les mains du grand Tresorier, qui la porta au Tresor accompagné d'une Compagnie de Fusiliers. L'Empereur estant entré dans la grande sale du Palais, s'assit sur un Trosne fort élevé, ayant les deux Princes ses enfans à ses côtez, & après eux les Ministres. Pour moy je fus placé vis-à-vis de l'Empereur. Tout le monde étoit debout dans un profond silence, les mains croisées l'une sur l'autre. Après que l'Empereur eut pris de l'hydromel, & quelques écorces d'Oranges qu'on luy presenta dans une coupe d'or, ceux qui avoient des graces à demander entrèrent, & s'avancerent jusqu'au pied du Trosne, où un des Ministres prenoit leurs placets, & les lisoit à haute voix. L'Empereur se donnoit aussi quelquefois la peine de

les lire lui-même, & y répon-
doit sur le champ.

Ce Prince mangea ce jour-là
en public & en ceremonie. Il es-
toit assis sur une espece de lit, &
avoit devant lui une grande ta-
ble. Il y en avoit plusieurs autres
plus basses pour les Seigneurs de
la Cour. Le bœuf, le mouton,
la volaille sont les viandes qu'on
sert. On les met presque toutes
en ragoûts; mais on y mesle tant
de poivre & tant d'autres épice-
ries qui nous sont inconnuës,
qu'un Européan n'en peut goû-
ter. On sert en vaisselle de por-
celaine & plat à plat. Je ne vis
point de gibier, & on m'assura
qu'on n'en mangeoit point en
Ethiopie. Je fus surpris de voir
servir du bœuf crud sur la table
de l'Empercur : on l'assaisonne
d'une maniere particuliere.
Après qu'on a coupé par mor-

ceaux une piece de bœuf, on l'arrose du fiel de cet animal, qui est un excellent dissolvant, & on la saupoudre de poivre & d'épiceries. Ce ragoût qui est à leur sens le mets le plus exquis que l'on puisse manger, me paroïsoit fort dégoûtant. L'Empereur n'y toucha pas, parce que je l'avois averti que rien n'estoit plus contraire à sa santé. On a encore en ce pais-là une autre maniere d'affaisonner les viandes cruës. On prend dans la pense des bœufs, les herbes qui ne sont pas encore digerées, on les messe avec la viande, & l'on en fait avec de la moutarde un ragoût appellé *Menta*, qui est encore plus dégoûtant que celui, dont je viens de parler.

Comme la table où l'on m'avoit placé estoit proche de celle de l'Empereur, ce Prince m'adreffoit souvent

souvent la parole. Son discours roula presque tout sur la Personne du Roy, & sur les merveilles de son regne. Il me dit qu'il avoit esté charmé du portrait qu'un de ses Ambassadeurs lui en avoit fait à son retour des Indes, & qu'il regardoit ce grand Prince comme le Heros de l'Europe. On fait l'essay des viandes comme en France; l'Officier goute à tous les mets qu'on sert devant le Prince. L'Empereur bût d'abord un peu d'eau de vie qu'on lui servit dans un vase de cristal, & de l'hydromel pendant tout le repas. S'il lui arrive de faire quelque excez, on l'avertit, & dans ce moment il se leve de table.

On fera peut-estre surpris qu'en un país où il y a d'excellens raisins, on ne se sert que d'hydromel. J'en fus étonné au commencement; mais j'appris que le vin

fait de raisins ne se conserve point à cause de la grande chaleur ; & comme il se gâste aisement , l'Empereur ne l'aime pas non plus que le peuple ; au lieu que tout le monde aime l'Hydromel , qui se fait de cette maniere. On fait germer l'orge , on la rôtit ensuite à peu près comme nous faisons le café , & on la pulverise. On fait la même chose d'une racine qui croist dans le païs , & qu'on nomme *Taddo*. On prend un vase vernissé , & sur quatre parties d'eau on en met une de miel qu'on mesle ensemble , & sur la pesanteur de dix livres de cette eau , on met deux onces d'orge & deux onces de *Taddo* : on mesle le tout ensemble , on le laisse fermenter trois heures dans un lieu chaud , on le remuë de temps en temps , & après trois jours on a d'excellent Hydromel , qui est

pur & clarifié , & qui prend la couleur de vin blanc d'Espagne. Cette liqueur est très-bonne ; mais elle demande un meilleur estomach que le mien. Elle est forte , & on en tire une eau de vie , qui est aussi bonne quela nostre.

L'Imperatrice vint rendre visite à l'Empereur après le repas. Elle estoit toute couverte de pierreries & magnifiquement vêtue : elle a le teint blanc & le port majestueux. Aussi-tost qu'elle parut toute la Cour se retira par respect ; l'Empereur m'arresta avec le Religieux , qui me servoit d'interprète. La Princesse me consulta sur quelques incommoditez , dont elle se plaignoit , & me demanda ensuite si les Dames de France estoient bien faites , de quelle maniere elles s'habilloient , & qu'elles es-

toient leurs occupations les plus ordinaires.

Le Palais est grand & spacieux & la situation en est charmante. Il est au milieu de la Ville sur une colline qui domine toute la campagne ; il a environ une lieüe de circuit ; les murailles sont de pierres de taille , flanquées de Tours , sur lesquelles on a élevé de grandes Croix de pierre. Il y a quatre Chapelles Imperiales dans l'enceinte du Palais : on les appelle *Beit Christian* , comme les autres Eglises de l'Empire , c'est-à-dire , *maisons des Chrétiens*. Elles sont desservies par cent Religieux , qui ont aussi soin d'un College , où l'on enseigne à lire l'Ecriture sainte aux Officiers du Palais.

La Princesse *Helcia* sœur de l'Empereur a un magnifique Palais dans la ville de *Gondar*. Com-

me il n'est pas permis en Ethiopie aux Princesses d'épouser des Etrangers, elle est mariée à un des plus grands Seigneurs de l'Empire. Elle va trois fois la semaine au Palais rendre visite à l'Empereur son frere, qui a pour elle beaucoup d'estime & d'amitié. Quand cette Princesse paroist en public, elle est montée sur une mule richement enharnachée, ayant à ses côtez deux de ses femmes, qui portent sur elle un Dais. Quatre à cinq cens femmes l'entourent, chantant des vers à sa loüange, & joüant du tambour de basque d'une maniere vive & dégagée. Il y a quelques maisons à *Gondar* basties à la maniere d'Europe, mais la plupart des autres ressemblent à un entonnoir renversé.

Quoyque l'étendue de la ville de *Gondar* soit de trois à quatre

lieuës, elle n'a point l'agrément de nos villes, & elle ne peut l'avoir, parce que les maisons n'ont qu'un estage, & qu'il n'y a point de boutiques; cela n'empêche pas qu'il ne s'y fasse un grand commerce. Tous les Marchands s'assemblent dans une grande & vaste place pour y traiter de leurs affaires; ils y exposent en vente leurs marchandises. Le marché dure depuis le matin jusqu'au soir. On y vend toutes sortes de marchandises. Chacun a un lieu qui luy est propre, où il expose sur des nattes ce qu'il veut vendre. L'Or & le Sel sont la monnoye dont on se sert en ce país-là. L'Or n'est point marqué au coin du Prince comme en Europe, il est en lingots, qu'on coupe selon qu'on en a besoin depuis une once jusqu'à une demie dragme qui vaut

trente fols de nostre monnoye ; & afin que l'on ne l'altère pas , il y a par tout des Orfévres, qui en jugent à l'épreuve. On se sert de Sel de roche pour la petite monnoye. Il est blanc comme la neige & dur comme la pierre , on le tire de la montagne *Lasta* , & on le porte dans les magazins de l'Empereur , où l'on le forme en tablettes qu'on appelle *Amouly*, ou en demie tablettes qu'on nomme *Courman*. Chaque tablette est longue d'un pied , large & épaisse de trois pouces. Dix de ces tablettes valent trois livres de France, On les rompt selon le paiement que l'on a à faire , & on se sert de ce Sel également pour la monnoye & pour l'usage domestique.

Il y a environ cent Eglises dans la ville de *Gondar*. Le Patriarche, qui est le chef de la Religion, &

qui demeure dans un beau Palais près l'Eglise Patriarchale , dépend du Patriarche d'Alexandrie , qui le consacre. Il nomme tous les Superieurs des Monastères , & a un pouvoir absolu sur tous les Moines , qui sont en grand nombre ; car il n'y a point d'autres Prestres en Ethiopie , comme il n'y a point d'autres Evêques que le Patriarche. L'Empereur a de grands égards pour ce chef de la Religion. Il m'ordonna de l'aller voir , & me fit donner quelques curiositez pour lui presenter. Ce Prelat, qui s'appelle *Abona Marcos*, me reçût avec civilité, il me mit d'abord une étole au col , & tenant en main une croix émaillée , il recita sur ma teste quelques prieres, comme pour me marquer qu'il me regarderoit dorénavant comme une de ses oüailles & de

ses enfans. Les Prestres ont un grand pouvoir sur les peuples , mais ils en abusent quelquefois. L'Empereur *Ati Basili* ayeul du Prince , qui regne aujourd'hui si glorieusement , en fit précipiter sept mille du haut de la montagne de *Balbau* pour s'estre revolté contre lui. On peut juger de la grande multitude qu'il y en a dans l'Empire , parce que me dît un jour le Predecesseur du Patriarche d'aujourd'hui , que dans une seule Ordination il avoit fait dix mille Prestres & six mille Diacres. Toute la ceremonie de leur Ordination consiste en ce que le Patriarche assis recite le commencement de l'Evangile de saint Jean sur la teste de ceux qu'il veut ordonner Prêtres , & leur donne sa benediction avec une Croix de fer de sept à huit livres qu'il tient à la

main. Pour les Diacres, il se contente de leur donner la benediction sans reciter l'Evangile.

Le Predecesseur du Patriarche d'aujourd'hui, qui avoit esté gouverneur de l'Empereur, mourut lorsque j'estois à *Gondar*. Qu'oy qu'il eust esté déposé pour ses mœurs peu édifiantes, le Prince plein de reconnoissance pour la bonne éducation qu'il lui avoit donnée, avoit toujours conservé pour lui une affection particuliere. Il tomba malade à *Tenket* maison de campagne qui lui appartenoit. L'Empereur m'ordonna de l'aller voir, & me pria de lui conserver un homme qu'il aimoit. Je demurai deux jours auprès de lui pour examiner sa maladie; je vis qu'il estoit hors d'état de pouvoir guérir; ce qui m'empescha de lui donner aucun remede, pour ne me pas dé-

crier auprès d'une Nation ignorante, qui m'auroit peut-estre attribué sa mort, laquelle arriva deux jours après.

J'eus à mon retour une aventure des plus extraordinaires de ma vie. Je revenois à *Gondar* sur une Mule, qui est la voiture ordinaire du païs, accompagné de mes domestiques; lorsque cet animal prit l'effroy, & comme un furieux, m'emporta sans que je pûsse la retenir. Je traversai avec une rapidité effroyable trois précipices tres-profonds sans me faire aucun mal. Il me sembloit que par une protection particulière de Dieu, j'estois comme cloüé sur cette Mule, qui vouloit plustost qu'elle ne couroit. *Mourat* que l'Empereur a envoyé Ambassadeur en France, & qui est presentement au *Caire*, où il attend ses ordres; & tous mes

domestiques furent témoins de ce fait merveilleux que le Pere de Brevedent m'avoit prédit avant sa mort.

L'Empereur parut inconsolable de la mort de l'ancien Patriarche : il en prit le deuil qu'il porta pendant six semaines , & le pleura les deux premières semaines deux fois chaque jour. L'habit violet est comme en France, l'habit de deuil des Empereurs d'Ethiopie.

L'horreur que les Ethiopiens ont pour les Mahometans & pour les Européans est presque égale. En voici l'occasion. Les Mahometans s'estant rendus puissans en Ethiopie au commencement du seizième siècle , s'emparerent du Gouvernement. Les Abissins ne pouvant souffrir un joug aussi dur & aussi odieux que celui des Mahometans , appellerent à leur se-

cours les Portugais , qui estoient alors fameux dans les Indes , où ils venoient de s'établir. Ces nouveaux Conquerans furent bien-aisés de trouver une entrée libre en Ethiopie. Ils marcherent contre les Mahometans , les combattirent , les défirent entièrement , & rétablirent la Famille Imperiale sur le Trône. Un service si important rendit les Portugais considerables à la Cour d'Ethiopie. Plusieurs d'entr'eux s'y établirent , & y possederent les premiers emplois. Leur nombre s'augmenta , leurs mœurs se corrompirent , & ils garderent si peu de mesures qu'ils donnerent de la jalousie aux Ethiopiens , qui crurent qu'ils vouloient s'emparer de leur Etat & le soumettre à la Couronne de Portugal. Ce soupçon mit le peuple en fureur contre les Portugais ; on courut

aux armes de toutes parts, & on en fit un terrible carnage dans le temps meſme qu'ils ſe croyoient les mieux affermis dans cet Empire. Ceux qui échaperent à ce premier mouvement, eurent permiſſion de ſe retirer. Il ſortit d'Ethiopie ſept mille familles Portugaiſes, qui ſe répandirent dans les Indes & ſur les Coſtes d'Afrique. Il en reſta quelques-unes dans le païs, & c'eſt de ces familles, que ſont venus les Abiſſins blancs qu'on y voit encore, & dont on prétent que deſcend l'Imperatrice, qui regne aujourd'hui, & dont je vous ai parlé.

On ſouffre les Mahometans à *Gondar*, mais dans le bas de la Ville & dans un quartier ſeparé. On les appelle *Gebertis*, c'eſt-à-dire, Eſclaves. Les Ethiopiens ne peuvent ſouffrir qu'ils mangent avec eux, ils ne voudroient pas

mesme manger de la viande tuée par un Mahometan , ni boire dans une tasse dont il se feroit servi , à moins qu'un Religieux ne l'eust benite en faisant le signe de la Croix , en recitant des prieres , & en soufflant trois fois sur cette tasse comme pour en chasser le malin esprit. Quand un Ethio-pien rencontre un Mahometan dans les ruës , il le saluë de la main gauche, ce qui est une marque de mépris.

L'Empire d'*Ethiopie* comprend une vaste étendue de pais. Il est composé de plusieurs Royaumes. Celui de *Tigré* , dont le Viceroy s'appelle *Gaurekos*, a vingt & quatre Principautez dans sa dépendance. Ce sont autant de petits Gouvernemens. Le Royaume d'*Agau* est une des nouvelles conquestes de l'Empereur. C'estoit auparavant une Republique,

qui avoit ses Loix & son Gouvernement particulier. L'Empereur d'Ethiopie a toujours deux Armées sur pied; l'une sur les frontieres du Royaume de *Nerrea*, & l'autre sur celles du Royaume de *Goyame*, où sont les plus riches mines d'or. On porte à *Gondar* tout ce qu'on tire de ces mines, on le purifie, & on le met en lingots qu'on porte dans le tresor Imperial, d'où il ne sort que pour le payement des Troupes & pour les dépenses de la Cour.

La grande puissance de l'Empereur vient de ce qu'il est le maistre absolu de tous les biens de ses Sujets. Il les oste & les donne comme bon lui semble. Quand le chef d'une famille meurt, il s'empare de tous ses biens immeubles, dont il laisse les deux tiers à ses enfans ou à ses heritiers. Il dispose de l'autre

tre

tre tiers en faveur d'un autre, qui devient par là son Feudataire, & qui est obligé de le servir à la guerre à ses dépens, & de lui fournir des Soldats à proportion des biens qu'il lui donne : ce qui fait que ce Prince, qui a un nombre presque infini de ces Feudataires, peut mettre de puissantes Armées sur pied en peu de temps & à peu de frais.

Dans toutes les Provinces il y a des controlles, où l'on tient un registre exact de tous les biens qui reviennent au Domaine Imperial par la mort du possesseur, & qui sont donnez ensuite à des Feudataires. Voicy la maniere dont l'Emperur les met en possession de ces biens. Il envoie à celui qu'il a choisi pour estre son Feudataire un bandeau de taffetas, sur lequel sont écrits ces mots en lettres d'or, *Jesus em-*
H

pereur d'*Ethiopie* de la Tribu de *Juda*, lequel a toujourns vaincu ses ennemis. L'Officier qui porte cet ordre de l'Empereur, attache lui-mesme en ceremonie ce bandeau au front du nouveau Feudataire, & va ensuite accompagné de trompettes, de tymbales, & d'autres instrumens, & de quelques Cavaliers, le mettre en possession des biens dont le Prince vient de le gratifier.

Les Ancestres de l'Empereur avoient des jours reglez pour paroistre en public. Ce Prince s'est delivré de cette servitude. Il sort quand il le juge à propos, tantôt en ceremonie & tantôt avec moins d'éclat. Quand il sort en ceremonie, il est au milieu d'un gros de Cavalerie sur un cheval richement enharnaché : il est precedé & suivi d'une garde de deux mille hommes. Comme le

Soleil est si brûlant en Ethiopie qu'il enleve la peau du visage, à moins qu'on ne prenne quelque precaution pour s'en garentir , l'Empereur met sur sa teste un carton plié en voute ou demi-cercle , couvert d'une riche étoffe d'or , lequel s'attache sous le menton. C'est pour éviter l'embarras d'un parasol & pour recevoir l'air par devant & par derriere , qu'il en use ainsi. Le divertissement le plus ordinaire de ce Prince est de faire faire l'exercice à ses Troupes & de s'exercer à tirer : ce qu'il fait avec tant d'adresse, qu'il passe pour le plus habile tireur de ses États.

Les pluyes durent six mois en Ethiopie ; elles commencent au mois d'Avril , & ne cessent qu'à la fin de Septembre. Pendant les trois premiers mois les jours sont fereins & beaux ; mais dès que

le Soleil se couche , il pleut jusqu'à ce qu'il se leve ; ce qui est accompagné ordinairement de tonnerres & d'éclairs. On a cherché long-temps la cause du débordement du Nil , qui se fait tous les ans si regulierement en Egypte. On l'a attribuée mal à propos à la fonte des neiges ; car je ne crois pas qu'en en ait jamais vû en Ethiopie. Il n'en faut point chercher d'autre cause que ces pluyes qui sont si abondantes qu'il semble que ce soit un deluge d'eau qui tombe. Les torrens s'enflent alors extraordinairement , & entraînent avec eux de l'or beaucoup plus pur que celui qu'on tire des mines. Les païsans le ramassent avec un grand soin.

Il n'y a gueres de païs plus peuplé ni plus fertile que l'Ethiopie. Toutes les campagnes & les

montagnes mesme, qui sont en grand nombre, sont cultivées. On voit des plaines entieres couvertes de Cardamomum & de Gingembre, qui a une odeur très-agréable. La plante en est quatre fois plus grande que ne l'est celle des Indes. La multitude des grandes rivières, qui arrosent l'Ethiopie, & qui sont toujours bordées de Lys, de Jonquilles, de Tulippes, & d'une infinité d'autres fleurs que je n'ai pas veües en Europe, rendent ce Pais délicieux: les forests sont remplies d'Orangers, de Citronniers, de Jasmins, de Grenadiers & de plusieurs autres arbres couverts de très-belles fleurs, qui répandent une odeur merveilleuse. On y trouve un arbre, qui porte une espee de roses beaucoup plus odoriferantes que les nostres.

J'ay veu en ce pais-là un animal extraordinaire. Il n'est gueres plus gros qu'un de nos Chats, il a le viage d'un homme & une barbe blanche. Sa voix est semblable à celle d'une personne qui se plaint. Cet animal se tient toujours sur un arbre, & on m'a assuré qu'il y naist & qu'il y meurt. Il est si sauvage qu'on ne peut l'appriivoiser. Quand on en a pris quelqu'un qu'on veut élever, quelque soin qu'on se donne, il deperit & meurt de melancolie. On en tira un en ma presence, qui s'attacha à une branche d'arbre en s'entrelassant les jambes l'une dans l'autre, & qui mourut quelques jours après.

Aussi-tost que les pluyes sont cessées, l'Empereur a coûtume de se mettre en campagne. Il fait la guerre aux Roys de *Galla* & de *Changalla*, qui sont ses plus puis-

sans ennemis. Ces Princes, qui estoient autrefois tributaires de l'Empire d'Ethiopie, se servirent de la foiblesse des regnes precedens, pour secoïer le joug & pour vivre dans l'indépendance. L'Empereur qui regne aujourd'hui, les a sommés de rentrer dans leurs premiers engagements; & sur le refus qu'ils en ont fait, il leur a déclaré la guerre. Il les a vaincus en plusieurs combats, ce qui a tellement intimidé ces Peuples que dès que l'Armée Ethiopienne paroist en campagne, ils se retirent dans des montagnes inaccessibleles, où ils vendent chèrement leur vie, quand on va les y attaquer. Cette guerre estoit au commencement très-meurtriere, & un grand nombre de braves gens y perissoient tous les jours; parce que les Soldats -
poisonnent leurs armes avec le

suc d'un fruit, qui est à peu près semblable à nos Grosselles rouges ; ainsi dès qu'on avoit le malheur d'estre blessé, on perdoit la vie sans ressource. Les Ethiopiens desolez des pertes qu'ils faisoient, ont trouvé dans ces derniers temps un moyen seur d'arrester l'effet d'un poison si violent. Ils font un cataplasme avec leur urine qu'ils délayent dans le sable. Ce cataplasme appliqué sur la playe, en tire le venin avec tant de succez que le malade se trouve gueri en peu de temps.

L'Empereur, avant que de se mettre en campagne, fait publier le jour de son depart, & dresser ses tentes dans une grande plaine à la veuë de la ville de *Gondar*. Elles sont toutes magnifiques. Celle où loge l'Empereur, est de velours rouge brodée d'or. Trois
jours

jours après ce Prince fait porter par toute la Ville ses deux grandes Tymballes d'argent, monte à cheval, & se rend à *Arrington*, où est le rendez-vous de toute l'Armée. L'Empereur employe trois jours à en faire la reveüe, après laquelle on entre en action; ce qui ne dure qu'environ trois mois. Les Armées sont si nombreuses, qu'on m'a assuré que celle que l'Empereur commandoit en l'année 1699. estoit de quatre à cinq cens mille hommes.

Le Palais d'*Arrington* n'est pas moins magnifique que celui de *Gondar*, qui demeure presque desert en l'absence du Prince. On y laisse quatre à cinq mille hommes pour y garder la Couronn. Cette garnison est commandée par un des principaux Ministres, qui ne doit jamais sortir du Pa-

lais. Mon peu de santé m'empêcha de suivre l'Empereur à l'Armée. Il en revint quelques jours avant les festes de Noël qu'il celebra dans sa Capitale dix jours plus tard que nous; parce que les Ethiopiens aussi bien que les Chrétiens d'Orient; n'ont pas reformé leur Calendrier. L'Epiphanie est en Ethiopie une des Festes des plus solennelles, on l'appelle *Gottas*, c'est-à-dire, le jour qu'on se lave; parce qu'on se baigne ce jour-là en memoire du Baptême de nostre Seigneur JESUS-CHRIST. L'Empereur va avec toute sa Cour à *Kaa*, qui est un Palais près de *Gondar*, où il y a un magnifique bassin d'eau, qui sert à cette pieuse ceremonie. Aux Festes solennelles; qui sont en assez grand nombre en Ethiopie, l'Empereur fait distribuer un bœuf à chacun de ses

Officiers; ce qui va quelquefois jusqu'à deux mille bœufs.

On a esté long-temps en Europe dans l'erreur sur la couleur & le visage des Ethiopiens, cela vient de ce qu'on les a confondus avec les Noirs de la Nubie leurs voisins. La couleur naturelle des Ethiopiens est brune & olivastre. Ils ont la taille haute & majestueuse, les traits du visage bien marquez, les yeux beaux & bien fendus, le nez bien pris, les levres petites, & les dents blanches; au lieu que les habitants du Royaume de *Sennar* ou de la Nubie, ont le nez écrasé, les levres grosses & épaisses & le visage fort noir.

L'habit des personnes de qualité est une veste de soye, ou d'une fine toile de coton avec une espee d'escharpe. Les bourgeois sont habillez de la mesme

maniere, avec cette difference qu'ils ne portent point de soye, & que la toile de coton dont ils se fervent, est plus grossiere. Pour le peuple il n'a qu'un calçon de coton & une escharpe, qui lui couvre le reste du corps. La maniere de se saluer en Ethio pie est fort particuliere : on se prend la main droite les uns aux autres, & on se la porte mutuellement à la bouche ; on prend aussi l'escharpe de celui qu'on salue & on se l'attache autour du corps ; ce qui fait que ceux, qui ne portent point de vestes, sont demi-nuds quand on les salue.

L'Empereur se nomme Jesus. Quoyqu'il ne soit âgé que de quarante & un an, sa famille est déjà très-nombreuse. Il a huit Princes & trois Princesses. L'Empereur a de grandes qualitez, un esprit vif & penetrant ; une hu-

meur douce & affable , & la taille d'un heros. C'est l'homme le mieux fait que j'aye veu en Ethiopie. Il aime les sciences & les beaux arts ; mais sa passion est pour la guerre. Il est brave & intrepide dans les combats & toujours à la teste de ses trouques. Son amour pour la justice est extraordinaire ; il la fait rendre à ses Sujets avec une grande exactitude ; mais comme il n'aime pas le sang , ce n'est qu'avec peine qu'il fait mourir un criminel. De si grandes qualitez le font également craindre & aimer de ses Sujets , qui le respectent jusqu'à l'adoration. Je lui ay ouï dire qu'il n'est pas permis à un Chrestien de repandre le sang d'un autre Chrestien sans de grandes raisons. De là vient qu'il veut qu'on fasse d'exactes & amples informations, avant

que de condamner un criminel à la mort. Le supplice des coupables est de pendre ou de couper la teste. On en condamne quelques-uns à perdre leurs biens avec deffenses à qui que ce soit sous des peines tres-rigoureuses , de les assister , & mesme de leur donner à boire ou à manger ; ce qui fait errer ces miserables comme des bestes feroces. Comme l'Empereur est humain , il ne se rend pas difficile à faire grace à ces malheureux. Il est surprenant que les Ethiopiens estant naturellement aussi vifs & aussi prompts qu'ils le sont, on n'entende presque pas parler de meurtres, ni de ces crimes énormes qui font horreur. Outre la Religion je suis persuadé que la justice exacte que l'on rend en cet Empire, & la grande Police qu'on y garde contribuent beaucoup à

l'innocence & à l'intégrité des mœurs.

J'avois porté en Ethiopie une caisse de remedes chymiques , c'étoit un travail de six à sept ans. L'Empereur s'informa exactement de quelle maniere on preparoit ces remedes , & comment on s'en servoit ; quels en estoient les effets ; pour quelles maladies on les devoit employer. Il ne se contenta pas de le sçavoir , il le fit mettre par écrit : mais ce que j'admirai davantage , c'est qu'il goûtoit extrêmement les raisons Physiques que je lui apportois de toutes ces choses. Je lui appris la composition d'une espece de bezoar , dont je me suis toujours servi avec un succez extraordinaire pour guerir toutes les fievres intermittentes , comme l'Empereur & deux des Princes ses enfans l'éprouve-

rent. Il voulut voir aussi de quelle maniere on tiroit les essences.

Dans cette vûë il m'envoya à *Tzamba* Monastere situé sur la riviere de *Reb* à demi lieuë de *Gondar*. L'Abbé que l'Empereur honore pour sa vertu & pour sa probité, me reçût avec beaucoup d'honnesteté. C'est un venerable vieillard âgé de quatre-vingt dix ans, & un des plus sçavans de l'Empire. J'y dressai mes fourneaux, & je preparai tout ce qui estoit neccessaire. L'Empereur s'y rendit *incognito*. Je fis plusieurs experiences en sa presence, & lui communiquai plusieurs secrets, dont il me parut extrêmement curieux. Je me crois obligé ici d'avertir ceux qui voudront porter des remedes en *Ethiopie*, de ne prendre que des remedes chymiques, parce que les *Electuai-*

res & les Syrops se corrompent aisément sous la Ligne , au lieu que les essences & les Esprits se transportent aisément sans se gâster & se conservent malgré la chaleur.

Comme je demeurai trois semaines avec l'Empereur à *Tzenba* , ce Prince curieux me parla souvent de Religion , & me marqua avoir un grand desir de s'instruire de nostre creance & de sçavoir en quoy nous differions de la Religion des *Coptes* , qui est celle qu'on suit en Ethiopie. Je tâchai de le satisfaire autant qu'il me fut possible ; mais je lui avoüai que n'ayant pas étudié les matieres les plus subtiles de la Theologie , je lui avois amené un homme des plus habiles de l'Europe , soit dans les Mathematiques , soit dans la Theologie. L'Empereur jetta alors un pro-

fond soupir , & me dit d'un air touchant : *j'ay donc beaucoup perdu*. Je vous avoüe que j'eus dans ce moment le cœur penetré d'une douleur très-vive de voir que la mort m'avoit enlevé le P. de Brevedent mon cher compagnon ; car ce Pere, qui estoit insinuant & habile, se feroit avantageusement servi d'une occasion si favorable pour convertir ce grand Prince , & pour l'instruire à fond de la croyance de l'Eglise Catholique.

Un jour que nous estions seuls, l'Abbé du Monastere, mon interprete & moy, l'Empereur me pressa de lui expliquer nettement mes sentimens sur la personne de JESUS-CHRIST. Je lui répondis que nous ne croïons pas que la nature humaine fust perdue & absorbée en JESUS-CHRIST dans la nature divine , comme

une goutte de vin est perduë & absorbée dans la mer , ainsi que l'enseignent les *Coptes* & les Ethiopiens , comme l'Empereur me l'avoïa , mais que nous croïons que le Verbe , qui est la seconde personne de la très-sainte Trinité , s'estoit fait véritablement homme ; enforte que cet Homme-Dieu que nous appelons JESUS-CHRIST , avoit deux natures , la nature divine en qualité de Verbe & de seconde Personne de la très-sainte Trinité , & la nature humaine dans laquelle il a paru vrai homme , a véritablement souffert en son corps , & a enduré librement & volontairement la mort pour le salut de tous les hommes. Après que j'eus parlé , l'Empereur se tourna vers l'Abbé , & autant que j'en pus juger , s'entretint avec lui sur ce que je venois de dire. Ils

ne me parurent point surpris, & je ne croy pas qu'ils soient fort éloignez des sentimens de l'Eglise Catholique sur ce point. Depuis cette conference l'Abbé me marqua encore plus d'amitié qu'auparavant. Pendant le séjour que l'Empereur fit à *Tzembra*, un de ses divertissemens les plus ordinaires estoit de voir ses Pages monter à cheval & faire le manège, à quoy cette jeunesse est fort adroite.

Il n'y a de *Tzembra* aux sources du Nil qu'environ soixante lieuës de France. J'avois dessein de voir ces fameuses sources, dont on a tant parlé en Europe, & l'Empereur avoit eu la bonté de me donner une Compagnie de Cavalerie pour m'y accompagner, & pour m'y servir d'escorte: mais je ne pus profiter d'une occasion si favorable, m'estant

trouvé alors très-incommode d'un mal de poitrine qui me tourmente depuis long-temps. Je priai *Mourat* un des premiers Ministres de l'Empereur & Oncle de l'Ambassadeur dont j'ay déjà parlé, de m'en instruire. *Mourat* est un venerable vieillard âgé de cent quatre ans, qui a esté employé pendant plus de soixante ans dans des negociations très-importantes auprès du Mogol & dans toute les Cours des Indes. L'Empereur a tant de consideration pour lui qu'il l'appelle ordinairement *Baba Mourat*, c'est-à-dire, *Pere Mourat*. Voici ce que ce Ministre qui a esté souvent aux sources du Nil, & quiles a examinées avec soin, m'en a rapporté.

Il y a dans le Royaume de *Goyame* une montagne fort élevée, au haut de laquelle sont deux

grosses sources d'eau, l'une à l'Orient & l'autre à l'Occident. Ces deux sources forment deux ruisseaux, qui se précipitent avec une grande impetuosité vers le milieu de la montagne dans une terre spongieuse & tremblante, qui est couverte de cannes & de joncs. Ces eaux ne paroissent qu'à dix ou douze lieues de là, où se réunissant, elles forment la riviere du Nil, qui se grossit en peu de temps par les eaux de plusieurs autres rivières qu'elle reçoit. Ce qui est merveilleux, c'est que le Nil passe au milieu d'un lac sans y mesler ses eaux. Ce lac est si grand qu'on l'appelle *Bahal Dembea*, c'est-à-dire, la mer de *Dembea*. Le país qui l'environne est enchanté; on ne voit de tous costez que de grosses bourgades & de beaux bois de lauriers. Sa longueur est d'envi-

ron cent lieuës & sa largeur de trente-cinq à quarante. L'eau en est douce & agreable , & beaucoup plus legere que celle du Nil. Il y a vers le milieu de ce Lac une Isle où l'Empereur a un Palais , qui ne cede en rien à celui de *Gondar* pour la beauté & la magnificence des bastimens , quoy qu'il ne soit pas si grand.

L'Empereur y fit un voyage , & j'eus l'honneur de l'y accompagner ; il passa seul dans un petit bateau conduit par trois rameurs : nous le suivîmes le Neveu du Ministre *Mourat* & moy dans un autre. Ces bateaux où il ne peut au plus tenir que six personnes , sont composez de nates de jonc jointes ensemble fort proprement , mais sans estre gaudronnées. Quoyque les joncs de ces nates soient fort ferrez les uns contre les autres , je ne com-

prends pas comment ces bateaux sont à l'épreuve de l'eau.

Nous demeurâmes trois jours dans ce Palais enchanté, où je fis quelques expériences de Chymie, qui plurent fort à l'Empereur. Ce Palais a une double enceinte de murailles & deux églises desservies par des Religieux, qui vivent en Communauté. L'une des deux Eglises est dédiée à saint Claude, & donne le nom à cette Isle, qui s'appelle l'Isle de saint Claude, & qui a environ une lieüe de circuit.

Un des trois jours que nous fûmes en ce lieu-là, on vint avertir l'Empereur qu'il paroïssoit sur le Lac quatre *Hypopotames* ou chevaux de riviere. Nous eûmes le plaisir de les voir pendant demie heure. Ils pouissoient l'eau devant eux & s'élançoient fort haut. La peau de deux de ces animaux estoit

estoit blanche, & celle des deux autres rouge. Leur teste ressembloit à celle des chevaux, mais leurs oreilles estoient plus courtes. Je ne pûs bien juger du reste de leur corps, ne l'ayant veu que confusément. Ces *Hypopotames* sont des amphibies, qui sortent de l'eau pour brouter l'herbe sur le rivage, où ils enlèvent souvent les chevres & les moutons, dont ils se nourrissent. Leur peau est fort estimée; on en fait des boucliers, qui sont à l'épreuve du mousquet & de la lance. Les Ethiopiens mangent la chair de ces animaux, qui doit estre une mauvaise nourriture.

Voicy la maniere dont on les prend. Lorsqu'on en aperçoit quelqu'un, on le suit le sabre à la main, & on lui coupe les jambes. Ne pouvant presque plus nager, ils viennent

au bord du rivage où ils achevent de perdre leur sang. L'Empereur commanda de tirer le canon sur ces *Hypopotames*; mais comme on ne fut pas assez prompt à le tirer, ces animaux se replongerent en l'eau & disparurent.

De l'Isle de saint Claude l'Empereur alla à *Arrington* place de guerre dont j'ai déjà parlé, & moi je pris la route d'*Emfras* qui est à une journée de *Gondar*. La ville d'*Emfras* n'est pas si grande que *Gondar*, mais elle est plus agreable & dans une plus belle situation; les maisons mesmes y sont mieux basties. Elles sont toutes separées les unes des autres par des hayes vives toujours vertes & couvertes de fleurs & de fruits, & entremêlées d'arbres plantez à une distance égale. C'est l'idée qu'on se doit former de la plus-

part des villes d'*Ethiopie*. Le Palais de l'Empereur est situé sur une éminence, qui commande toute la Ville.

Emfras est fameuse par le commerce des Esclaves & de la Civette. On y élève une quantité si prodigieuse de ces animaux qu'il y a des Marchands qui en ont jusqu'à trois cens. La Civette est une espece de chat : on a peine à la nourrir : on lui donne trois fois la semaine du bœuf crud, & les autres jours une espece de potage au lait. On parfume cet animal de temps en temps de bonnes odeurs, & une fois la semaine on racle proprement une matiere onctueuse, qui sort de son corps avec la sueur. C'est cet excrement qu'on appelle la Civette, du nom de l'animal mesme. On renferme cette matiere avec soin dans des cornes de bœuf qu'on

tient bien bouchées.

J'arrivai à *Emfras* dans le temps des vendanges, qu'on ne fait pas en Automne comme en Europe ; mais au mois de Fevrier. J'y vis des grapes de raisin , qui pesoient plus de huit livres, & dont les grains estoient gros comme de grosses noix. Il y en a de toutes les couleurs. Les raisins blancs, quoique de très-bon goust, n'y sont pas estimez : j'en demandai la raison, & je conjecturai par la maniere dont on me répondit, que c'estoit parce qu'ils estoient de la couleur des Portugais. Les Religieux d'Ethiopie inspirèrent au peuple une si grande aversion contre les Europeans, qui sont blancs par rapport à eux, qu'ils leur font mépriser, & mesme haïr tout ce qui est blanc.

Emfras est la seule ville d'Ethiopie où les Mahometans fassent

un exercice public de leur Religion, & où leurs maisons soient meslées avec celles des Chrétiens.

Les Ethiopiens n'ont qu'une femme, mais ils souhaiteroient fort qu'il leur fust permis d'en avoir plusieurs, & de trouver dans l'Evangile quelque chose qui pût autoriser ce sentiment. Dans le temps que j'estois à *Tzamba* avec l'Empereur, il me demanda ce que j'en pensois. Je lui dis que la pluralité des femmes n'estoit ni nécessaire à l'homme, ni agreable à Dieu, puisque Dieu n'avoit créé qu'une femme pour Adam, & que c'estoit ce que nostre Seigneur vouloit marquer, quand il dit aux Juifs que Moïse ne leur avoit permis d'avoir plusieurs femmes qu'à cause de la dureté de leur cœur; mais que cela n'avoit pas esté

ainsi dès le commencement. Les Religieux d'Ethiopie sont fort severes à l'égard de ceux qui entretiennent plusieurs femmes ; mais les Juges laïques ont beaucoup plus d'indulgence.

Les Ethiopiens font profession du Christianisme ; ils reçoivent l'Ecriture & les Sacremens ; ils croient la Transsubstantiation du pain & du vin au Corps & au Sang de nostre Seigneur JESUS-CHRIST ; ils invoquent les Saints comme nous ; ils communient sous les deux especes, & consacrent avec le pain levé comme les Grecs ; ils observent quatre caremes comme les Orientaux ; le grand Careme , qui dure cinquante jours ; celui de saint Pierre & de saint Paul, qui dure quelquefois quarante jours & quelque fois moins, selon que la Feste de Pasques est plus

ou moins avancée; celui de l'Assomption de nostre-Dame, qui est de quinze jours; & celui de l'Avent, qui dure trois semaines. Dans tous ces Carefmes on ne se sert ni d'œufs, ni de beurre, ni de fromage, & on ne mange qu'après le Soleil couché, mais on peut boire & manger jusqu'à minuit. Comme il n'y a point d'Oliviers en Ethiopie, ils sont obligez de se servir d'une huile qu'ils tirent d'une graine du pais, & qui est assez agreable au goust. Ils jeusnent encore avec la mesme rigueur tous les Mercredis & Vendredis de l'année. La priere precede toûjours le repas. Une heure avant le coucher du Soleil les païsans quittent leur travail pour aller à la priere, ne voulant pas manger qu'ils ne se soient aquitez de ce devoir. On ne dispense personne du jeusne. Les

vieillards, les jeunes gens, même les malades y sont également obligez. On fait ordinairement communier les enfans à dix ans, & dés qu'ils ont communié, on les oblige de jeufner.

La declaration de leurs pechez est fort imparfaite: voici la maniere dont ils la font. Ils vont se prosterner aux pieds du Prestre, qui est assis, & là ils s'accusent en general d'estre de grands pecheurs & d'avoir merité l'enfer, sans jamais entrer en aucune circonstance des pechez qu'ils ont commis. Après cette declaration le Prestre tenant de la main gauche le livre des Evangiles & une croix de la droite, touche de la croix les yeux, les oreilles, le nez, la bouche & les mains du penitent en recitant quelques prieres; il lit ensuite l'Evangile, fait plusieurs signes de croix sur lui, lui

lui impose une penitence, & le renvoye.

Les Ethiopiens ont beaucoup plus de modestie & de respect dans les Eglises, qu'on n'en a ordinairement en Europe. Ils n'y entrent que pieds nuds ; c'est pour cela que le pavé de leurs Eglises est couvert de tapis : on n'y entend ni parler, ni moucher, & on n'y tourne jamais la teste. Quand on va à l'Eglise il faut toujours avoir du linge blanc, autrement on en refuseroit l'entrée à ceux qui se presenteroient. Quand on donne la Communion, tout le monde se retire, & il ne reste dans l'Eglise que le Prestre & les Communians. Je ne sçay, s'ils en usent ainsi par un sentiment d'humilité, comme se croyant indignes de participer aux divins mysteres.

Leurs Eg l i e s sont tres - pro-
L

pres: on y voit des tableaux & des peintures ; mais jamais de statuës ni d'images en bosse. L'Empereur ne laissa pas d'accepter des Crucifix en relief que j'eus l'honneur de lui présenter avec quelques mignatures. Il les baïsa avec respect, & les fit mettre dans son cabinet. Les mignatures estoient des images des Saints , dont il fit écrire le nom au bas en Ethiopien. C'est dans cette occasion que ce Prince me dit que nous estions tous de la mesme Religion, & que nous ne differions que par le rit. Ils font des encensemens presque continuels pendant leurs Messes & pendant l'Office: quoy qu'ils n'ayent pas de livres notez, leur chant est juste & agreable: ils y meslent le son des instrumens. Les Religieux se levent deux fois la nuit pour chanter des Pseaumes. Hors de l'Eglise leur habit

est à peu près semblable à celui des seculiers ; ils n'en sont distinguez que par une calotte jaune ou violette qu'ils portent sur la teste. Ces diverses couleurs distinguent leurs ordres : on les respecte beaucoup en Ethiopie.

Les Ethiopiens ont retenu des Juifs la Circoncision. On circoncit l'enfant le septième jour après sa naissance, & on le baptise ensuite, pourvû qu'il ne soit pas en danger de mort ; car alors on ne differeroit pas le Baptême. La Circoncision ne passe pas parmi eux pour un Sacrement, mais pour une pure ceremonie qu'on pratique à l'imitation de JESUS-CHRIST, qui a bien voulu estre circoncis. On m'a assuré que les Papes avoient toleré cet usage de la Circoncision en Ethiopie, en leur declarant qu'on ne devoit pas croire que la Circonci-

sion fust nécessaire au salut.

Je pourrois ajoûter ici plusieurs autres choses très-curieuses, qui regardent l'Ethiopie; mais comme je n'en suis pas parfaitement instruit, & que je ne veux rien avancer que ce que j'ay vû moy-mesme, ou ce que j'ay appris de témoins irreprochables, je me bornerai aux remarques que j'ay faites.

Comme je voyois que ma santé s'affoiblissoit tous les jours par de continuelles rechutes; je pris la resolution de revenir en France, & de demander mon congé à l'Empereur. Ce Prince témoigna un veritable chagrin de mon dessein, il renouvella ses ordres pour me bien traiter, craignant que je ne fusse pas content; il m'offrit des maisons, des terres, & mesme un établissement très-considerable: mais quelque en-

vie que j'eusse de rendre service à un Prince si aimable, & qui a de si grandes qualitez; je lui representai que depuis la grande maladie, dont j'avois pensé mourir à *Barko*, je n'avois pû me rétablir, quelques remedes que j'eusse fait, & quelques precautions que j'eusse prises; que je ne pouvois recouvrer ma santé que je ne changeasse de climat, & que je ne reprisse mon air natal; que j'estois au desespoir d'estre obligé de m'éloigner d'un si grand Prince, mais que je mourrois infailliblement, si je m'opiniastrois à demeurer plus longtemps dans ses Etats. L'Empereur plein de bonté m'accorda, quoyqu'avec peine, la grace que je lui demandois avec tant d'instance; mais il ne le fit qu'à condition que dès que je serois rétabli, je retournerois en Ethio-

pie, & afin de m'y engager par ce qu'il y a de plus saint, il me fit jurer sur les saints Evangiles que je ne manquerois pas à la parole que je lui donnois, & que je la tiendrois inviolablement.

L'estime qu'il avoit conçüe pour le Roy sur ce que je lui avois dit, & sur ce qu'il en avoit appris d'ailleurs, le porta à vouloir s'unir avec un Prince, dont la réputation faisoit tant de bruit par tout le monde, & à lui envoyer un Ambassadeur avec des lettres & des presens. Il jeta d'abord les yeux sur un Abbé appelé *Abona Gregorios*, & dans cette vüe il m'ordonna de lui apprendre la langue latine. Comme ce Religieux avoit beaucoup d'esprit, & qu'il parloit & écrivoit parfaitement en Arabe, il fit en peu de temps un progres.

très-considérable dans cette langue ; mais parce qu'en *Ethiopie* on se sert plus volontiers pour les Ambassades, des Etrangers que des gens du pais, il ne fut pas difficile au Ministre *Mourat* de faire nommer son neveu pour l'Ambassade de France. L'Empereur le declara publiquement, & lui fit preparer ses presens, qui consistoient en Elephants, en chevaux, en jeunes enfans *Ethiopiens* & autres presens.

Estant à l'Audience de l'Empereur, avant qu'il se fust déterminé sur le choix d'un Ambassadeur, il fit venir les Princes ses enfans, & s'adressant à un des plus jeunes âgé de huit à neuf ans, il lui dit qu'il avoit envie de l'envoyer en France, qui estoit le plus beau pais du monde. Ce jeune Prince lui répondit avec beaucoup d'esprit, que ce seroit

pour lui une extrême peine de s'éloigner de lui , mais que si ce voyage lui faisoit plaisir, il l'entreprendroit avec joye. L'Empereur m'adressant ensuite la parole , me demanda de quelle maniere on traiteroit son fils à la Cour de France , s'il prenoit la resolution de l'y envoyer. Je lui répondis qu'on le traiteroit avec tous les honneurs que merite le plus grand & le plus puissant Prince de l'Affrique. *Il est encore trop jeune*, me repartit l'Empereur, *& le voyage est trop long & trop difficile, mais quand il sera plus fort & plus avancé en âge, il pourra l'entreprendre.*

Mon depart estant arresté , l'Empereur me donna mon Audience de congé avec les ceremonies ordinaires. Lorsque je fus en sa presence , le grand Tresorier apporta un bracelet d'or

que l'Empereur eut la bonté de me mettre au bras au son des tymballes & des trompettes. Cet honneur répond en Ethiopie à celui que font les Princes d'Europe, quand ils donnent leurs Ordres. Ensuite il me donna le manteau de ceremonie, & comme c'estoit le temps du repas, il me fit l'honneur de me retenir & de me faire manger à une table auprès de la sienne, mais qui n'estoit pas si haute. Après dîner je pris congé de l'Empereur qui ordonna au grand Tresorier de me fournir tout ce que je lui demanderois.

Mon depart fut fixé au second jour de May de l'année mil sept cens. On me donna un Officier avec une escorte de cent Cavaliers pour me conduire jusqu'aux confins de l'Empire, & un Interprete qui sçavoit les langues des

Provinces par où nous devions passer ; car chaque Province a sa langue particuliere. Plusieurs Marchands qui alloient à *Messua*, se joignirent à moy, & furent bien-aisés de profiter de cette occasion pour faire leur voyage plus sûrement. Quoique l'Ambassadeur *Mourat* me pressât de partir de peur des pluies, qui commençoient déjà à tomber toutes les nuits ; il ne pût se mettre si-tôt en chemin, parce que l'Empereur l'arresta. Nous nous donnâmes rendez-vous à *Dz-varna* pour continuer ensemble nostre route. Je ne pûs, sans estre attendri, quitter l'Empereur, qui me marqua mille bontez, & me parut estre sensible à cette separation. J'avouë que je ne pense jamais à ce grand Prince qu'avec les sentimens de la plus tendre reconnoissance, & sans mes in-

commoditez, je me ferois attaché à sa personne, & j'aurois sacrifié le reste de mes jours à son service. Les principaux Seigneurs de sa Cour, me firent l'honneur de m'accompagner pendant deux lieues, selon les ordres qu'il leur en avoit donné.

Nous prîmes nostre route par la ville d'*Emfras* dont j'ay déjà parlé. L'Officier qui nous conduisoit, arrivoit une heure avant nous dans les lieux où nous devions loger. Il alloit descendre chez le Gouverneur, ou chez le Chef du Village, & lui montrait les ordres de la Cour, qui sont écrits sur un rouleau de parchemin. Ce rouleau est renfermé dans de petites courges qu'il porte attachées à son col avec des cordons de soye. Si-tost qu'il est arrivé, les Principaux de la Ville ou du lieu s'assembent devant la

porte du Gouverneur , où en leur presence il détache sa courge, la rompt & en tire le petit rouleau de parchemin, qui s'appelle en langue du païs *Ati Hefes*, c'est-à-dire, *Commandement de l'Empereur* ; il le remet avec beaucoup de respect au Gouverneur , en lui disant , que s'il ne l'exécute il y va de sa teste : lorsqu'un ordre est sous peine de la vie, il est écrit en lettres rouges. Le Gouverneur pour marquer son respect & son obéissance, le prend & le met sur sa teste ; il donne ensuite ses ordres pour deffrayer par tous les lieux de son Gouvernement l'Officier & toute sa Compagnie.

Nous employâmes un jour à aller de *Gondar* à *Emfras* ; parce qu'il nous fallut traverser une haute montagne par des chemins très-difficiles. Il y a sur cette

montagne un grand Monastere avec une Eglise dediée à sainte Anne. Ce lieu est fameux, & on y vient de fort loin en pelerinage. On voit dans ce Monastere une fontaine d'une eau très-claire & très-fraîche, les Pelerins en boivent par devotion: ils pretendent qu'elle fait plusieurs guerifons miraculeuses par l'intercession de sainte Anne, à laquelle les Ethiopiens ont beaucoup de devotion.

Nous arrivâmes à *Emfras* le troisiéme de May, & nous logeâmes dans une belle maison, qui appartient au vieux *Mourat*. On m'y regala pendant trois jours. J'entendis en cette ville des concerts de harpe & d'une espece de violon, qui approche fort des nostres. J'assistai aussi à une espece de spectacle: les Acteurs chantent des vers à l'hon-

neur de celui qu'ils veulent divertir , & font mille tours de souplesse. Les uns dansent des ballets au son de petites tymballes , & comme ils sont lestes & légers, ils font en dansant des postures fort extravagantes. Les autres ayant un sabre nud dans une main , & tenant un bouclier dans l'autre , representent des combats en dansant , & font des sauts si surprenans qu'on ne les pourroit croire, si on ne les avoit pas vus. Un de ces fauteurs m'apporta une bague, & me dit de la cacher ou de la faire cacher par quelqu'un, & qu'il sçauroit bientôt me dire où elle seroit. Je la pris , & je la cachai si bien que je crus qu'il lui seroit impossible de deviner où je l'avois mise. Un moment après je fus fort surpris que cet homme s'approcha de moy en dansant toujours en ca-

dence , & me dit doucement à l'oreille qu'il avoit la bague , & que je ne l'avois pas bien cachée. Il y en a d'autres qui tiennent une lance d'une main & un verre plein d'hydromel de l'autre, & sautent prodigieusement haut sans qu'ils en repandent une goutte.

On me pria de voir une personne de qualité qui estoit malade. Un des assistans me dit à l'oreille *Mich* , c'est-à-dire , *l'esprit malin l'a frappé*. Lorsque j'estois à *Gondar* , on m'avoit souvent parlé de cette maladie qu'on attribuoit au Démon , & l'Empereur mesme m'en avoit demandé plus d'une fois mon sentiment : je lui répondis que Dieu ne permettoit ces obsessions que pour nous punir de nos pechez , ou pour faire éclater sa puissance ; que nous avions un

remede infailible dans le signe de la Croix, & que le Diable n'avoit aucun pouvoir sur les veritables Chrestiens. C'est ici où les exorcismes de l'Eglise Catholique seroient fort necessaires pour la guerison de ces maladies: on a vû souvent dans ces païs schismatiques des effets merveilleux des prieres, dont l'Eglise se sert dans ces occasions.

D'*Emfras* nous allâmes coucher à *Coga*. C'étoit autrefois la demeure des Empereurs d'Ethiopie. La ville est petite, mais la situation en est charmante, & les dehors en sont très-agreables. J'allai loger chez le Gouverneur de la Province, qui me fit beaucoup d'honneur aussi-bien que tous les autres Gouverneurs & Chefs de Villages, chez qui je logeai dans toute la route. On commença à *Coga* à confier nos bagages aux Seigneurs

Seigneurs des Villages, qui nous les firent porter jusqu'à la frontiere de la maniere dont je l'ai déjà expliqué. Je n'ai pas marqué exactement les lieux par où nous avons passé; la grande foiblesse où j'estois alors ne me permettoit pas d'écrire comme je l'aurois souhaitté.

Nous emploïâmes sept à huit jours à traverser la Province d'*Ogara*, où il ne fait pas de si grandes chaleurs qu'ailleurs, parce qu'il y a plusieurs montagnes fort hautes. On m'a dit qu'on y trouvoit de la glace en certain temps de l'année, je n'oserois l'assurer. Il y a dans ces montagnes des maisons pratiquées dans le roc, & on me fit voir un endroit, où de jeunes gens s'estant allez cacher pour faire la débauche, y furent tous petrifiez. Ceux

ture, m'ont dit qu'on voit encore ces jeunes débauchez dans la posture où ils se trouverent, quand ils furent changéz en pierres. Je crois que ces figures sont des congelations, dans lesquelles la nature se jouë quelquefois. Il y a dans ces montagnes un si grand nombre de maisons qu'il semble que ce soit une Ville continue. Elles sont basties en rond; le toit, dont la figure ressemble à celle d'un entonnoir renversé est de jonc & appuyé sur des murailles, qui s'élevent à dix ou douze pieds de terres. L'interieur des maisons est propre & orné de cannes d'Inde rangées avec art. On trouve de tous costez des marchez, où l'on vend toutes sortes de denrées & de bétail; l'on voit par tout un monde infini.

De la Province d'*Ogara* nous

entraîmes dans celle de *Siry*, où l'on commence à parler la langue de *Tigra*. Avant que d'arriver à *Siry* Capitale de cette Province, nous passâmes la rivière de *Tekefel*, c'est-à-dire, l'épouvantable : c'est le nom qu'on lui donne à cause de sa rapidité. Elle est quatre fois plus large que la Seine n'est à Paris ; on la passe en bateau, car il n'y a point de pont. Cette Province est le plus beau & le plus fertile pays que j'aye vu en Ethiopie. Il y a de tres-belles plaines arrosées de fontaines & remplies de grandes forests d'Orangers, de Citronniers, de Jasmins & de Grenadiers. Ces arbres sont si communs en Ethiopie, qu'ils y viennent en plein sol sans soin & sans culture : les prairies & les campagnes sont couvertes de Tulipes, de Renoncules, d'Oeillets,

de Lis, de Rosiers chargez de Rosés blanches & rouges, & de mille autres fortes de fleurs que nous ne connoissons pas, & qui embaument l'air d'une maniere plus forte & plus delicieuse que ces beaux endroits qu'on voit en Provence. L'Officier qui nous conduisoit, a dans cette Province un fort beau Chasteau, où il me regala pendant huit jours. Je commençai en ce lieu-là à remarquer que la tumeur que j'avois à l'orifice de l'estomach diminuoit, & que l'exercice & l'air de la campagne me donnoit de l'appetit, & faisoit sur moy un bon effet. Je reçûs dans ce Chasteau la visite, dont le Gouverneur de la Province m'honora par ordre de l'Empereur. Il y fit amener un jeune Elefant que l'Ambassadeur devoit conduire en France, & presenter au Roy.

C'estoit là l'effet des ordres renfermez dans les petites courges.

De la Province de *Siry* nous passâmes dans celle d'*Adoua*, dont la Capitale porte le mesme nom. Le Gouverneur de cette Province est un des sept premiers Ministres de l'Empire. L'Empereur a donné en mariage une de ses filles au fils de ce Gouverneur, qui a dans sa dépendance vingt-quatre petits Gouvernemens ou Principautez. Lorsque nous fûmes arrivez à sa Ville Capitale, il fit dresser une tente magnifique dans son Palais pour m'y recevoir; il me logea dans un tres-bel appartement, & me regala pendant seize jours que je demeurai chez lui avec une magnificence digne de sa qualité & de son rang. Ce fut lui qui eut ordre de me fournir

abondamment tout ce qui me feroit necessaire pour mon embarquement sur la mer rouge , & il le fit de la maniere du monde la plus obligeante. Je mangeai par regal du bœuf sauvage que les Ethiopiens estiment fort ; la chair en est très-bonne & très-délicate. Ces bœufs n'ont point de cornes , & ne sont pas si gros que nos bœufs de France.

Il y a encore quantité de Chevreüils dans cette Province ; mais je n'y vis ni Biches ni Cerfs. Après avoir remercié ce Seigneur qui nous combla d'honnestetez , nous poursuivîmes nostre route. Nous traversâmes une forest pleine de Singes de toutes les grandeurs , qui montoient sur les arbres avec une vitesse surprenante , & qui nous divertissoient par mille & mille sauts qu'ils faisoient. Nous entraâmes

ensuite dans la Province de *Saravi*, où j'eus le chagrin de voir mourir le petit Elefant dont je m'estois chargé.

C'est dans cette Province qu'on trouve les plus beaux chevaux d'Ethiopie, & d'où on tire ceux des Ecuries de l'Empereur; c'estoit aussi dans cette Province où l'Ambassadeur avoit ordre de prendre les chevaux qu'il devoit conduire en France. Ces chevaux qui sont pleins de feu, & qui sont aussi gros que les chevaux Arabes, ont toujours la teste haute. Ils n'ont point de fers, parce qu'on ne sçait en Ethiopie ce que c'est que de ferrer les chevaux ni les autres bestes de charge.

De *Saravi* nous arrivâmes enfin à *Duvarna* Capitale du Roïaume de *Tigra*. Il y a deux Gouverneurs dans cette Province ; je

n'en sçay pas la raison ni quels sont leurs departemens. On les appelle *Barnagas*, cest-à-dire, *Rois de la Mer*, apparemment parce qu'ils sont voisins de la mer rouge.

Duvarna est divisé en deux villes, la haute & la basse; les Mahometans occupent la basse. Tout ce qui vient en Éthiopie par la mer rouge passe par *Duvarna*. Cette ville, qui a environ deux lieües de circuit, est comme le bureau & le magasin general des marchandises des Indes. Toutes les maisons sont basties de pierres quarrées, elles ont des terrasses au lieu de toits. La riviere de *Moraba* qui passe au pied de cette ville, se jette dans le *Tekefel*: elle est peu large, mais fort rapide, & on ne la peut passer sans danger. Nous employâmes deux mois & demi à nous rendre

rendre de *Gondar* en cette ville, où je devois attendre *Mourat*.

Peu de temps après mon arrivée les deux Gouverneurs reçurent la triste nouvelle de la mort du Prince Basile fils aîné de l'Empereur & presomptif héritier de l'Empire. Ce Prince, qui mourut à l'âge de dix-neuf à vingt ans, avoit toutes les qualitez qui peuvent rendre un Prince accompli. Outre qu'il estoit extrêmement bien fait, il avoit de l'esprit, du courage, de la droiture & un cœur genereux & liberal, ce qui le rendoit les délices de toute la Cour. Une fièvre maligne l'emporta en huit jours au retour de la campagne qu'il venoit de faire avec l'Empereur son pere contre les *Galla*, où il s'estoit signalé ; car il avoit combattu & poursuivi si vivement les ennemis,

qu'il en avoit tué huit de sa main. Ce Prince aimoit tendrement le peuple, dont il auroit esté le pere s'il avoit vescu. Il le fit bien paroistre la veille de sa mort ; l'Empereur l'estant allé voir , accompagné des plus grands Seigneurs de la Cour , le Prince luy dit qu'il n'avoit qu'une grace à luy demander, *c'est que vous vouliez bien, Seigneur, soulager vostre peuple qui est opprimé & accablé par l'avarice insatiable des Ministres & des Gouverneurs.* Ces paroles toucherent si vivement l'Empereur, qu'il ne put retenir ses larmes , & qu'il lui promit d'y prendre garde , & d'y mettre ordre. J'appris cette circonstance de celui, qui apporta à *Duvarna* la nouvelle de cette mort , & l'ordre de faire des Prières pour le Prince défunt, & de le pleurer

selon la coutume. Ce qu'on raconte de ses vertus est digne d'une éternelle memoire. L'Empereur son pere estant un jour tombé dans une embuscade des ennemis, le jeune Prince accourut à toute bride à son secours, se jetta au milieu de la meslée, les chargea de tous costez, & fit des actions d'une si grande valeur, qu'il sauva la vie à son pere au péril de la sienne.

L'Empereur, soit par politique, soit par divertissement, se déguise quelquefois, & s'absente avec deux ou trois confidens, sans qu'on sçache ce qu'il devient. Il fut une fois deux mois sans paroistre, ce qui jetta le Prince son fils dans de terribles inquietudes & dans un chagrin mortel, parce qu'on crut l'Empereur mort.

Quelques Seigneurs des plus considerables de la Cour, qui estoient bien aises de s'avancer en flattant l'ambition du jeune Prince, lui proposerent de prendre en main le Gouvernement, & de se faire declarer Empereur; parce qu'il estoit à craindre que dans les conjonctures presentes quelqu'un de ses freres ne le prévînt, & ne fîst soulever quelques Provinces; qu'il pouvoit compter sur leur fidelité, & qu'ils estoient prests de sacrifier leurs biens & leurs vies pour son service.

Le Prince qui avoit un amour tendre & un attachement inviolable pour son pere, rejetta avec indignation la proposition de ces Courtisans interessez, & leur declara qu'il ne vouloit jamais monter sur le Trosne que quand il auroit veu le corps de

son pere, & qu'il seroit certain de sa mort. L'Empereur retourna quelques jours après, & scût par quelque Courtisan affidé les pernicioeux conseils que l'on avoit donnés à son fils. Comme il est extrêmement sage & réservé, il n'en fit pas de bruit; mais les flateurs disparurent sans qu'on les ait jamais vûs depuis ce temps-là. Le présomptif héritier de l'Empire a une Principauté qui est attachée à sa personne.

Je passai par cette Principauté en allant à *Duvarna*; la ville se nomme *Heleni*: il y a un très-beau Monastere & une magnifique Eglise. C'est la plus belle & la plus grande que j'aye vûe en Ethiopie; elle est dédiée à sainte Heléne, & c'est apparemment de cette Eglise que la ville a pris le nom d'*Heleni*. Au mi-

lieu de la grande place qui est devant l'Eglise, on voit trois aiguilles piramidales & triangulaires de granite, toutes remplies de hieroglyphes. Parmi les figures de ces aiguilles, je remarquai dans chaque face une serrure, ce qui est fort singulier, car les Ethiopiens ne se servent point de serrures, & n'en connoissent pas même l'usage. Quoyqu'il ne paroisse pas de pedestaux, ces aiguilles ne laissent pas d'être aussi hautes que l'obelisque qu'on voit dans la place de saint Pierre de Rome posé sur son pedestal. On croit que ce país est celuy de la Reyne de *Saba* : plusieurs villages qui dépendent de cette Principauté, portent encore aujourd'huy le nom de *Sabaim*. On trouve dans les montagnes du marbre, qui ne cede en rien

à celui d'Europe; mais ce qui est plus considerable, est qu'on y trouve beaucoup d'or, même en labourant la terre, & on m'en apporta en secret quelques morceaux que je trouvai très-fins. Les Religieux de cette Eglise sont habillez de peaux jaunes, & portent une calotte de la même couleur & de la même peau.

Après l'arrivée du Courrier qui portoit la triste nouvelle de la mort du Prince Basile, les *Barnags* la firent publier à son de trompe par toutes les villes de leur Gouvernement. Tout le monde prit le deuil, qui consiste à se raser la tête; ce qui se pratique par tout l'Empire, tant à l'égard des hommes & des femmes, que des enfans. Le lendemain les deux Gouverneurs escortez de toute la milice &

d'une multitude infinie de peuple, allerent à l'Eglise dédiée à la sainte Vierge, où l'on fit un service solennel pour le Prince, après lequel on retourna au Palais dans le mesme ordre. Les deux *Barnagas* s'assirent dans une grande sale, & me placerent au milieu d'eux; ensuite les Officiers & les personnes de consideration, hommes & femmes, se rangerent autour de la sale. Des femmes avec des tambours de basque, & des hommes sans tambours se placerent au milieu de la sale, & commencerent à faire mutuellement à l'honneur du Prince des recits en forme de chansons; mais d'un ton si lugubre, que je ne pûs m'empescher d'en estre attendri, & de pleurer pendant une heure que dura la ceremonie. Il y en avoit qui,

pour marquer leur chagrin , se déchiroient le visage , & se le mettoient tout en sang , ou se brûloient les temples avec des bougies. Il n'y avoit dans cette sale que des personnes de qualité ; le peuple estoit dans les cours, où il faisoit des cris si lamentables, qu'il auroit attendri les personnes les plus dures. Ces ceremonies durerent trois jours selon la coustume.

Il faut remarquer, que lorsque quelque Ethiopien meurt , on entend de tous costez des cris épouvantables. Tous les voisins s'assemblent dans la maison du défunt , & pleurent avec les parens qui s'y trouvent. On lave le corps mort avec des ceremonies particulieres, & après l'avoir envelopé d'un linceüil neuf de cotton , on le met dans un cercueil au milieu d'une sale avec

des flambeaux de cire. On y redouble les cris & les pleurs au son des tambours de basque. Les uns prient Dieu pour l'ame du défunt, les autres disent des vers à sa louange, ou s'arrachent les cheveux, se déchirent le visage, ou se brûlent la chair avec des flambeaux pour marquer leur douleur. Cette ceremonie qui est affreuse & touchante, dure jusqu'à ce que les Religieux viennent lever le corps. Après avoir chanté quelques Pseaumes, & fait les encensemens, ils se mettent en marche tenant à la main droite une croix de fer & un livre de prieres à la gauche ; ils portent eux-mêmes le corps, & psalmodient pendant tout le chemin. Les parens & amis du défunt suivent & continuent leurs cris avec des tambours de basque.

Ils ont tous la teste rasée , qui est la marque du deüil, comme je l'ay déjà dit. Quand on passe devant quelque Eglise , le convoy s'y arreste, on y fait quelques prieres, ensuite on continuë son chemin jusqu'au lieu de la sepulture. Là on recommence les encensemens , on chante pendant quelque temps les Pseaumes d'un ton lugubre , & on met le corps en terre. Les personnes considerables sont enterrées dans les Eglises, & les autres dans les cimetieres communs , où l'on plante quantité de croix à peu près de la même maniere que font les Peres Chartreux. Les assistans retournent à la maison du défunt , où l'on fait un festin. On s'y assemble pendant trois jours matin & soir pour pleurer , & on ne mange point ailleurs pendant

tout ce temps - là. Après trois jours on se sépare jusqu'au huitième jour de la mort, & de huit en huit jours on se rassemble pour pleurer pendant deux heures, ce qui se pratique pendant toute l'année. C'est leur anniversaire.

Quand le Prince heritier, ou quelqu'autre d'une qualité très-distinguée meurt, l'Empereur est trois mois sans s'appliquer aux affaires, à moins qu'elles ne soient pressées. Comme il vouloit envoyer un Ambassadeur en France, il fit venir *Mourat*, lui donna ses ordres, lui fit remettre sa lettre de créance pour le Roy; & après l'avoir revestu du manteau de ceremonie dans une audience publique, il le fit partir. Son voyage ne fut pas heureux. Les chevaux qu'il devoit presenter

au Roy moururent en chemin ; *Mourat* renvoya en Cour pour en avoir d'autres , cet accident rerarda son voyage , & me fit prendre la résolution d'aller l'attendre à *Messua* , pour donner ordre à nostre embarquement.

La veille de mon départ les *Barnagas* après avoir renvoyé les troupes , qui m'avoient conduit à *Duvarna* , donnerent ordre à cent lances à pied , qui avoient un Officier à cheval à leur teste , de se tenir prestes à marcher le lendemain pour m'escorter jusqu'à *Messua*. Je renvoyai une partie de mes domestiques , & je n'en gardai que trente. Je partis de *Duvarna* le huit Septembre de l'an mil sept cens , & je passai avec bien de la peine & du danger une rivière - très rapide nommée *Moraba*.

Depuis *Duvarna* les Seigneurs des Villages ne font plus porter les bagages par leurs vassaux, mais on se sert de certains bœufs qu'on nomme *Bers*, & qui sont d'une espece differente de ceux qu'on nomme *Frida*, qui sont les bœufs ordinaires. Ces animaux, dont on ne mange point la chair, font beaucoup de chemin en peu de temps. J'en avois une vingtaine, dont une partie portoit les grandes provisions de nostre vaisseau, & l'autre nos tentes ; parce que depuis que les pluyes avoient cessé nous couchions la nuit à la campagne.

Les habitans de ce païs, qui sont en partie Mahometans & en partie Chrestiens, apportent des vivres & des provisions aux Caravannes qui pas-

sene. J'appris qu'à une journée de nôtre route on voyoit quelque chose de fort extraordinaire dans un des plus fameux Monasteres du païs. Je voulus m'en assurer par moy-mesme ; je quittai le grand chemin , & pris avec moy vingt lances & le Commandant pour faire plus sûrement ce petit voyage. Nous employâmes la moitié d'un jour à monter une montagne fort difficile & toute couverte de bois. Quand nous fûmes au haut nous trouvâmes une Croix & le Monastere que nous cherchions.

Ce Monastere est au milieu d'une forest dans une affreuse solitude. Il est bien basti & a une vûë fort étendue, on y découvre la mer rouge & un vaste païs. Il y a cent Religieux dans cette maison , qui y me-

nent une vie très-austere , & qui sont habillez de la mesme maniere que ceux d'*Heleni*. Leurs cellules sont si étroite qu'un homme a de la peine à s'y étendre. Ils ne mangent point de viande non plus que les autres Religieux d'Ethiopie. Ils sont toujours appliquez à Dieu & à la meditation des choses saintes ; c'est là toute leur occupation. J'y vis un vieillard âgé d'environ soixante & six ans , qui n'avoit vescu pendant sept ans que de feüilles d'Olivier sauvage. Cette mortification extraordinaire lui avoit causé un crachement de sang qui l'incommodoit beaucoup. Je lui donnai quelques remedes , & je lui prescrivis un regime de vie un peu plus doux. C'estoit un très bel homme & très poli , frere du Gouverneur

verneur de *Tigra*. L'Abbé du Monastere nous reçut avec beaucoup de charité. Sitost que nous fûmes arrivez , il nous lava les pieds & nous les baisa , pendant que ses Religieux recitoient des prieres. Après cette ceremonie on nous conduisit à l'Eglise processionnellement , les Religieux chantans toujours , & nous allâmes ensuite dans une chambre où l'on nous apporta à manger. Tout le regal ne consista qu'en du pain trempé dans du beurre & en de la biere ; car on ne boit ni vin ni hydromel dans ce Convent , & on n'y voit mesme jamais de vin que pour dire la Messe. L'Abbé nous tint toujours compagnie , mais il ne mangea point avec nous.

Lorsqu'on me mena dans l'Eglise , j'y vis le prodige qui fai-

soit le sujet de mon voyage, & que je ne pouvois croire. On m'avoit assuré, que du costé de l'Epistre on voyoit en l'air sans aucun appui ni soutien une baguette d'or ronde, longue de quatre pieds & aussi grosse qu'un gros baston. Ce prodige me parut si merveilleux, que j'eus peur que mes yeux ne m'eussent trompé, & qu'il n'y eust quelque artifice que je ne découvrois pas; ainsi je priai l'Abbé de vouloir bien me permettre d'examiner de plus près s'il n'y avoit point quelque appuy qu'on ne vist pas. Pour m'en assurer d'une maniere à n'en pouvoir douter, je passai un baston par dessus & par dessous & de tous les costez, & je trouvai que cette baguette d'or estoit veritablement en l'air; ce qui me causa un étonnement,

dont je ne puis revenir , ne voyant aucune cause naturelle d'un effet si prodigieux. Les Religieux m'en raconterent l'histoire de la maniere dont je vais la rapporter.

Il y a environ trois cens “
trente-six ans , me dirent-ils , “
qu'un Solitaire nommé *Abona* “
Philippos , ou Pere Philippe , “
se retira dans ce desert , il ne “
se nourrissoit que d'herbes , & “
ne beuvoit que de l'eau. La “
réputation de sa sainteté se “
répandit de tous costez , il fit “
plusieurs prédictions , qui se “
verifierent dans la suite. Un “
jour que ce solitaire estoit en “
contemplation , J E S U S - “
C H R I S T se fit voir à lui , “
& lui ordonna de bastir un “
Monastere dans l'endroit du “
bois , où il trouveroit une “
baguette d'or suspenduë en “

„ l'air : l'ayant trouvée & veu
„ le miracle dont vous estes
„ témoin , me dit celui qui par-
„ loit, *Abona Philippos* ne douta
„ plus de la volonté de Dieu. Il
„ obéït & bastit ce Monastere ,
„ qui se nomme *Bihen Jesus* ,
„ *Vision de Jesus* , à cause de cet-
„ te apparition. Je laisse au
Lecteur à faire les reflexions
qu'il luy plaira sur ce prodige
que j'ay veu , & sur ce que
ces Religieux m'ont dit là des-
sus.

Le lendemain ayant pris con-
gé de l'Abbé & des Religieux
qui me firent l'honneur de m'ac-
compagner fort loin , j'allai re-
joindre la caravanne que j'avois
quittée , & je continuai mon
voyage. Je ne vis rien dans le
reste de ma route , qui merite
qu'on y fasse attention. Huit
jours après estre partis de Du-

varna nous arrivâmes à *Arconva*, petite ville sur le bord de la mer rouge, que les Geographes appellent fort mal *Arequies*, nous n'y demeurâmes qu'une nuit. Nous passâmes le lendemain en bateau un bras de mer, & nous allâmes à *Messouïa*, qui est une petite Isle, ou plustost un rocher sterile sur lequel est bastie une forteresse, qui appartient au grand Seigneur, & qui est la demeure d'un Bacha.

C'est peu de chose que cette forteresse, & un vaisseau de guerre bien armé s'en feroit aisément. Pendant que j'y estois, un vaisseau Anglois vint mouiller à la rade, ce qui jetta l'épouvante dans toute l'Isle. On songeoit déjà à se mettre en seureté, lorsque le Capitaine du vaisseau envoya sa chaloupe à terre pour assurer le Com-

mandant qu'il n'avoit rien à craindre des Anglois, qui estoient amis du grand Seigneur. Le Bacha de *Messoïa* met un Gouverneur à *Suaquen*, ville dépendante de l'Empire Ottoman sur le bord de la mer rouge. C'est là qu'est la pèche des perles & des tortuës, dont on fait un grand commerce, & dont le grand Seigneur tire un gros revenu. Le Bacha de *Messoïa* me reçut avec beaucoup d'honnestetez, à la recommandation de l'Empereur d'Ethiopie qu'on craint beaucoup en ce pais-là & avec raison; car les Ethiopiens pourroient aisément se rendre maistres de cette place, qui leur appartenoit autrefois, en l'affamant, & refusant de l'eau aux habitans de *Messoïa*, qui sont obligez d'en faire venir d'*Arcouva*; car il n'y

en a point dans l'Isle.

Pendant que j'estois à la Cour d'Ethiopie, j'appris que les Hollandois avoient tenté plus d'une fois de lier commerce avec les Ethiopiens; mais soit que la difference de Religion, soit que la grande puissance des Hollandois dans les Indes Orientales leur aient donné de la jalousie, il est certain que les Ethiopiens n'en veulent point avoir avec eux, & je leur ai entendu dire qu'ils ne se fieroient jamais à des Chrestiens, qui ne jeussent point, qui n'invoquent point les Saints, & qui ne croient pas la réalité de J E S U S - C H R I S T dans le saint Sacrement.

Les Anglois ont aussi envie de se lier avec les Ethiopiens, & je sçai qu'un Marchand Armenien nommé *Agapyri*, s'estoit associé aux Anglois pour entrer dans ce

commerce, qui leur seroit avantageux. Car outre l'Or, la Civette, les dents d'Elephant, &c. on tireroit de l'Ethiopie l'Aloés, la Mirrhe, la Casse, le Tamarin & le Caffé, dont les Ethiopiens ne font pas un grand cas, & qu'on m'a dit avoir esté transporté autrefois d'Ethiopie dans l'*Hiemen* ou l'Arabie heureuse, d'où on le tire à present; car on ne le cultive aujourd'hui en Ethiopie que par curiosité.

La plante du Caffé est à peu près comme le Myrthe; les feuilles en sont toujours vertes, mais plus larges & plus touffuës. Il porte un fruit comme une Pistache, & au dessus une gouffe où sont renfermées deux fèves, & c'est ce qu'on appelle le Caffé. Cette gouffe est d'abord verte, mais en meurissant elle devient brune. Il est faux qu'on
fasse

faſſe paſſer le Caffé par l'eau bouillante pour en gafter le germe, comme quelques-uns l'ont aſſuré; on le tire des gouſſes où il eſt renfermé, & on l'envoie ſans autre preparation.

Les retardemens de l'Am-
baſſadeur *Mourat* m'inquiet-
toient, parce que j'apprehen-
dois de perdre la *Mouſſon*. Je
lui écrivis que j'avois pris la
reſolution d'aller l'attendre à
Gedda. Il me répondit que je
pouvois y aller, & qu'il taſche-
roit de s'y rendre; que la mort
du Prince Baſile & les embar-
ras qu'il avoit trouvez ſur ſa
route, l'avoient empêché de
me joindre. Ainſi je congediai
tous mes domeſtiques, & je les
recompensai d'une maniere qui
leur aura donné de l'eſtime pour
les François. Ils fondoient en
larmes & vouloient tous me ſui-

vre, mais je ne leur permis pas. Cela étant fait, je pris congé du Bacha de *Messouia*, & je m'embarquai le 28. Octobre sur une barque, qui avoit esté construite à Surate.

Je ne voulus point me mettre sur les bastimens du païs, qui me paroissoient fort mauvais & peu seurs, les planches quoique goudronnées, n'estant attachées ensemble qu'avec d'assez méchantes cordes, aussi-bien que les voiles, qui ne sont que de nattes de feuilles de *Domi*. Cependant ces bastimens si mal équippez, & encore plus mal gouvernez, portent beaucoup, & quoiqu'ils n'ayent que sept ou huit hommes pour les conduire, ils sont d'un grand usage dans toute cette mer.

Nous abordâmes deux jours après nostre départ de *Messouia*

à une petite Isle nommée *Debeleq*. Les vaisseaux qui viennent des Indes ont coûtume d'y faire aiguade & d'y prendre des provisions qu'on y trouve en abondance, excepté le pain dont les habitans manquent souvent eux-mêmes, ne vivant la plupart du temps que de chair & de poisson. Nous restâmes huit jours dans cette Isle, parce que le vent nous devint contraire; mais sitost qu'il fut bon, nous passâmes à une autre Isle nommée *Abagafar*, qui signifie, *Pere du pardon*. Le Capitaine ne manqua pas de descendre, & de porter un flambeau au tombeau de ce malheureux *Abagafar*. Les Mahometans craindroient de faire naufrage, s'ils y manquoient, & ils se détournent mesme de leur route pour aller visiter ce pretendu Saint. Nous cinglâmes ensuite

en haute mer à travers les écueils qui sont à fleur d'eau & très-frequens, ce qui rend cette navigation fort perilleuse : mais les Pilotes, qui connoissent ces écueils, passent sans crainte tout au travers, quoyqu'on en trouve à tous momens. Nous arrivâmes le sixième jour à *Kautumbul* ; c'est un rocher fort élevé dans la mer à une demie-lieuë de la terre ferme d'Arabie. Nous y jettâmes l'ancre entre l'écueil & la terre, & nous y passâmes la nuit. Le lendemain nous cottoyâmes l'Arabie, & nous mouillâmes à *Ibrahim Mersa*, c'est-à-dire au mouillage d'*Abraham*. Nous continuâmes ensuite nostre route, & après huit jours de navigation nous abordâmes à *Consita*. C'est une jolie ville, qui appartient au Roy de la Meeque, & le premier port de

mer de ses Estats du costé du midi. On y aborde volontiers ; parce qu'on n'y paye qu'une Douane, & qu'il en faut payer deux ailleurs. Il y a de très-beaux magasins ; on y met les marchandises qu'on débarque, & qu'on fait passer ensuite par terre sur le dos des Chameaux à *Gedda*, qui en est éloignée de cinq à six journées. Nous demeurâmes huit jours à l'ancre à *Confita* pour nous reposer & pour attendre le vent favorable. Le commerce est grand dans cette Ville, parce qu'il y vient un grand nombre de Marchands Mahometans, Arabes & Indiens : On n'y reçoit point les Indiens idolâtres. Les vivres y sont à meilleur marché, & en plus grande abondance qu'à *Gedda*, où nous arrivâmes le cinquième de Decembre de l'année

mil sept cent. Depuis *Kaumbul* jusqu'à *Gedda*, nous ne navigions que le jour, & nous mouïillions tous les soirs à cause des écueils.

Gedda est une grande Ville sur le bord de la mer à demi journée de la Mecque. Le port ou plutôt la rade en est assez seure, quoyqu'elle ait le Nord-ouëst pour traversier. Le fonds est assez bon en certains endroits, & les petits vaisseaux y font à flot, mais les gros sont obligez de relter à une lieuë. J'allai à terre & je logeai dans un *Oquel*. Ce sont quatre grands corps de logis à trois étages avec une Cour au milieu. L'étage d'en bas est pour les magasins, les passagers occupent les autres étages. Il n'y a point d'autres hostelleries en ce Pais-là non plus qu'en Turquie. Il y a quan-

tité de ces *Oquels* dans *Gedda*. D'abord qu'un Voyageur est arrivé, il va chercher des chambres, & des magasins qui luy conviennent, & dont il paye au maître un prix réglé qui n'augmente ni ne diminue jamais. Je donnois quatre écus par mois pour deux chambres, une terrasse & une cuisine. Ces *Oquels* sont des aziles & des lieux sacrez, où l'on ne craint ni les insultes, ni les vols : ce qu'il y a d'incommode, c'est qu'on n'y fournit rien, il faut se meubler, acheter & preparer soy-mesme ce qu'on veut manger, à moins qu'on ne le fasse faire par ses domestiques.

Deux jours après que je fus arrivé à *Gedda*, le Roy de la *Mecque* y vint avec une Armée de vingt mille hommes. Il fit dresser ses tentes & campa à la

porte de la ville qui conduit à la *Mecque*. Je le vis, c'est un homme âgé d'environ soixante ans, d'une taille majestueuse, mais dont le regard paroît affreux: il a la levre inferieure fendue du costé droit, ses sujets & ses voisins ne se loüent pas de sa douceur, ni de sa clemence. Il obligea le Bacha qui est à *Gedda* de la part du Grand Seigneur, de lui donner quinze mille écus d'or, & le menaça de le chasser, s'il ne lui obéissoit sur le champ. Il fit aussi une avanie à tous les marchands sujets du Grand Seigneur, qui y sont établis pour le negoce, & il leur fit payer trente mille écus d'or. Il fit distribuer ces deux sommes à ses troupes, qui sont toujours nombreuses, ce qui le rend maître de la campagne. Il vient tous les ans des caravannes des Indes &

de Turquie en pelerinage à la *Mecque*. Il y en a de fort riches ; car les Marchands se joignent à ces caravannes pour faire passer leurs marchandises des Indes en Europe, & d'Europe aux Indes. Quand ces caravannes arrivent à la *Mecque*, il s'y tient une grande foire où se trouvent une multitude infinie de Marchands Mahometans avec toutes les marchandises les plus précieuses des trois parties du monde, qu'on y échange. Le Roy de la *Mecque* s'avisa de faire piller les caravannes des Indes & de Turquie en 1699. & 1700. Ce Prince s'appelle *Cherif* ou *Noble par excellence*, parce qu'il pretend estre descendu du Prophete Mahomet. Le Grand Seigneur estoit depuis long-temps en possession de donner l'investiture de ce Royaume ; mais ce *Cherif*

qui est fier & hautain, s'est soustrait à l'autorité du Grand Seigneur qu'il appelle par mépris *Elon mamluq*, c'est-à-dire, *fils d'une Esclave*.

Medine est la Capitale de son Royaume; elle est fameuse par le tombeau de Mahomet, comme la *Mecque* est celebre par sa naissance. Le Prince ne demeure pas souvent à *Medine*, parce qu'il est presque toujours à la teste de ses Armées. Les Turcs en arrivant à *Medine*, ostent leurs habits par respect, ne gardant qu'une escharpe qui leur couvre le milieu du corps, ils viennent de trois ou quatre lieues en cet équipage; ceux qui ne veulent pas se soumettre à cette loy, payent une somme d'argent pour faire un Sacrifice à Dieu en l'honneur de Mahomet.

Gedda n'est pas un lieu où les

Chrestiens puissent s'établir, particulièrement les Francs à cause du voisinage de la *Mecque*, les Mahometans ne le souffriroient pas. Il s'y fait cependant un grand commerce, car les vaisseaux qui reviennent des Indes, y mouillent. Le Grand Seigneur entretient ordinairement dans ces mers, trente gros vaisseaux pour le transport des marchandises. Ces vaisseaux, qui pourroient estre percez pour cent pieces de canon, n'en ont point. Tout est cher à *Gedda* jusqu'à l'eau, à cause du grand abord de tant de nations differentes, une pinte d'eau mesure de Paris, couste deux ou trois sols, parce qu'on l'apporte de quatre lieuës loin. Les murailles de la ville ne vallent rien: la forteresse qui est du costé de la mer est un peu meilleure; mais elle

ne pourroit pas soutenir un siège, quoyqu'il y ait quelques piéces de canon pour sa défense. La plupart des maisons sont de pierre; elles ont des terrasses au lieu de toit, à la maniere des Orientaux.

On me fit voir sur le bord de la mer à deux portées de mousquet de la ville, un tombeau qu'ils assurent estre celui d'Eve nostre premiere mere. Les environs de *Gedda* sont tout-à-fait désagréables: on ne voit que des rochers steriles, & des lieux incultes pleins de sable. J'aurois bien souhaité voir la *Mecque*, mais il y a défense aux Chrestiens d'y paroistre sous peine de la vie. Il n'y a point de riviere entre *Gedda* & la *Mecque*, comme quelques-uns l'ont avancé mal à propos; il n'y a qu'une fontaine où l'on va puiser l'eau qu'on boit à *Gedda*.

Après avoir demeuré un mois dans cette ville, j'appris que l'Ambassadeur *Mourat* ne viendrait pas sitôt; & que s'il perdoit la *Mousson*, il seroit obligé de demeurer encore un an en *Ethiopie*. Cela me fit prendre la résolution de m'embarquer sur les vaisseaux qui se disposoient pour aller à *Suez* & de visiter le mont *Sinaï*, où *Mourat* m'avoit mandé de me rendre, en cas qu'il ne vint pas à *Gedda*.

Je m'embarquai le douzième de Janvier de l'année mille sept cens un sur des vaisseaux que le Grand Seigneur avoit fait bastir à *Surate*. Quoyque ces vaisseaux soient fort grands, ils n'ont qu'un pont. Les bords en sont si élevez qu'un homme de la plus haute taille estant debout ne peut y atteindre. Les cordages de ces vaisseaux sont

très-épais & très-durs, leurs mats & leurs voiles sont peu différens des nôtres. Ce qu'il y a de particulier dans ces vaisseaux c'est qu'on y pratique des chambres ou cisternes, lesquelles sont si grandes, qu'elles peuvent fournir pendant cinq mois l'eau nécessaire à un équipage de cent cinquante hommes. Ces cisternes sont si bien vernissées en dedans que l'eau s'y conserve très-pure & très-nette, & beaucoup mieux que dans les tonneaux, dont on se sert en Europe. Nous eûmes bien de la peine à sortir des écueils, qui sont autour de *Gedda*, & dont toute cette mer est remplie ; ce qui nous obligeoit à nous soutenir toujours près des terres que nous laissions sur la droite. Nous jettions tous les soirs l'ancre pour ne pas donner dans les écueils, que les Pi-

lotes de ces mers évitent avec une adresse merveilleuse ; on les voit à fleur d'eau de tous costez, & ces Pilotes passent hardiment au travers, par le grand usage qu'ils ont depuis leur enfance de naviger sur ces mers ; car plusieurs de ces matelots sont nés sur ces bastimens, qu'on peut regarder comme de grands magasins flotans. Après cinq ou six jours de navigation, nous mouillâmes à l'Isle d'*Hassama* à deux lieuës de la terre ferme, elle n'est pas habitée, mais on y fait de l'eau qui est très-bonne. De-là jusqu'à *Suez* on mouille tous les soirs près de terre, & les Arabes ne manquent pas d'apporter des rafraichissemens.

Douze ou treize jours après estre partis d'*Hassama*, nous arrivâmes à la rade d'*Yambeau*. C'est une ville assez grande, dé-

fenduë par un Chasteau qui est sur le bord de la mer , dont les fortifications sont fort misérables. Elle appartient au Roy de la *Mecque*. Je n'allai pas la voir, parce que les Arabes , qui courent de tous costez dans ces quartiers volent les passans , & maltraitent ceux qui vont à terre. Le vent contraire nous arresta huit jours dans cette rade. Deux jours après nostre d'épart d'*Yambeau* , nous mouillâmes entre deux écuils , & nous y esuyâmes une si furieuse tempête , que deux de nos cables se rompirent, ce qui nous mit en grand danger de nous perdre ; mais la tempeste ne dura pas.

Nous abordâmes à *Micula*. C'est une ville à peu près de la mesme grandeur qu'*Yambeau* , qui a aussi un Chasteau de peu de deffense. De là nous passâmes

mes à *Chiurma*. C'est un très-bon port où les vaisseaux sont à l'abri des tempestes. Il n'y a en ce lieu-là ni ville ni village, mais quelques tentes où habitent des Arabes. Nous arrivâmes à *Chiurma* le 22. Avril, à cause que les vents contraires nous arrêterent longtemps. La *Mousson* estant avancée, je desespérai de pouvoir tenir plus long-temps la mer, & je débarquai à *Chiurma*, j'y pris des Chameaux qui me conduisirent à *Tour* en six jours. *Tour* appartient au Grand Seigneur: il y a garnison dans le Chasteau avec un Aga qui y commande, & un grand nombre de Chrestiens Grecs dans le village. Ils ont un Monastere de leur Rit, lequel dépend du grand Monastere du mont *Sinaï*. J'appris en ce lieu-là qu l'Archevesque du Monastere du mont *Sinaï*, qui estoit.

Q

paralytique, & qui avoit esté informé de mon arrivée à *Gedda*, avoit donné ses ordres à *Tour* pour qu'on m'engageast à l'aller voir. Je me mis donc en chemin, & je pris la route de ce fameux Monastere, où j'en arrivai qu'après trois jours de marche par des chemins impraticables, & par des montagnes très-difficiles. Le Monastere du mont *Sinai* est situé au pied de la montagne, les portes en sont toujours murées à causes des courses des Arabes. On m'y tira par une poulie avec des cordes, & on y fit entrer mes hardes de la même manière.

Je saluai d'abord l'Archevesque qui est un venerable vieillard, âgé de quatre-vingt treize ans. Je le trouvai paralytique de la moitié du corps; il me fit compassion. Je le connoissois de-

puis quelques années, parce que je l'avois traité au *Caire* d'une maladie, dont je l'avois guéri. Je fus encore assez heureux pour le mettre en estat de celebrer pontificalement la Messe le jour de Pasques, ce qu'il n'avoit pû faire depuis long-temps.

Ce Monastere est solidement basti ayant de bonnes & fortes murailles. L'Eglise est magnifique, c'est un ouvrage de l'Empereur Justinien, à ce que me dirent les religieux. Ils sont au nombre de cinquante, sans compter ceux qui vont à la queste. Leur vie est très-austere; ils ne boivent point de vin, & ne mangent jamais de viande mesme dans leurs plus grandes maladies. L'eau qu'ils boivent est excellente, elle vient d'une source qui est au milieu du Monastere. On leur donne trois fois la semaine

un petit verre d'eau de vie, qu'on fait avec des dates. Ils jeusnent très - austerement les quatre Carefmes, qui sont en usage dans l'Eglise Orientale, hors ce temps-là, on leur sert à table des legumes, & du poisson salé. Ils se levent la nuit pour chanter l'Office Divin, & ils en passent la plus grande partie au Chœur. Ils me firent voir une chasse de marbre blanc couverte d'un riche drap d'or, dans laquelle est renfermé le corps de sainte Catherine qu'on ne voit point. On montre seulement une main de la Sainte, qui est fort desséchée, & dont les doigts sont pleins de bagues & d'anneaux d'or. L'Archevesque, qui est aussi Abbé du Monastere, a sous lui un Prieur dont le pouvoir est fort borné, quand l'Archevesque n'est pas abient.

J'eus la curiosité d'aller au haut de la montagne jusqu'au lieu, où Dieu donna les deux Tables de la Loy à Moïse. L'Archevesque eust la bonté de m'y faire accompagner par quelques uns de ses Religieux.

Nous montâmes au moins quatre mille degrez avant que d'arriver au sommet de cette fameuse montagne, où l'on a basti une Chapelle assez propre. Nous vîmes ensuite la Chapelle d'Elie ; nous déjeunâmes à la fontaine, & nous revînâmes au Monastere après avoir beaucoup fatigué. La montagne voisine est encore plu haute, je n'eus pas le courage d'y aller, parce que je me trouvai encore accablé de la premiere journée. C'est sur cette seconde montagne que le corps de sainte Catherine fut transporté par les Anges, après

qu'elle eust esté martyrisée.

Je demeurai un mois dans ce Monastere, en attendant l'Ambassadeur *Mourat*. Je commençois à m'y ennuyer, & je desespérois de le voir, l'orsqu'on m'apprit qu'il n'estoit pas loin, & qu'il alloit arriver au Monastere. Cette nouvelle me causa une joye très-sensible. J'allai le recevoir, & je le presentai à l'Archevêque, qui le reçût avec beaucoup d'honnesteté. Il me raconta toutes les disgraces de son voyage : il m'apprit que la mort du Prince Basile avoit d'abord retardé son départ ; que l'Empereur cependant, malgré l'accablement de sa douleur, lui avoit donné audience, & l'avoit expédié ; qu'il s'estoit arrêté à *Duvarna* pour attendre de nouveaux ordres de l'Empereur. Il me dit les mauvais traitemens

qu'il avoit reçûs de la part du Roy de la *Mecque*, qui luy avoit enlevé les enfans Ethiopiens qu'il amenoit en France ; & que pour comble de disgrâce, le vaisseau sur lequel estoient les presens avoit fait naufrage près de *Tour* ; que neuf gros vaisseaux chargez de Caffé estoient demeurez dans ce port, parce qu'ils estoient partis trop tard, & qu'ils avoient perdu le temps de la *Mousson*. Ce retardement a rendu le Caffé fort cher au *Caire*, ces vaisseaux n'ayant pû gagner *Suez*, où ils déchargent les marchandises pour en prendre d'autres, qui sont des toiles, du bled, du ris, & autres denrées qu'ils tirent du *Caire* en échange de celles des Indes.

Après que l'Ambassadeur *Mourat* se fut reposé pendant cinq jours au mont *Sinai*, nous re-

primes la route de *Tour*, où nous rejoignîmes les gens & les équipages. Nous ne demeurâmes qu'une nuit dans ce port, & nous partîmes dès le lendemain par terre, en eottoyant presque toujours la mer, pour aller à *Suez*, où nous arrivâmes en cinq jours.

Suez est une petite ville au fond de la mer rouge. C'est le port du *Caire*, dont elle est éloignée de trois journées de chemin. Cette ville est commandée par un Chasteau basti à l'antique & mal fortifié. Il y a un Gouverneur avec deux cent hommes de garnison, & de très-beaux Magasins. Le Pais n'est pas agreable, on ne voit que deserts remplis de rochers & de sables. Cette Ville n'a point d'eau non plus que *Gedda*, on l'y apporte de dehors, mais elle

y est à meilleur marché.

A mon arrivée à *Tour*, j'écrivis à Monsieur Maillet Consul de France au *Caire*, pour lui faire sçavoir l'arrivée de l'Ambassadeur. Il me pria de me rendre au *Caire* le plutôt que je pourrois. J'obéis, & je me servis de la première caravane qui partit. Elle estoit composée d'environ huit mille chameaux. Je montai un Dromadaire, & après avoir fait trois lieues avec la caravane, je pris les devants, & j'arrivai en vingt-quatre heures au *Caire*. Ces Dromadaires sont plus petits que les Chameaux ; leur pas est rude, mais fort vîte, & ils marchent vingt-quatre heures sans s'arrêter. On ne s'en sert que pour porter les hommes. A mon arrivée au *Caire*, je rendis compte de mon

R.

voyage à Monsieur nostre Consul, & fis preparer une belle maison pour loger l'Ambassadeur, qui arriva deux jours après.

Monsieur Maillet lui envoya à son arrivée toutes sortes de rafraichissemens, & convint avec lui que je passerois en France, pour instruire la Cour de tout ce que je viens de raconter.

Je pourrois escrire beaucoup d'autres particularitez qui regardent l'Éthiopie, & parler du Gouvernement de ce grand Empire, de la Religion, des Charges, des Tribunaux de Justice, de la Botanique mesme & de la Medecine : mais il faut pour cela que je jouisse du repos qu'on cherche avec empressement après de si longs & de si penibles voyages ; & que l'air

de France m'ait rendu la santé, dont on ne gousté la douceur que lorsqu'elle est parfaite. Car nous autres Medecins, qui guérissions les autres, nous ne savons souvent pas l'art de nous guerir nous-mêmes.

F I N.

THE
JOURNAL OF THE
AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION
PUBLISHED WEEKLY
CHICAGO, ILL.
1914

1914





